

Cours 8-5 Éléments de logique

Première année : éléments de la théorie de la pensée

Emplacement

- 8.1. Éléments de logique, 1996-1997 (EL1-EL92, 115 p.)
- 8.2. Éléments de méthodologie, 1996-1997 (EM1-EM71, 101 p.)
- 8.3. Éléments de philosophie de la religion 96-97, ERF1-ERF335, 396 p.)
- 8.4. Introduction au Nouvel Âge, 1998-1999, (NA1-NA151, 80 p.)
- 8.5. Éléments de logique, 1997-1998, (EL1-EL99, 133 p.)**
- 8.6. Éléments d'ontologie, 1997-1998 (HM1-HM24, 30 p.)
- 8.7. Cosmologie, 1997-1998 (K1-K52, 62 p.)
- 8.8. Théologie, 1997-1998 (TH1-TH42, 50 p.)
- 8.9. L'homme en tant qu'être biologique, 1997-1998 (BW1-BW42, 52 p.)
- 8.10. L'homme comme âme immortelle, 1997-1998 (OZ1-OZ37, 37 p.)
- 8.11. Éléments de philosophie de la culture, 1998-1999 (CF1-F58, 70 p.)
- 8.12. Éléments du cognitivisme I, 1999-2000 (COGN1-COGN52, 68 p.)
- 8.13. Éléments de cognitivisme II, 1999-2000 (COGN2.1-COGN.2.130, 157 p.)
- 8.14. Éléments de cognitivisme III, 1999-2000 (COG3.1-COG3.58, 82 p.)
- 8.15. Éléments de logistiquie, 1999-2000 (LOG1-LOG39, 49 p.)
- 8.16. La question sociale comme question culturelle , 99-00 (SK1-SK100, 141 p.)

Remarque : Ce cours a été mis en page avec un interligne plus important que le texte du cours original. Par conséquent, les références de l'ancienne version ne correspondent pas à la pagination actuelle de Word. C'est pourquoi la pagination originale est affichée systématiquement avec les lettres « EL », qui signifient « Éléments de logique » et correspondent à l'ancien numéro de page.

Introduction : Ce cours de logique commence par... L'ontologie (1) est la théorie de tout ce qui est réel, sous quelque forme que ce soit. Cette réalité peut être établie phénoménologiquement (2). Il y a ce qui se révèle de soi-même, et d'autre part ce qui peut être démontré logiquement. Cette réalité est susceptible d'être ordonnée (3) et entretient donc des relations mutuelles. Celles-ci sont développées plus en détail dans la logique conceptuelle (4.1), la logique du jugement (4.2) et la logique du raisonnement (4.3).

Cours 8-5 : Éléments de logique ; théorie du raisonnement

Contenu : Cliquez sur le texte ci-dessous que vous souhaitez lire.

Cours 8-5 : Éléments de logique ; théorie du raisonnement	1
1. Ontologie (étude de la réalité) (3/8)	5
1.1. Définition de « réalité » ou « être » (4/6)	6
1.2. La construction (structure) de la logique traditionnelle (7/8)	10
2. Phénoménologie (9/22)	12
2.1. Méthode phénoménologique (11/12)	15
2.2. Construction du sens : conception du sens/fondement du sens (13/12)	17
2.3. Compréhension (capacité d'interprétation) (14)	18
2.4. Phénoménologie et logique : (15/17)	20
2.5. Motifs nécessaires et suffisants (18/22)	24
3. Ordre et organisation (23/35)	30
3.1. Hénologie (théorie de l'unité) (23)	30
3.2. Harmonologie (théorie de l'ordre) (24/27).	31
3.3. L'identité partielle (28/31).	36
3.4. Tropologie : métaphore (32/34)	42
3.5. Généralisation et généralisation (35).	45
4. Logique (36/99)	47
4.1. Logique des concepts (36/57)	47
4.1.1. La logique fonctionne avec des concepts définis (37/)	48
4.1.2. Théorie des définitions (41/44)	53
4.1.3. Typologie des définitions (45/57)	59
4.2. Logique du jugement (58/71)	76
4.2.1. Sujet/prédicat/modificateurs (modalités) (60/63)	78
4.2.2. Méthode comparative (64/67)	83
4.2.3. Démonstration par l'absurde (67/)	87
4.2.3. Jugement indiquant une relation (68/71)	88
4.3. Théorie du raisonnement (72/99)	94
4.3.1. Produits dérivés (72/77)	94
4.3.2. Le syllogisme (78/85)	101
4.3.3. Raisonnement lemmatico-analytique (86/91)	111
4.3.4. Faire passer ce qui n'est pas prouvé pour prouvé (92/).	119
4.3.5. Méthodologie (Sciences humaines) (98/99)	127

EL1

Avant-propos. -- Nous allons tout d'abord expliquer le titre du cours.

1. — Éléments. Du grec ancien « stoicheia » (singulier : stoicheion), latin : elementa (singulier : elementum), qui signifiait « composantes » d'une

totalité. « Éléments » a fusionné avec « archai », latin : principia (singulier : archè , principium), qui signifiait présuppositions au sein d'un raisonnement.

Au sens plus restreint, le terme « éléments » désigne les composantes les plus simples, accessibles aux débutants. On parle alors de « cours élémentaire ».

2. – Problème/solution. Les Grecs anciens, y compris les mathématiciens, raisonnaient de manière logique et logique. À cette fin, ils divisaient tout ce qui existe, la réalité ou l'« être », en deux catégories : le problème et la solution.

a. -- Le problème.

Cela englobe l'observation du donné (GG), la réalité qui se révèle d'elle-même — qui est immédiatement donnée (phénomène) — et de la demandée (GV) ou recherchée, la réalité qui ne se révèle pas d'elle-même mais qui doit être démontrée.

En bref : être présent et être tangible.

Au passage : le premier est l'objet de la phénoménologie (représentation des phénomènes) ; le second, celui de la logique (théorie du raisonnement).

b. La solution.

Doté d'un esprit logique, quiconque se confronte à la réalité (le donné) voit surgir des questions. L'une d'elles, qui nous intéresse ici dans ce cours de logique, est la suivante : « Que peut-on déduire ou conclure de cela (du donné) ? » C'est précisément cette question posée (le donné) qui ouvre la voie à la solution, en l'occurrence la solution logique.

Logique (théorie de la pensée. Dianoétique).

« Si $2 + 2$, alors 4 ». – « S'il pleut et que je marche sous la pluie, alors je suis mouillé. » – La logique, au sens traditionnel, repose entièrement sur les énoncés conditionnels. Elle exprime la réalité (objet de l'ontologie) à travers des phrases conditionnelles qui articulent le raisonnement.

En bref : l'ontologie dans les propositions subordonnées « si... alors... ». À partir d'une réalité donnée (préambule : si), on aboutit à une réalité demandée (proposition consécutive : alors...).

Voici l'essence même de la logique. Ce cours présente les éléments qui rendent les phrases conditionnelles (si-alors) compréhensibles.

EL2

Un cours préparatoire.

« pro.paideia » ou « pro.paideuma » signifie instruction introductive (instruction « élémentaire »). D'où le terme « propédétique ».

Information et méthode.

L'« information » est « intelligence », une communication de la vérité concernant ce qui est, concernant l'être ou la réalité.

1.-- Information.

Apporter un éclairage , certes, mais pas en dilettante – un dilettante qui « sait un peu de tout » de manière superficielle et amateur. Ni en (hyper)spécialiste : le spécialiste, lui, maîtrise parfaitement un sujet. Une connaissance approfondie !

Assurément dans le cadre de la formation générale. À cet égard, on peut citer l'exemple célèbre de l'université Harvard (États-Unis). On y parle du « principe de Harvard », l'axiome de Harvard. Cette université forme des (hyper)spécialistes, et non des généralistes.

Et pourtant, elle intègre cette approche à l'enseignement général. Par exemple, pour éviter que les diplômés ne tombent dans ce que le « tendre anarchiste » Marshall MacLuhan (décédé en 1981) appelle un « esprit étroit spécialisé » : après tout, on devient un esprit étroit spécialisé par manque d'une perspective plus large qui transcende l'étroitesse de la spécialisation, grâce à des informations solides concernant des sujets extérieurs à son propre domaine.

Philosophie.

La philosophie , littéralement, signifie familiarité avec la sagesse. Or, le terme « sofia » (latin : sapiëntia) désignait généralement l'instruction générale. Disons que la philosophie – dans un sens culturel plus large – signifiait « la vision globale du monde et de la vie », ce que les Grecs anciens appelaient sophia . En ce sens, Harvard, qui met l'accent sur une perspective bien plus large que celle du spécialiste à l'esprit étroit, est profondément ancrée dans la tradition grecque !

2.-- Méthode.

Ce n'est pas une mode. Car il s'agit d'un comportement passager, généralement superficiel. Ce n'est pas une idéologie. Car il s'agit d'un ensemble de présuppositions (« conditions préalables ») qui témoignent davantage de l'esprit qui les construit que d'un contact avec la réalité.

S'appuyant sur des informations solides, ce cours vise à transmettre une méthode, à savoir le traitement raisonné et justifié de l'être révélateur (donné et demandé) de manière à révéler l'être à démontrer (la solution). La méthode est donc une logique métacognitive, c'est-à-dire une connaissance qui prend conscience de son acquisition. La méthode est généralement définie comme la « logique appliquée », où le terme « logique » désigne la « logique pure ou formelle, c'est-à-dire purement théorique ».

EL3

1. Ontologie (étude de la réalité) (3/8)

Il vient d'être dit : le raisonnement consiste à déduire une autre réalité (évoquée dans la proposition finale) à partir d'une réalité ou d'un être (exprimé dans les propositions précédentes).

De ce postulat découle la question : « Que comprend l'ontologie, ou la théorie concernant tout ce qui est réel , par “ être ” (« réalité ») ? » Nous allons maintenant répondre à cette question.

Ambiguïté .

ambigus dans le langage courant . Du moins, dans une certaine mesure.

a . En tant que substantif (nom)

Son « être » et son « être » (ce dernier signifiant alors la totalité de la réalité) sont tout à fait sans ambiguïté.

b1. En tant que verbe régulier

« Être » signifie « être décelable », « être vérifiable », car cela connote l'existence ou l'être réel. Dans « Je pense (j'ai conscience). Donc je suis », R. Descartes exprimait le fait qu'il existait à ce moment-là. De même dans « Tout ce qui est, est » ou dans « Dieu est ».

b.2. En tant que verbe auxiliaire

Il situe le reste du prédicat dans la réalité. Ainsi, dans « Cette fille est belle ». Autrement dit, en tant qu'auxiliaire, « être » contribue à représenter l'essence ou le mode d'être de quelque chose qui existe. Cela devient évident lorsqu'on raccourcit la phrase en « Cette fille est » (ce qui représente simplement son existence ou son être réel). L'ajout de l'adjectif « belle » dans un prédicat transforme « être », verbe régulier, en verbe copulatif ou auxiliaire.

Au passage : nous reviendrons prochainement en détail sur le couplage fondamental « existence/essence ».

Note : Certains penseurs — G. Frege (1848/1925), B. Russell (1872/1979), L. Couturat (1868/1914), etc. — estiment que les termes « être » et « être » sont si ambigus qu'ils sont inutilisables dans le langage exact, et même dans le langage ordinaire.

I.M. Bochenski déclare dans **Wijsgerigemethoden in de moderne wetenschap**, **Utr ./Antw.**, 1961, 61 : « Le mot « est » a au moins une douzaine de significations différentes. » Il propose de les remplacer par des symboles artificiels mais non ambigus.

Pourtant, Bochenski utilise régulièrement le pronom « est » dans l'ouvrage susmentionné, et ce, avec une grande précision ! C'est précisément ainsi qu'il démontre que « son » n'est pas ambigu, mais bien identifiable. Nous y reviendrons.

EL4

1.1. Définition de « réalité » ou « être » (4/6)

Le terme « ontologie » est relativement récent, puisqu'il a été introduit par le cartésien Johannes Clauberg (1622/1665). Aristote appelait l'« ontologie » la « philosophie première ou fondamentale » et Platon la « dialectique » ! -- L'ontologie se compose de « onto- » (être) et de « logie » (mettre en question). -- En néerlandais :

Théorie de la réalité.

La philosophie se distingue de toutes les autres sciences par son approche ontologique : elle parle du réel en tant que réel, c'est-à-dire dans la mesure où il est réel. Tandis que toutes les autres sciences (spécialisées) visent une partie ou une autre de la réalité.

Définition.

L'« être » ou la « réalité » est tout ce qui est quelque chose, absolument rien, tout ce qui n'est pas le néant. C'est seulement ainsi, après tout, qu'il est identifiable (car c'est seulement ainsi qu'il possède une identité ou une individualité). L'identité a quelque chose dans la mesure où elle est « individuelle », c'est-à-dire qu'elle coïncide avec elle-même. – On le voit : l'« être » ne peut être défini que par lui-même – de manière individuelle. Car en dehors de tout ce qui est quelque chose (non-néant), il n'y a... absolument rien.

Existence/essence.

Une chose possède une identité dans la mesure où elle répond à une double question.

1.-- Est-ce réel ?

À cela répond tout ce que quelque chose est, avec l'affirmation qu'elle est (là). Cela concerne son existence, son être.

2.-- À quoi ça ressemble vraiment ?

Quelque chose répond à cela en confirmant sa nature. Cela concerne son essence, son mode d'être.

Ces deux aspects sont distincts mais inséparables.

Contenu/portée conceptuel.

Comme nous le verrons plus loin, un concept – exprimé par un terme – est défini par **a** . le contenu et **b** . l'étendue.

Dans le cas du concept de « réalité », le contenu est « quelque chose », c'est-à-dire l'existence/l'essence. Quelle portée peut correspondre à cela sinon à tout ce qui n'est pas rien, c'est-à-dire tous les êtres et la totalité de l'être (la réalité totale) ? Autrement dit : ce à quoi le contenu se réfère est omniprésent ou transcendantal . En dehors de l'être, il n'y a absolument rien (on dit aussi, par figure de style : « rien absolu », c'est-à-dire... le néant absolu).

Note-- Platon d'Athènes (-427/-347) appelait l'existence et l'essence d'une chose son idée ou eidos . Lui aussi distinguait déjà l'existence et l'essence en cela.

EL5

.

Syntaxe des caractères.

La sémiotique (théorie des signes) distingue la syntaxe (les interconnexions), la sémantique (la référence à autre chose) et la pragmatique (l'usage) des signes. Un signe est toujours d'abord : **a**) une entité en soi, séparable du reste ; **b**) ensuite interprété comme renvoyant à autre chose ; et **c**) appliqué de manière utile et référentielle.

Ainsi, une carte est **a.** quelque chose en soi, **b.** qui se réfère à un paysage en vertu d'une connexion (similarité), et **c** . s'avère utile comme élément de référence.

Ainsi, un panneau indicateur est **a.** quelque chose en soi, **b.** qui pointe vers un paysage en fonction d'une connexion (cohésion), et **c.** est utile en tant que tel.

Considérons maintenant la syntaxe des signes en eux-mêmes, non sémantique et non pragmatique . Cependant, ces signes sont traités logiquement.

Traitement axiomatique-déductif.

de la bibliothèque : J.Anderson / H. Johnstone , Jr., *Déduction naturelle (La base logique des systèmes d'axiomes)*, Belmont (Californie), 1962, 6. -- Nous reproduisons.

1.-- Section axiomatique.

Les axiomes sont des prépositions (préfaces). Parfois formulés de manière apparemment hasardeuse. Ce sont les « si » :

Axe 1. Si a et b sont inégaux, alors $a (b$ ou $b (s.$ '(' signifie « inférieur à »'

Ax. 2 .-- Si $a (b$, alors a et b sont inégaux.

Axe 3. -- Si $a (b$ et $b (c$, alors $a (c$.

2.-- Section déductive.

Les théorèmes sont des jugements dérivés, ou déduits, d'axiomes. Les théorèmes sont les « alors ».

Théorème à démontrer : « a (a est impensable) » (*note* : impossible, absurde, illogique, absolument rien). Pour résoudre ce problème, il faut rester strictement dans le cadre du système (ensemble cohérent) des axiomes énoncés.

Preuve . -- a. Nous remplaçons b par ab dans Ax. 2 Résultat : « Si a(a, alors a et a sont inégaux.

Remarque : On a implicitement supposé que l'axiome « $a = a$ » était une loi absolue. Cette supposition a donc été enfreinte en remplaçant b par a dans Ax. 2. Si l'on procède ainsi malgré tout, il en découle logiquement ce qui est absurde.

Ontologique.

Les symboles a, b, c, -- (et =) sont comme des éléments en soi, sur du papier noirci (syntaxiquement parlant). Ils ne sont donc pas des néants .

Ontologiquement, ce sont des réalités, même si elles ne le sont pas dans la vie quotidienne.

EL6

Utilisation du terme « réalité »

Nous venons de voir que, d'un point de vue ontologique, les signes — symboles issus des mathématiques ou de la logique mathématique — sont des réalités, c'est-à-dire des choses vérifiables. Nous poursuivons l'analyse de la différence entre l'usage du langage non ontologique et l'usage ontologique.

1.-- Devenir.

On entend parfois dire : « Devenir n'est pas être », supposant implicitement que « être » et « être » désignent simplement l'être immuable et l'être. Bien que cet usage du langage puisse être valable dans n'importe quel texte, il est radicalement invalide en ontologie ; « être » et « être » désignent à la fois le devenir et la transcendance de la réalité, ainsi que la réalité immuable.

Par ailleurs, Parménide d'Élée (-540 av. J.-C.), penseur présocratique, semble être tombé dans ce piège. D'où des siècles de débats sur la convergence, oui ou non, entre, par exemple, « éternel » et « être », dans le domaine où coexistent réalités éternelle et non éternelle.

2. -- Réalités rêvées.

On entend souvent dire : « Rêver, c'est de l'irréalité . » Par là, on entend qu'aucune réalité ne correspond au contenu des rêves en dehors de ceux-ci.

Il s'agit là du langage courant, voire du langage psycho-scientifique, mais ontologiquement, c'est d'une clarté limpide : le contenu du rêve est « quelque chose », non pas rien, et donc un type d'être ou de réalité.

3.-- Réalités fantasmées.

« Les fantasmes sont irréels », dit-on en langage non ontologique. Deux types.

3.1.-- Science-fiction.

« La fiction » ou l'invention est irréelle. C'est ce qu'on dit.

Pourtant, ce sont principalement les intellectuels — plus ils sont orientés vers les sciences et la physique, d'autant plus — qui se laissent absorber par de longs textes dont ils savent avec une certitude absolue qu'ils sont une

longue syntaxe (une concaténation) de « choses » imaginées (ontologiquement aussi des « réalités », car ce ne sont pas des « riens »).

3.2.-- *Réalités utopiques.*

De la « société idéale » de Platon aux productions intellectuelles contemporaines des intellectuels futuristes ou futurologues, il existe des « syntaxes » de sociétés imaginées en circulation — optimistes (utopiques) ou pessimistes (trahissant un discours catastrophiste).

Aussi irréel que puisse parfois paraître le fait qu'ils soient confrontés à ce qui se trouve en dehors des utopies, ils sont néanmoins en eux-mêmes — ontologiquement — des non- riens et donc des « êtres ».

EL7

1.2. *La construction (structure) de la logique traditionnelle (7/8)*

Ce cours couvre les (principaux) éléments de la théorie traditionaliste :

1.1. *Concept (terme),*

1.2 . *Jugement (phrase, proposition),*

les éléments qui sont « en profondeur »,

2. *Raisonnement (déduction, conclusion),*

L'élément central, celui qui émerge au premier plan. Autrement dit : un raisonnement implique au moins trois jugements qui sont eux-mêmes des attributions de concepts à d'autres concepts.

Si, alors.

Le thème central de la logique transmise est la phrase conditionnelle, qui conclut, à partir de deux propositions précédentes et en fonction du contenu des concepts et des jugements utilisés, à une proposition ultérieure.

Remarque : Il est important de préciser que la logique n'est pas une ontologie ni une théorie de la réalité à proprement parler. En ce sens, elle n'est pas non plus une épistémologie, une philosophie des sciences ou une théorie de la connaissance. La logique se conforme strictement à la structure « si-alors ».

La logique met entre parenthèses (« Einklammerung ») si une autre réalité extérieure aux deux clauses précédentes correspond à celle-ci.

Autrement dit : la logique n'est ontologie que dans la mesure où elle utilise des propositions conditionnelles ; elle n'est épistémologie que dans la mesure où elle formule des propositions conditionnelles. « S'il pleut des cordes au ciel et que je marche sous cette pluie en toute sérénité, alors je suis mouillé » se rapporte manifestement à la phrase elle-même et non à ce qui, au ciel, pourrait y correspondre.

Néanmoins, le raisonnement est valable.

cela , la logique pure, et non la logique appliquée ou méthodologique. Même si l'on énonce, en termes catégoriques, « Il pleut des cordes au ciel. Or, je marche sous cette pluie. Je suis donc mouillé », dans un manuel de logique traditionnelle, une telle formulation reste purement hypothétique et relève donc d'une formulation catégorique plutôt que d'une formulation hypothétique.

Théorie conceptuelle, théorie du jugement, théorie du raisonnement

Ce sont donc les trois grands éléments principaux de la logique traditionnelle, parfois appelée « logique classique ». Dans cette logique, les êtres , exprimés par des concepts, sont transformés en jugements et intégrés à un raisonnement. Bien que le raisonnement soit l'objet direct de la logique, les concepts et les jugements demeurent l'objet indirect, lequel est hautement déterminant puisqu'il statue sur l'objet direct.

EL8

Bon sens et logique.

Le cartésien G. Leibniz (1646/1716) affirmait que « les lois de la logique ne sont que des règles du bon sens, pour autant qu'elles soient correctement formulées ». Autrement dit : tout être humain possède en lui une capacité à agir logiquement.

Bon sens.

Cl. Buffier (1661/1737), dans son *Traité des vérités premières* (1717), répond contre R. Descartes (1596/1650 ; père de la philosophie moderne).

1. R. Descartes

Avec lui, toute la philosophie moderne typique s'éloigne de la vie consciente individuelle (le monde intérieur) pour « fonder » la vie et la pensée (science, philosophie) (pour leur fournir un socle solide). Descartes nomme ce point de vue intérieur « le sens intime ». C'est pourquoi cette pensée moderne est qualifiée de « subjectiviste ». C'est aussi pourquoi elle est qualifiée d'«

autonome », c'est-à-dire indépendante d'autrui. Le « sujet autonome ou le moi » est central.

2. Buffier .

Un jésuite s'est rendu compte que ce point de vue étroit est unilatéral, car

a. elle néglige l'influence indéniable de l'environnement – le monde, appelé « monde extérieur » dans la terminologie cartésienne – ;

b. il ignore le bon sens - le sens commun - qui est inhérent à tous les hommes sous une forme ou une autre ; « commun » signifie ici « ce qui est commun ou partagé par tous ».

Il est évident que lorsque Leibniz perçoit la logique dans le bon sens, il entend immédiatement le bon sens commun. Il est tout aussi évident que chez beaucoup de gens — pas tous, car il s'agit d'une règle statistique —, le bon sens est aussi le bon sens commun, ce qui explique pourquoi, bien qu'ils ne connaissent pas une seule lettre de logique, ils agissent néanmoins de manière parfaitement logique.

a. ils perçoivent avec acuité (le fait qu'ils appréhendent de manière phénoménologique) et

b. ils raisonnent tout aussi clairement à partir des données (ce qui est demandé).

Selon l'école écossaise ou commonsensisme (Th. Reid (1710/1736)), qui prolonge les idées fondamentales de Buffier , le bon sens recèle des intuitions logiques et mathématiques essentielles, telles que « le tout est plus grand que la partie », ainsi que des intuitions ontologiques, comme « toute chose a une cause (interne ou externe à la cause) ». Ces intuitions relèvent du bon sens et sont appréhendées intuitivement.

EL9

2. Phénoménologie (9/22)

Rhétorique sur le donné (phénomène) et le questionné (raisonnement).

Le raisonnement repose toujours sur l'observation. Autrement dit : les antécédents dont découlent les conséquents sont les données qu'il faut d'abord correctement appréhender et représenter dans une définition (représentation essentielle).

Rhétorique.

On l'appelle aussi « théorie de la rhétorique » ou « théorie de l'entendement ». Celui qui s'exprime de manière rhétorique, ou oratoire en latin, tente, en décrivant les faits et surtout en raisonnant à partir de ces faits, de convaincre ses semblables (étudiants, auditoire, clients, etc.) d'une proposition (opinion, publicité, slogan, etc.). C'est ce qu'on appelle la persuasion.

Structure cognitive.

GG.-- La personne qui présente une déclaration (message, information) ; le message lui-même ; le destinataire auquel le message est destiné.

GV.-- Procédez de manière à ce que le message « entre », « passe », soit compris et, de plus, accepté.

La rhétorique emploie à la fois des tactiques ad rem et ad hominem.

« Ad rem » signifie aborder le problème lui-même, indépendamment de tout autre élément. « Ad hominem » signifie prendre l'autre personne telle qu'elle est, en fonction de sa réceptivité au message. Cela implique de la prendre en compte, par exemple, ses préjugés qui lui semblent évidents (en apparence ou en réalité) ; elle les considère comme des vérités acquises. En d'autres termes : s'attaquer à ses points faibles.

La tâche de la persuasion.

Cela comporte deux aspects et ressemble à un raisonnement pur et logiquement rigoureux.

1.-- Décrivez ce qui se présente.

C'est la base phénoménologique ou phénoménologique.

donné ou connu directement peut prendre la forme d'une description ordinaire, mais aussi celle d'un récit, bref ou détaillé, d'un compte rendu ou d'un traité. L'essentiel est de reproduire ce qui est immédiatement apparent, sans raisonnement.

Preuves sans raisonnement.

de la bibliothèque : Rol. Barthes, *l'aventure sémiologique*, Paris, 1985, 85/165 (*l'ancienne rhétorique*).

Les Grecs anciens appelaient les arguments directement connus « pisteis », a.technai », prouvant sans techniques de raisonnement.

EL10

Ce qui est immédiatement évident ou connu pour le destinataire du message se divise en deux domaines.

a. -- *Ce qui peut être montré immédiatement.*

Voilà qui est pertinent. – Votre public connaît la législation en vigueur , par exemple . Quelqu'un témoigne en sa présence.

Prenons l'exemple d'un tribunal : un témoin oculaire décrit ce qu'il a vu personnellement (témoignage ad rem) ou ce qu'il sait par ouï-dire. Ou encore, prenons l'exemple d'un professeur de catéchisme qui souhaite que ses enfants aillent à l'église : lors d'une visite, les élèves voient une foule de fidèles assister à la messe.

b. *Celui dont on est immédiatement convaincu.*

Il s'agit d'une attaque ad hominem.

Par exemple, le fait que certains parents assistent à la messe et en aient convaincu leurs enfants. Ces enfants ont déjà une idée préconçue : ils sont, par exemple, convaincus de l'importance vitale de la messe.

Ou encore : un mécanicien sait que son client est très satisfait de sa précédente voiture, une Chrysler, et lui dit : « Eh bien, monsieur, cette nouvelle voiture est exactement dans le même esprit, à quelques innovations intéressantes près. » Il joue sur une idée préconçue .

2.-- *Démontrer par le raisonnement ce qui n'est pas visible.*

Il n'est plus question ici de phénoménologie. Il est en revanche question de logique : de raisonnement ! Mais à partir de ce qui se présente.

Prenons l'exemple d'un avocat au tribunal qui, textes juridiques en main, démontre dans une argumentation rigoureuse que son client a été accusé à tort et mérite donc d'être acquitté, car les témoins, dans leur « récit » (représentation de leur version des faits), présentent des lacunes précisément destinées à prouver, ou du moins à insinuer, la culpabilité de son client, par exemple...

contenant un raisonnement .

Les anciens rhéteurs (maîtres de rhétorique) appelaient ces arguments « pisteis.en.technai », en latin : probationes , c'est-à-dire des preuves qui reposent sur le raisonnement et démontrent ce qui est indirectement connu.

Note : « Technè », du latin ars, signifie habileté. A.technos signifie modèle et en.technos signifie contre-modèle (l'affirmation et la négation s'opposent en tant que modèle et contre-modèle). « Pistis » : au singulier (pluriel : pisteis), signifie foi, confiance et, au sens métonymique, « ce qui inspire la foi ou la confiance », c'est-à-dire l'argument.

EL11

2.1. Méthode phénoménologique (11/12)

La première chose que fait une personne qui raisonne logiquement est d'observer l'information donnée avec la plus grande précision possible. Sans cette observation, qui saisit le phénomène, le GG, avec la plus grande exactitude possible, une chose comme la phénoménologie est impensable, car elle est « phénoménologie », la mise en question du phénomène.

Aristote et les signes.

Le Stagirite – Aristote de Stagire (-384/-322) – voyait deux types de référence d'une chose à une autre (= signes).

1.-- Le signe sans ambiguïté.

' Tekmèrion '.

GG. -- Une femme présente tous les « signes » de grossesse. Qu'observe-t-on immédiatement ? L'augmentation du volume du ventre.

GV. – À quoi cela fait-il référence ? L'information indirecte (qui n'est en réalité pas donnée explicitement) est que la fécondation a eu lieu. – Raisonnement logique : « Si la femme est enceinte, alors il y a eu fécondation. » Raisonnement sous-jacent : « Si la grossesse est une conséquence, alors la fécondation en est la cause. »

Phénoménologique.

Celui qui, face à la conséquence – l'objet immédiatement donné et donc phénoménologique – s'exclame : « Encore une fille comme ça ! », transcende cet objet immédiatement donné et même le lien de causalité entre la conséquence visible et la cause invisible. Une telle personne recourt à une interprétation infondée et ne parvient pas à reproduire ce qui est immédiatement donné.

2.-- Le signe ambigu.

Semeion . -- GG. -- La même femme. D'après le phénomène directement observé ou donné, on peut conclure à une conception naturelle ou artificielle.

-- La grossesse renvoie à plus d'une cause, -- à une pluralité concernant la conception.

Phénoménologique.

Ce que l'on observe directement dans le cas d'une grossesse est limité. L'analyse d'Aristote montre que, du moins aujourd'hui, on peut certes conclure à la fécondation (connaissance indirecte), mais que quant à la véritable cause – inconduite (« Encore une fille de mauvaise vie ? »), fécondation artificielle ou naturelle –, sans investigation supplémentaire, la cause, c'est-à-dire ce que le phénomène désigne comme signe, est indécidable. Le jugement concernant la cause doit donc être partiellement suspendu (l'« époque »). Voilà la phénoménologie !

EL12

Réduction phénoménologique (limitation).

Nous venons de voir que, concernant la référence (sémantique) des signes, le directement observable — ce sur quoi la phénoménologie se concentre exclusivement — peut être très restreint. Examinons cela plus en détail.

Note : Parmi les phénoménologies (hégélienne, teilhardienne et husserlienne), celle d'Edmond Husserl (1859-1938) est la plus utile en logique. Pour Husserl, s'inscrivant dans la lignée de B. Bolzano (1781-1848) et de son maître, *Franz Brentano* (1838-1917 ; *Psychologie vom empirischen Standpunkt* (1874), fondateur de l'école autrichienne, a établi une forme curieuse consistant simplement à rendre ou à décrire ce qui est directement observé (le gg).

La dérivation phénoménologique.

La première règle fondamentale est la suivante : le phénomène pur, et seulement le phénomène pur, mais le phénomène pur dans son intégralité ! Dans la mesure où seul le donné pur fait l'objet d'une observation attentive, la phénoménologie réduit le donné pur à lui-même. Autrement dit : tout ce qui ne se révèle pas immédiatement est mis de côté, considéré comme non pertinent. Autrement, le phénoménologue sombre dans l'ignorance. « elenchi » : mépris de ce qui est en jeu. « Bene currunt » « Sed extra viam, » disait saint Augustin de Tagaste (354/430), le plus grand Père de l'Église d'Occident : « Ils courent bien, mais hors piste. »

Définition de la phénoménologie.

La phénoménologie décrit, c'est-à-dire représente le donné , le directement connu, l'immédiatement observé — seulement cela, mais tout cela — car en phénoménologie, le recherché (GV) est le donné (GG), dans la mesure où il peut être représenté correctement.

« **2 + 2 = ?** »

Le professeur écrit ces symboles au tableau. -- C'est un petit problème de maths (GG) et GV) qui nécessite une solution (OPL). -- Combien de fois arrive-t-il que les enfants se trompent et, par exemple, écrivent « 5 » au lieu de « 2 + 3 = ... » ? Comprendre l'énoncé est la toute première étape pour résoudre ce raisonnement (« Si 2 + 2, alors 4 »).

Remarque : Quand le présentateur météo annonce : « Il va probablement pleuvoir », combien de personnes ne comprennent pas que « il va probablement pleuvoir » est sous-entendu avec le conditionnel « probablement » ? Souvent, même des adultes admettent avoir encore un sens de l'observation très limité !

EL13

2.2. Construction du sens : conception du sens/fondement du sens (13/12)

Certes, la phénoménologie et la logique se concentrent sur le GG et le GV objectifs (la tâche). Néanmoins, du moins dans leurs formes naturelles, on n'oublie pas qu'un donné est perçu par un sujet, un « quelqu'un ».

Herméneutiques.

1. Selon Ch.SS. Peirce (1839/1914)

L'homme (et en réalité tout ce qui est) est un interprétant , un être qui interprète. Il observe que certains interprètent la réalité de manière arbitraire, d'autres de manière orthodoxe (en acceptant l'autorité), et d'autres encore de manière préférentielle, sans égard pour le donné, pour l'ensemble du donné, ou simplement pour l'ensemble du donné.

2. Pour Fr.D. Schleiermacher (1768/1834)

L'« herméneutique » désignait la science de l'interprétation des textes (textes bibliques, textes juridiques). Il étend l'interprétation à l'ensemble de la vie : la vie est interprétation. Ce que W. Dilthey (1833/1911) a développé en ce qu'il a appelé les « Geisteswissenschaften » (1883 : *Einleitung in die Geisteswissenschaften*) (aujourd'hui appelées « sciences humaines »).

Trouver du sens

Selon J. Kruithof, **De zingevoer (Een inleiding tot de studie van de mens als betekenis, waardering en agerend wezen)**, Anvers, 1968, l'homme donne un « sens » aux choses sur le plan cognitif (signifier), axiologique (apprécier) et praxéologique (agir) : en ce qui concerne ce dernier, on peut interpréter un autre être humain sans dire un mot par son action.

1. Conception du sens.

Il s'agit de saisir l'identité du donné. Ou, comme le disait Parménide, de connaître l'être selon lui-même (et non selon nous).

Note : Relisez le chapitre précédent concernant la réduction du GG à lui-même.

2. Fondement du sens.

Cela revient à répondre à l'identité spirituelle du GG. Cette réponse diffère de (l'identité).

Modèle d'application

Un manager constate le déclin de son activité. Cependant, pour diverses raisons (généralement d'ordre individuel ou social) qui lui sont étrangères, à savoir le déclin lui-même, il refuse de le voir et réagit donc à la situation présente plutôt qu'à elle !

C'est ce qu'on appelle la « politique de l'autruche » (suppression consciente de la réalité ou répression inconsciente). Platon appelait cela « para.frosunè », penser en parallèle de la réalité (GG), – au degré le plus extrême, « illusion (pensée) ! »

EL14

2.3. Compréhension (capacité d'interprétation) (14)

sain, névrosé, psychotique.

L'observation est la première étape de toute démarche logique. – Parfois, cette observation est perturbée, mais de façon si imperceptible qu'elle nous amène à nous arrêter un instant devant des ouvrages tels que **Nymphomania (A Study of the Hypersexual Woman)** de A. Ellis et E. Sagarin, Amsterdam, 1965, et **De l'exaltation à la dépression (Confession)** de Kay Redfield Jamison (d'une psychiatre maniaco-dépressif), Paris, 1997 (// Un esprit inquiet (1995)).

1.-- Bon sens.

la théorie ABC d' Ellis et Sagarin , la réaction (l'interprétation) se déroule comme suit : A : on éprouve une déception ; B : on réagit calmement et avec maturité ; C : « Je peux gérer la situation calmement, même si ce n'est pas sans difficulté. » Autrement dit : A (stimulus), B (sujet), C (interprétation).

2.1.-- L'esprit névrotique.

A : Je suis de plus en plus frustré(e) ; B : Je ne supporte pas la déception ; C : « Je n'arrive tout simplement pas à l'accepter, c'est tellement grave ».

Remarque : Là où le bon sens dit « ce n'est pas si grave », la personnalité névrosée surréagit, ignorant les faits.

Remarque : Lorsqu'un logicien compare objectivement les deux réactions – « ce n'est pas si grave » et « c'est si grave » –, il se heurte à un paradoxe, voire à une contradiction qui demeure incompréhensible tant qu'on n'examine pas également les sujets percevant (phénoménologique) et logique (raisonnement).

2.2.-- L'esprit psychotique.

Avec la schizophrénie, la psychose maniaco-dépressive est l'un des principaux problèmes liés à la folie. Kay Jamison décrit son propre cas, oc, 73, comme suit.

a. « Himmelhoch » " Ejauchzend " (phase maniaque).

C'est fantastique : les idées et les sentiments sont aussi fugaces que des étoiles filantes. On y répond, on les laisse passer. Car on en possède déjà de meilleures, tout aussi brillantes. (...). La sensualité est omniprésente : désir de séduire et d'être séduit. (...).

b. « Zum » La mort betrübt » (phase mélancolique).

Tout bascule soudainement. Les illusions sont trop nombreuses et se succèdent à un rythme effréné. On est pris d'une confusion mentale oppressante. (...) Tout se retourne contre soi. On devient irritable, malveillant, craintif, insupportable, et on se perd complètement dans les cavernes les plus sombres de l'esprit. (...)

Remarque : En phase maniaque, on accumule par exemple des dettes de manière arrogante, tandis qu'en phase dépressive, on a du mal à se lever. La perception et la pensée visent au-delà du donné !

2.4. Phénoménologie et logique : (15/17)

Transition de la cognition à la métacognition.

Définissons la « cognition » en dehors de toute idéologie comme la connaissance ou le traitement de l'information. Il est clair que la représentation des phénomènes et le raisonnement, une fois étudiés consciemment, nous ouvrent un nouveau champ de compréhension.

À cette fin, nous considérons ce que *Ch. Lahr*, **Cours de philosophie**, I (*Logique*), Paris, 1933-27, 494s., dit de l'intentionnalité.

1. -- La scolastique (philosophie du milieu du XXe siècle : 800/1450).

Les scolastiques appelaient attention, attention, « intentio » – à traduire par intentionnalité.

Modèle d'application

1. Objet. -- Une fille.

2.1. Première intentionnalité ou orientation de la conscience : « Je porte attention à une fille » (elle attire mon attention). En conséquence, j'apprends à la connaître : cognition .

2.2. Attention secondaire ou intentionnalité : « Je suis attentif au fait que je suis attentif à la fille. » Par là, je prends conscience de mon propre savoir : métacognition.

Voici ce qu'on appelait en latin « intentio prima » et « intentio secunda ».

2.-- L'école autrichienne.

Franz Brentano (1838/1917) a modernisé le couple médiéval et l'a placé au centre de sa psychologie (*Psychologie vom empirische Standpunkt* (1874). C'est ainsi que l'intentionnalité est entrée dans la phénoménologie (husserlienne).

En effet, la vie psychique typique repose entièrement sur l'attention, essence même de la conscience. On peut donc caractériser la connaissance par la pensée comme une attention portée aux données. Ainsi, on peut qualifier, au second degré, les intentions de notre esprit et de notre volonté d'« intentionnalité ». Car en prêtant attention à ce qui est en nous et autour de nous, nous prenons conscience de la réalité qui nous entoure.

De plus, en portant attention à nos processus cognitifs — ce que font précisément la phénoménologie et la logique —, nous prenons conscience de

notre vie consciente. Nous constatons que la réalité capte notre attention et, ce faisant, nous portons attention à notre attention.

Le verdict.

Selon Aristote, juger, c'est « dire quelque chose à propos de quelque chose ». C'est affirmer un énoncé (modèle) d'un sujet (original). Cependant, la définition d'Aristote ne précise pas que celui qui énonce quelque chose à propos de quelque chose l'est toujours . annonce !

Juger, c'est donc le fait que : **a.** de quelque chose ; **b.** quelqu'un, sujet attentif et conscient ; **c.** affirme quelque chose.

Nous avons vu dans le chapitre précédent que l'âme de cette personne se reflète dans (la formulation du) jugement qui est incompréhensible sans celui qui juge.

EL16

Étapes sémantiques : objet. – langage. Métalinguistique.

La sémantique, branche de la sémiotique, s'intéresse aux signes dans la mesure où ils renvoient à autre chose.

de la bibliothèque : M. Bochenski , *Méthodes philosophiques dans la science moderne* , Utr./Antw ., 1961, 72 vol. (Étapes sémantiques).

1.-- Présémantique .

Objet. « Cette fille présente là » ne constitue pas encore une formulation verbale désignant cette fille, mais le texte ne peut mentionner l'objet que de manière verbale. Il s'agit du stade sémantique zéro, car aucun langage n'est encore employé pour décrire la fille présente. Elle est simplement là, sans que personne ne lui prête attention ni ne parle d'elle.

2.1.-- Premier degré sémantique.

Langage objet. – L'information donnée est maintenant exprimée dans un langage (système de signes). Par exemple, quelqu'un qui vient de remarquer la fille dit : « Cette fille est là-bas. »

Remarque : On constate que seule l'intentionnalité mentionnée plus haut crée le langage. Ce à quoi on ne prête pas attention, on n'en parle pas !

2.2.-- Deuxième degré sémantique.

Métalinguistique. – Dans les grammaires traditionnelles, on parle de discours direct et latéral. L'articulation de l'articulation. Autrement dit, la citation.

a.-- Discours direct (« discours » = citation) : « Vous dites : « cette fille est là ».

b.-- Discours indirect : « Tu dis que cette fille est là ».

Métalinguistique.

Ce sont des langues qui parlent de langues.

(1). -- théories.

La théorie du langage logique, par exemple, est un métalangage parce qu'elle parle du langage (logique).

(2). -- Confessions de menteurs .

Cela comporte deux aspects.

a. Restriction mentale ou intérieure (réserve).

Quelqu'un dit : « Anneke arrive », tout en sachant pertinemment que c'est faux. Cet aveu, qui équivaut à une réserve non exprimée, est un langage intérieur sur le langage (« Je sais que je mens » signifie « Je me dis à moi-même que ce que je dis est faux »).

b.-- Aveu exprès.

« Anneke arrive. -- Ce que je dis maintenant est faux. »

Remarque : Tant que la première affirmation (« Anneke arrive ») n'a pas été vérifiée par rapport à la vérité linguistique de sa prononciation, on parle souvent de « non-sens sémantique ».

EL17

La loi sur l'identité.

Le terme « identité » (« unité ») signifie « la réalité en tant qu'elle coïncide entièrement avec elle-même » (identité totale). Platon l'appelle « l'idée » ! On parle aussi d'« essence » ou d'« essence ». Le terme « identitaire » signifie « ce qui se rapporte à l'identité – sous toutes ses formes (identité totale et partielle) ».

L'axiome ultime de la phénoménologie.

Nous avons constaté que quiconque souhaite saisir ce qui se révèle doit être disposé à voir et à percevoir cette chose comme coïncidant avec elle-même

(réduite à elle-même : réduction phénoménologique). Selon soi, il faut être disposé à la voir.

L'axiome de l'identité.

« Tout ce qui est, est. » – Appliqué comme présupposition (axiome), cela signifie « tout ce qui est ainsi, est ainsi ». Dans ce dernier cas, l'accent est mis non pas tant sur l'être en tant qu'être, mais plutôt sur tel ou tel être. Par exemple : « Ce matin, il fait beau. » Le terme « est » dans ce sens est une application de « Tout ce qui est, est » sous la forme « Tout ce qui est ainsi (matin ensoleillé), est ainsi (matin ensoleillé) ».

Deux variantes.

Un même axiome ou une même loi peut varier.

1.-- Principe de contradiction.

« Contradiction » ou « incohérence » signifie « exclusion mutuelle ». – « Quelque chose ne peut être à la fois tel et faux ».

Remarque : Il apparaît clairement ici que l'identité visée par l'axiome est l'identité totale. En effet, la loi ne s'applique pas à l'identité partielle (analogie).

2.-- Acte de tiers exclu.

« Une chose est uniquement elle-même » (est totalement identique à elle-même) implique – outre le principe d'incohérence – l'exclusion d'une troisième possibilité : « Une chose est soit telle qu'elle est, soit elle ne l'est pas. Il n'y a pas de troisième possibilité ; en effet, elle est impossible. »

Remarque : En logistique (logique mathématique) et en mathématiques, on parle de « A est A ». Il ne s'agit pas d'une tautologie vide de sens (répétition de la même chose), car le premier A est le sujet (l'énoncé initial qui demande des informations) et le second A est le prédicat (le modèle qui fournit des informations sur le sujet).

Caractère distinctif.

Puisque tout ce qui est (ainsi) possède une identité totale avec lui-même, tout ce qui est (ainsi) est distinct (« discriminable ») du reste de l'être (ainsi). Cette dualité (complémentarité) s'exprime dans le principe d'identité.

EL18

2.5. Raisons nécessaires et suffisantes (18/22)

La raison nécessaire et (de préférence) suffisante (condition fondamentale).

Après la phénoménologie vient la logique proprement dite ! Celle-ci se rattache à l'identité incomplètement connue du donné.

Par ailleurs , il existe tant de détails dont l'identité complète nous échappe, que nous ne connaissons que partiellement. La logique comble cette lacune.

La phrase conditionnelle.

Modèle d'application – Lundi matin, Johnny entre en classe, l'air confus. L'enseignant le remarque : il n'est pas dans son état normal. C'est le phénomène (GG).

Elle raisonne spontanément : « Quelle est la raison (ici sous la forme de la cause) ? ». C'est ce qui est logiquement recherché (GV).

Si VZ, alors NZ.

Dans la proposition subordonnée (VZ), la raison (explication) – ici soupçonnée ou du moins simplement supposée, hypothétique – est exprimée. Dans la proposition subordonnée (NZ), le phénomène établi (GG) est exprimé comme une déduction logique de la proposition subordonnée.

Schéma. -- Si une proposition subordonnée, alors une proposition subordonnée (compris : expliqué, compréhensible, justifié, justifié).

Appliqué.

VZ -- Si Jantje est resté trop tard au pub avec ses parents hier soir,

NZ. -- alors son « différent de l'ordinaire » est compréhensible (logiquement explicable).

Il est clair que, dans la proposition finale, l'identité de Jantje (son mode d'être complet) est abordée, mais sous un seul angle : « Il n'est pas comme les autres. » Cet aspect de son identité, ou de sa réalité (son idée), est mis en avant dans la proposition finale. La proposition précédente souligne la raison d'être de cet aspect de son identité.

Conclusion. – La phrase complète, dans les deux propositions, se réfère, dans ce cas précis, à l'identité partielle de Jantje : d'abord sous les traits de la raison ; puis sous les traits de l'identité partielle elle-même.

Autrement dit : l'identité totale de Jantje n'est abordée que « en profondeur », comme toile de fond d'une partie de celle-ci, à savoir sa différence par rapport à la norme.

Remarque : Cette analyse , bien qu'identique, peut paraître surprenante au premier abord. Cependant, il apparaîtra plus loin que l'identité du phénomène et de sa cause (GG et GV) est déterminante en logique classique.

La proposition causale et conditionnelle est au cœur de toute la logique en tant que telle. De même que l'identité (totale ou partielle) est au cœur de la phénoménologie.

EL19

La méthode de réécriture et sa portée métacognitive.

La forme de base du raisonnement logique est « Si Pré-Side, alors State-Side ». Il peut être révélateur de reformuler des énoncés donnés selon cette forme de base.

Modèle d'application

« Un bon berger prend soin de ses brebis. » L'accent est mis sur « bon » car la raison, la condition, est implicite dans cet adjectif. La reformulation en deux parties le montre : **a** . « Un berger qui est bon prend soin de ses brebis » ; **b** . « Un berger, s'il est bon, alors il prend soin de ses brebis. »

1. Modèle mathématique. Prenons l'exemple bien connu de l'égalité « $2 + 2 = 4$ ». Seule une réécriture logique révèle la structure conditionnelle et possède une portée métacognitive : « Si 2 et 2, alors 4 ». Remarque : une clause générale (universelle) est omise (ce que l'on appelle l'implicite), à savoir : « Les sommes distinctes $S_1, S_2 \dots S_n$ sont résumées en une seule somme totale S_s ».

Au passage : c'est ce qu'on appelle « l'induction sommative ». Cette règle universelle régit l'application car S_1 vaut, dans ce cas, 2 et S_2 vaut également 2.

Décision . S'il existe une règle générale et son application, alors il s'agit d'une décision responsable – logiquement valable.

Au fait : c'est un syllogisme.

2.-- *Modèle quotidien*

S'il pleut, je suis trempé en marchant dedans.

En réalité, cette phrase comprend deux propositions conditionnelles qui sont mises en évidence grâce à une réécriture : « s'il pleut et si je marche sous cette pluie, alors je suis mouillé ».

Ces réécritures, logiquement plus rigoureuses, montrent la différence entre l'usage quotidien du langage — parfaitement logique mais non exprimé — et l'usage du langage clarifié logiquement.

La réécriture logique complète.

Une fois de plus, il y a un non-dit.

NL. « Dans tous les cas, il est vrai que s'il pleut lorsqu'on marche sous la pluie, on est mouillé. » Telle est la formulation d'une loi physique, une structure qui ne connaît aucune exception et qui résume d'emblée toutes les applications possibles.

Conséquence : lorsque je dis « S'il pleut et que je marche sous la pluie, alors je suis mouillé », j'applique cette loi à un seul cas précis, le mien.

Ainsi, le syllogisme logiquement complet est celui qui exprime à la fois la règle et son application dans la proposition précédente. De sorte que, comme nous le verrons plus loin, un argument complet comprend trois phrases (deux propositions initiales et une proposition finale).

EL20

Concept hégélien de « réalité » ;

Hegel (1770/1831) est connu pour son affirmation : « Tout ce qui est réel est rationnel, et tout ce qui est rationnel est réel. » Les termes « réel » et « rationnel » sont synonymes et signifient « ce qui a une raison ou un fondement suffisant » (et est donc raisonnablement justifiable).

Ainsi, une enseignante trop âgée et épuisée n'est plus « réelle », car elle n'est plus en mesure d'assumer ses tâches (GG + GV). Elle n'offre aucune solution. Elle ne résout plus les problèmes.

La phénoménologie et la logique de Hegel .

de la bibliothèque : H. Ett , édité , E. vd Bergh c. Eysengha , Hegel , sd . , La Haye, 87ff.

Les rationalistes classiques reprochaient à Hegel de « déduire » tout ce qui fut, est et sera — c'est-à-dire tout ce qui est réellement donné — à partir de présuppositions abstraites et a priori . Un certain Krug le mit au défi de « déduire » ainsi l'existence de chaque chien ou chat, ou même de son porte-plume. — En 1802, Hegel répondit à cela.

a. Phénoménologie.

Hegel : « On ne prouve pas l'existence de quelque chose à partir de principes abstraits ! L'existence factuelle est toujours un donné. » Autrement dit : Hegel s'appuie sur la connaissance directe (connaissance inductive).

b.-- Logique.

Hegel : « L'existence actuelle est inexistante (*note* : elle est irréaliste, c'est-à-dire sans raison suffisante) – sans le système (= tout cohérent) qui englobe la totalité de tout ce qui a été, est et sera ».

Remarque : Nous sentons ici que Hegel pensait sous l'influence du romantisme (1790+).

1. Pour les Romantiques, tout ce qui est n'est en réalité qu'une histoire : tout ce qui a été (passé), est (présent) et sera (futur).

2. Pour les romantiques, par exemple, un porte-plume ou des chiens et des chats ne sont que des « moments » (éléments changeants au sein de la totalité de l'être mobile). – C'est le mobilisme romantique .

Déduction.

Hegel : « Déterminer et comprendre, à partir du concept du tout vivant, la signification et la place – comprendre : la réalité, la rationalité – des chiens et des chats comme d'un porte-plume », c'est « déduire », c'est-à-dire justifier de manière logique en faisant ressortir les raisons suffisantes de leur existence au sein du système de tout ce qui fut, est et sera.

On voit donc que Hegel, suivant une ligne radicalement romantique, procède logiquement et prouve d'emblée que romantisme et logique peuvent aller de pair.

EL21

La loi sur la compréhensibilité.

Cela concerne la compréhensibilité logique ou « intelligibilité » (les rationalistes parlent de « rationalité »). Son nom classique : le principe de raison (nécessaire et de préférence suffisante) ou de fondement. Car la loi agit

comme un axiome omniprésent dans tout ce que nous faisons logiquement et tout ce que nous nous abstenons de faire.

Formule.

Tout ce qui existe possède – en lui-même ou hors de lui-même – une raison ou un fondement. Ainsi, le donné devient compréhensible, signifiant, intelligible . D'où la loi de la compréhensibilité. C'est l'artère de la logique, qui a principalement deux usages.

1.-- Déduction (dérivation nécessaire).

« Si A (préface), alors B (proposition subordonnée). -- Eh bien, A. Donc B ».

Modèle d'application

Si toute l'eau bout à 1000 °C, alors cette eau, ici et maintenant, bout à 100 °C. Or, toute l'eau bout à 100 °C (*c'est* une loi naturelle).

Note – Puisqu'il s'agit d'une loi qui ne tolère aucune exception, l'ébullition de cette eau est prévisible dès maintenant, car elle peut être déduite au besoin. – La clause précédente est reproduite ci-après.

2. Réduction (dérivation non essentielle).

Ici : on recherche la proposition introductive. – « Si A (proposition introductive), alors B (proposition conclusive). – Or, B. Donc A. »

Modèle d'application

Si toute l'eau bout à 100°C, alors cette eau, ici et maintenant.
L'eau bout à 100 °C (à *titre* d'exemple). L'eau bout donc toujours à 100 °C.

Remarque : Il s'agit d'un type de réduction, à savoir la généralisation : à partir d'un seul échantillon — faire bouillir cette eau à 100 °C ici et maintenant — on « extrapole » (généralise) à toute l'eau en termes d'ébullition.

Le principe.

Examinez attentivement les formules : dans les deux cas, le principe de raison (suffisante) prime : « si A, alors B », c'est-à-dire « si raison, alors le phénomène (prévisible ou hypothétiquement recherché) est compréhensible grâce à cette raison ».

La grande tradition.

Anaximandre de Milet (-640/-547) a introduit le terme « archè », raison, en philosophie. Platon d'Athènes disait : « Rien n'est sans raison » (Tout est compréhensible).

Note : Le concept paléo-pythagoricien et platonicien de « theoria », du latin *speculatio* , « sonder » (justification), englobe

une observation, aussi claire que possible, d'un phénomène donné et surtout

b. enquête sur la raison nécessaire et, de préférence, suffisante du fait constaté.

EL22

Les fondements de la phénoménologie et de la logique.

Comme nous l'avons vu précédemment : la phénoménologie repose principalement sur la loi d'identité et la logique sur la loi de compréhensibilité.

1. Le caractère ontologique.

« Pour Aristote, la prémisse selon laquelle la logique a une portée ontologique est justifiée par le fait que (...) les premières lois de la logique, c'est-à-dire les lois de la pensée, sont les mêmes que les lois de l'être. (R. Jolivet , *Les sources de l'idéalisme* , Paris, 1936, 136).

Remarque : le concept d'« être » doit être compris non pas au sens courant (« exister en dehors de l'esprit (humain) ») mais au sens absolu et ontologique comme l'opposé du néant absolu (quelque chose comme non-rien).

2. Comment ces deux lois sont-elles prouvées ?

C'est l'objection récurrente soulevée par les Éristiques (depuis l'Antiquité) contre les déconstructionnistes d'aujourd'hui.

un.-- H.-J. Hampel , *Variabilität et Disziplinierung des Denkens* , Munich/ Basel , 1967, 17ff.; affirme que la plupart des penseurs s'accordent à dire que les deux lois régissent la logique aristotélicienne classique .

Il marque une pause pour en examiner la justification . Il conclut qu'une sorte d'intuition — il cite des auteurs pertinents — « fonde » les lois.

b.-- E. Oger , dans son article « Étude de la littérature (*La rationalité : ses fondements et ses monstres*) », paru dans **Tijdschr. v. Filosofie** 54 (1992) : 1 (mars), p. 87-106, examine en détail les fondements du principe de raison.

Des penseurs tels que K. Popper, J. Habermas, J. Derrida et d'autres encore divergent quant à la démontrabilité de ce principe.

La crise du rationalisme.

À travers l'Antiquité et le Moyen Âge *theoria*, du latin *speculatio*, qui signifie s'engager avec la réalité, être abandonnée, demeurent des sources de connaissance pour le rationalisme (moderne) :

a. L'expérience sensorielle,

qui ne peut nulle part donner le principe général (les sens ne sont pas généraux) ;

b. Raisonnement abstrait,

qui, pour prouver les deux principes, devrait les déduire de prépositions données. Quelle ironie tragique : les deux lois appartiennent à ces mêmes prépositions ! *Circulus* Le raisonnement circulaire (*vitiosus*) ! Pour prouver les deux, il faut présupposer que les deux sont déjà prouvés.

EL23

3. Ordre et organisation (23/35)

3.1. Hénologie (théorie de l'unité) (23)

« *Hen* » en grec ancien signifie « un », « l'unique ». -- « *Unité* », même aujourd'hui, signifie à la fois unité élémentaire (« 2 est composé de deux unités ») et unité englobante (« Une multiplicité est réduite à l'unité »).

Commander.

Platon, *Philébos* 18b/d, explique, au moyen d'un exemple, ce qu'est la « *stoicheiosis* » : du latin *elementatio*, classement fondé sur les éléments et leurs relations. « *Stoicheion* », du latin *elementum*, signifie « élément ».

1.-- Collection

« Lorsque quelqu'un (...) a remarqué que le son était infiniment varié (*note* : nombreux), il a été le premier à comprendre que les voyelles, dans cette infinité, n'étaient pas une seule mais plusieurs (...), — qu'il existait d'autres sons qui, bien que n'étant pas des voyelles, possédaient néanmoins une certaine valeur sonore (semi-voyelles). De plus, il a distingué un troisième type de lettres que nous appelons aujourd'hui consonnes. »

Remarque : Les lettres de l'alphabet représentent des sons (valeurs). C'est leur caractéristique commune. Ce concept universel se divise en voyelles, semi-voyelles et consonnes, qui ne sont que des concepts particuliers. La caractéristique commune est ce qui permet aux choses de se ressembler et, de ce point de vue, malgré leurs différences, de former un tout.

2.- Système (cadre).

« Mais il s'est rendu compte que personne (...) ne pouvait connaître l'un d'eux séparément sans connaître tous les autres. Et que cela révélait un lien qui les unissait tous. »

Remarque : Les mêmes lettres, en tant que sons, présentent une autre caractéristique commune : bien que distinctes les unes des autres, elles ne peuvent jamais être dissociées les unes des autres en tant que membres ou parties d'un même système. C'est leur seconde unité. Celle-ci repose non pas sur la similarité, mais sur la cohérence.

Décision.

Platon : « C'est pourquoi il leur assigna une science qu'il appela « grammatikè », la grammaire (science de l'alphabet) ».

Il est clair : la stoïchiosé , l'ordonnancement d'une multitude de données, repose sur la similarité (qui conduit à une collection ; Platon dit : tout) et sur la cohérence (qui conduit à un système ; Platon dit : un tout).

Les gens du Moyen Âge parlaient de totum logicum (collection) et totum physicum (système). Ce qui, concernant les concepts, a conduit aux concepts de distributive (collecte) et de collectif (systémique). On le voit : deux types de propriétés communes (similarité et cohérence) font de la multiplicité une.

EL24

3.2. Harmonologie (théorie de l'ordre) (24/27).

« Harmologeîn », grec ancien, latin : ordinare , ordonner, assembler. – L'harmologie est l' étude de l'ordre .

« Toute la métaphysique de l'Occident, de Platon à Nietzsche, peut être envisagée sous l'angle du concept d'« ordre/ordonnancement », de sorte que chacun des systèmes occidentaux apparaîtrait comme un type de pensée de l'ordre . » (F. Schmidt, *Ordnungslehre* , Munich/ Bâle , 1956, p. 11).

En effet : *E. Beth*, **De wijsbegeerte der wiskunde **, **Antw./ Nijmeg .**, 1944, p. 102 et suivantes, cite la **mathesis universalis** , la théorie englobante de l'ordre — sur une base mathématisante — de R. Descartes, et à la page 141, il déclare que l'idéalisme allemand (Fichte , Schelling, Hegel) rétablit cela sur une base non mathématique (Hegel préconisait une déduction de ce type, comme mentionné ci-dessus).

S. Augustin de Tagaste (354/430)

Il est le premier à rédiger une théorie distincte de l'ordre : *l' ordine* (Sur l'ordre). – structure. – Une multitude de données – musique, géométrie, astronomie, numérologie (sujets étudiés depuis les Paléo-Pythagoriciens) – sont envisagées par ce grand Père de l'Église du point de vue de l' arithmos grec ancien , du latin structura , structure, ce qui crée l'ordre dans la multitude sur la base de la similitude ou de la cohérence . Enfin, l'arithmos est une propriété commune, distributive (ensemble) ou collective (système).

Combinatoire.

Augustin définit l'ordonnancement ainsi : « Ordonner, c'est situer (arranger, placer) des choses semblables et dissemblables, en assignant à chacune d'elles la place qui lui revient. »

En cela, il imite Cicéron (le grand orateur et homme politique (-106/-43)).
- En 1666, *G. Leibniz* (1646/1716) publia *De arte combinatoria* (Sur la combinatoire).

Configuration.

Un ensemble de places est appelé une « configuration ». Combiner, c'est assigner une place à un élément dans une configuration. Par exemple, une ménagère range son linge dans une armoire. Noé a placé tous les êtres vivants dans l'arche, une configuration. – « Combiner, c'est placer des données dans un ensemble de places » (*C. Berge, Principes de combinatoire* , Paris, 1968). Ce qui correspond toujours à la définition pythagoricienne d'Augustin !

Nous comprenons maintenant mieux la déduction de Hegel : situer (placer) un moment (élément mobile) au sein du tout vivant de tout ce qui fut, est maintenant et sera, en tant que configuration englobante, et ainsi lui attribuer une signification.

EL25

Harmonologie appliquée .

Passons maintenant à des exemples de portée plus large.

1.-- Système et différentiel.

un. Une systechia (' su.stoichia ')

Il s'agit d'une paire d'opposés. C'est une configuration composée de deux positions dans lesquelles deux « valeurs » (remplissages) sont situées avec des signes opposés. — Par exemple, « glacé/chaud ». Autrement dit : modèle et contre-modèle.

b. Un différentiel (série de différences)

situer des valeurs intermédiaires entre les extrêmes d'un système – des modèles intermédiaires. – Par exemple : « glacé/froid/tiède/chaud/très chaud ». On observe ici des changements quantitatifs progressifs avec des sauts qualitatifs.

2.-- Configurations mathématiques.

Quelques exemples. Outre le fait que les figures spatiales sont par définition des configurations, bien sûr, les mathématiques numériques présentent également des configurations appropriées.

2.1.-- Configuration de calcul.

27	<i>IM Bochenski , Méthodes philosophiques dans la science</i>
x35	<i>moderne,</i>
135	Utr./Antw ., 1961, 52ff. (Arithmétique), donne ce qui suit.
81	
945	Les unités, les dizaines, les centaines, etc., ont chacune leur place sur le papier qui implique une configuration non marquée.

Un autre petit exemple : $ax^2 + bx + c = 0$. Appelons cela une configuration « plate » ! Les opérations placent les valeurs numériques dans la configuration : $ax^2 + bx + c - c = 0$, donc $-c$ donne $ax^2 + bx = -c$. C'est ainsi que l'on calcule de manière ordonnée, c'est-à-dire combinatoire, en assignant des positions dans une configuration.

2.2.-- La règle de trois.

La configuration est également connue ici.

100% équivaut à 30. **1%** équivaut à 30/100 (3/10).

15% est égal à 15. $3/10 = 4,5$.

La structure de l'ensemble est visible ici : 100 % = ensemble universel ; 1 % est une instance (= élément) ; 15 % est un ensemble particulier.

Remarque : En procédant de manière méthodique, on reconnaît les catégories (ou concepts fondamentaux) d'ensemble (fondé sur la similarité) et de système (fondé sur la cohésion). Ce qui précède est inconcevable sans cela. Or, A. Guzzo , dans **Le concept philosophique du monde **, paru dans **Dialectica ** 57/58 (vol. 15), 15.03-15.06.1961, 97 p., démontre que Platon définit le concept de monde en termes de « tout » (ensemble) et de « totalité » (système) : monde – tout et totalité constituent une seule et même idée. Ordonner, c'est décrire un monde.

EL26

La soi-disant logique des relations.

B. Russell (1872/1970), en tant qu'atomiste logique et en tant que penseur qui voulait placer les « éléments » ultimes et irréductibles de la réalité et du langage au centre, a noté que, du point de vue de la logique des relations, il existait deux courants principaux :

a. les atomistes mettent l'accent sur les éléments individuels (et leur combinatoire) ;

b. ceux qui mettent l'accent sur la totalité — par laquelle il entendait certainement Hegel — et qui situent les éléments dans la configuration de la totalité.

Au fond, il s'agit davantage d'accents que de tendances, mais la remarque de Russell montre qu'il existe un problème fondamental.

Logique des relations.

Ce terme est récent. Il est principalement utilisé dans le milieu de la logistique, où l'on ose affirmer que la logique traditionnelle – « classique » – est totalement inadaptée à la formulation précise des relations.

Nul autre que G. Jacoby , *Die Ansprüche der Logistiker auf die Logik et son Geschichtschreibung* , Stuttgart, 1962, 53/55 (Relationslogik), a clairement et sans équivoque dénoncé cette erreur : elle repose sur une conception radicalement erronée de la logique traditionnelle.

Ainsi, on ose affirmer : « Les énoncés mathématiques ne s'inscrivent pas dans le schéma de jugement de la logique traditionnelle « sujet/copule/prédicat » car les énoncés mathématiques expriment des relations. Les jugements qui attribuent un prédicat à un sujet conviennent aux propriétés (classes) ; les relations qui constituent le lien entre deux ou plusieurs constituants ne peuvent être exprimées avec précision de cette manière. » (Oc, 53).

Jacoby répond : quiconque affirme une telle chose se prononce sur la logique des classes (propriétés), mais peut ignorer son propos concernant la logique traditionnelle. Les identités — identités partielles, comme nous le verrons, ou analogies — sont au cœur de la logique traditionnelle.

Eh bien, cela exprime parfaitement les identités partielles concernant les relations.

En logistique, les symboles, aussi mathématiquement que possible, priment sur les concepts. Ces symboles sont intégrés aux calculs logiques (opérations arithmétiques). Pour les propriétés et les relations, on introduit divers symboles et opérations correspondantes qui n'ont aucun sens dans la logique traditionnelle, celle-ci possédant sa propre terminologie rigoureuse.

EL27

L'essence logique de l'arithmétique.

O. Willmann, *Geschichte des Idealismus*, III (*Der Idealismus der Neuzeit*), Braunschweig, 1907-2, 48ff., parle de la révolution que le P. Viète (Lat.: Vieta (1540/1603) dans les mathématiques modernes. Ce platonicien calculait, au lieu d'utiliser des nombres ("logistica numerosa", par exemple $4 + 3 = 7$) comme les médiévistes avant lui, avec des lettres («logistica» speciosa"). --'

Dans son *In artem analytique En tant qu'isagoge* (*Introduction à l'analyse*), il travaillait avec des idées, c'est-à-dire l'essence des choses, pour lesquelles le latin fournissait la traduction « species » (d'où « speciosa » ou arithmétique idéative).

Les lettres, pour commencer, pouvaient ainsi représenter tous les chiffres possibles, car, selon Viète, une idée était un concept universel englobant tous les cas singuliers et particuliers. Le diagramme suivant illustre les progrès considérables réalisés dans les méthodes arithmétiques.

<i>Langage clair</i>	<i>Numérologie</i>	<i>Langue littérale</i>
	4 + 3	
La somme de deux nombres, respectivement des idées, non opérationnelles mais universelles	Les chiffres servant de modèles sont opérationnels, mais pas universels	$a + b = c$ Les lettres comme modèles, à la fois chirurgicaux et universels

Remarque : Vous pouvez remplacer sans risque le signe + par, par exemple, > (supérieur à) ou < (inférieur à).

Explication.

IM Bochenski , *Méthodes philosophiques* , 55 et suiv. (*Sens eidétique et opérationnel*), explique.

1. Un signe a un sens « eidétique » ou sémantique (signification) si l'on sait à quoi il se réfère.

2. Un signe n'a de signification opératoire (syntaxique) que lorsque la référence sémantique est placée entre parenthèses (on ne s'y attarde pas) et que l'on se limite à savoir comment le traiter logiquement, c'est-à-dire lorsqu'on le traite par un calcul logique. Cela se fait en lui appliquant les règles de calcul ou les lois syntaxiques applicables. « Nous ne savons pas ce que le signe signifie (notez : sémantiquement) – mais nous savons comment nous pouvons l'utiliser » (oc, 55).

Remarque : La différence entre la logique traditionnelle (eidétique ou sémantique, qui prend en compte la référence) et la logique logistique (opérative ou syntaxique, qui ne prend pas en compte la référence du signe) est entièrement illustrée dans le diagramme ci-dessus. La logique logistique est la mathématisation de la logique traditionnelle.

EL28

3.3. L'identité partielle (28/31).

Nous l'avons vu : l'ontologie vise l'identité, c'est-à-dire l'être. — Le principe d'identité concernait l'identité totale de quelque chose avec soi-même, — de l'être ou de la réalité avec elle-même.

L'ontologie harmologique, cependant, élargit la notion d'identité, car pour ordonner une multiplicité, il faut plus que la simple identité totale d'une chose avec elle-même : l'identité partielle de cette même chose avec une autre en constitue le fondement. Cette identité partielle est double : similarité (ensemble) et cohérence (système).

1.-- *L'identité totale.*

On peut aussi parler d'identité réflexive ou en boucle. En néerlandais : identité ou réalité solitaire qui réduit quelque chose à elle-même – idée au sens platonicien.

2.-- *Les identités partielles.*

Il existe précisément une identité totale, qui, soit dit en passant, est exprimée dans la définition. Mais il existe une multitude d'identités partielles, de connexions, de relations. Il apparaît immédiatement que la logique classique est une logique des relations, mais identitaire. Non pas par le biais d'une pensée calculatoire utilisant des symboles et le calcul différentiel. La logique traditionnelle s'intéresse au fondement de ce que nous appelons relations.

2.1.-- *Similitude.*

Une partie de toutes les relations se résume au terme de similarité.

Modèle d'application

« Ceci est une pomme. » En parlant ainsi, je mets l'accent sur « ceci » (son identité totale), mais aussi sur sa similarité avec d'autres « choses » communément appelées « pommes ». Je situe ainsi cet être au sein de l'ensemble des pommes. En ce sens, cet être est partiellement identique (analogue) à toutes les autres pommes. Cette identité partielle est généralement qualifiée de « propriété commune », qui est « commune » précisément en raison de cette identité partielle.

2.2.-- *Cohésion.*

L'autre aspect de ces relations se résume par le terme de cohérence.

Modèle d'application

« Cette pomme est bonne pour la santé. » J'entends par là non seulement qu'elle est saine en soi, mais aussi que, si je la mange, elle contribue à améliorer ma santé. Par conséquent, elle ne se contente pas de ressembler à la santé, elle y est liée – causalement ou par une relation de cause à effet. Il

existe donc une propriété commune qui unit la pomme et ma santé, les rendant indissociables. C'est le second type d'analogie, ou identité partielle.

EL29

identitaire .

« L'analogie est la clé de voûte du concept de modèle » (*K. Bertels/D. Nauta, Introduction au concept de modèle*, Bussum, 1969, 31).

Il serait plus juste de dire : « L'identité (analogie) totale et partielle est au cœur du concept du modèle. » Nous expliquons.

1.-- Identité totale.

La « tautologie » « a est a » est une application du couple original/modèle. Il ne s'agit pas d'une analogie, mais de l'identité totale de a avec lui-même. Le premier a est l'original, qui demande une information (l'inconnue). Le second a est le modèle, qui fournit l'information. Puisque cela concerne l'identité totale de a, la réponse est donnée par a.

Remarque : La définition est régie par exactement la même relation, car dans la définition, l'original et le modèle coïncident.

2.1.-- Analogie métaphorique .

Le programme :

Petit	coq	Il s'agit d'une « analogie proportionnelle ». La phrase se lit comme suit : « Johnny est le « Le coq des enfants pour le sommet . » En langage comparatif : « comme Tout comme le coq mène les poules, Johnny le Coq fait de même.
Jantje		
poulets		
enfants		

« Pour les enfants ». La comparaison, une fois abrégée, devient une métaphore : « Le petit Johnny est le petit coq des enfants ». – Dans son rôle social (une partie de son identité), Johnny est l'original. De ce rôle (cet aspect de son être tout entier), le modèle est le petit coq. – Caractéristique commune : diriger, prendre les devants. Bien que distincts, la métaphore les identifie néanmoins sous un même angle.

2.2.-- Analogie (métonymique) exprimant la cohérence . -- Le schéma :

cause de l'incendie résultat de fumée	« Analogie attributive ». La phrase se lit comme suit : « Il n'y a pas de fumée sans feu. » Ou encore : « La fumée, c'est du feu. » Comparatif : de même que la cause est liée à l'effet, le feu est lié à la substance. La fumée. En bref, il s'agit d'une métonymie : « La fumée est feu » (car : la fumée est la cause du feu). La fumée, en tant que résultat, est l'origine. Le feu est le modèle, en tant que cause.
---	---

Caractéristique commune : être causé. Bien qu'il n'existe qu'une seule application, la fumée, en tant que résultat, est néanmoins imperceptiblement assimilée au feu, en tant que cause, par la règle. Fumée et feu sont identiques d'un point de vue : dans le contexte global « fumée/feu ».

Remarque : Le coq et Jantje appartiennent au même ensemble . La fumée et le feu appartiennent au même système.

EL30

Différentiels de base.

Incidentement. *J. Royce, dans son ouvrage *Les Principes de la Logique ** (New York, 1912-1961 ; 1961-1962, p. 9), affirme que la logique ne constitue qu'une partie – « une partie très subordonnée » – de la théorie de l'ordre . « La science de l'ordre » l'est. – Cela ressort clairement de ce qui suit.

Différentiel de base

Totalement identique (à lui-même). — Partiellement identique (analogue) (à autre chose). — Totalement différent (de quelque chose d'autre). — C'est le principe de l'ordre d'identité .

1. -- Le carré logique.

Modèle Tous Tous ne le font pas. (certains le font)	Contre-modèle Tous non (aucun) Pas tous (certains non)	Voici la configuration suivante. La structure est clairement un système (modèle/contre- modèle) avec des modèles intermédiaires (différentiels). En scolastique : typique d'un totum logicum , une collection, (également notée ' omne ' comme traduction du tout de Platon) En tant que concept : un concept distributif (une propriété répartie sur plusieurs instances (maintenant appelées 'éléments')).-- Par exemple, le concept 'personnes !
--	--	---

2. -- Le carré logique.

Voici une autre configuration.

<i>Modèle</i>	<i>Contre-modèle</i>	
Complètement (toutes les parties)	Pas du tout (aucun)	La structure est à la fois identique et différente. En effet, dans la scolastique, on la qualifiait de structure typique d'un totum. physicum (littéralement un tout naturel), un système (également appelé « totum » en traduction du terme de Platon)
Pas tout à fait bien	(pas toutes les parties)	
(toutes les pièces ne le font pas)	Pas du tout (pas toutes les parties)	

(ensemble). En tant que concept, un concept collectif (une propriété également répandue sur une multitude, non plus de spécimens mais de parties d'un tout)

Encore une fois : similarité ou cohérence.

Le premier carré logique s'intéresse aux points communs dans de nombreux cas. Le second carré logique concerne les points communs dans de nombreuses parties, à savoir la cohérence au sein d'un tout ou d'un système.

Dans le premier cas, on dispose d'un ensemble de spécimens. Dans le second cas, un système se révèle, qui unit plusieurs éléments en un seul.

Dans le premier cas : les individus. Dans le second cas : l'homme ou l'humanité dans son ensemble. Le fait que l'humanité soit un concept collectif est évident du fait que les individus (en tant que groupe) présentent simultanément une cohérence (par exemple, parce qu'ils vivent en communication et en interaction les uns avec les autres).

EL31

Identitaire sens des valeurs

de la bibliothèque : Th. Ribot (1839/1916), dans son ouvrage * *La psychologie des sentiments* *, Paris, 1917-1910, p. 171-182 (* *Les sentiments et l'association des idées* *), démontre comment notre esprit, en tant que sens de la valeur, valorise quelque chose en incluant – en fonction de – autre chose. Notre capacité à valoriser est également figurative.

Association.

Si B est pensé en réponse à A, ou si B est associé à lui, alors B est une pensée ou une association émotionnelle de A.

1. - Évaluation des similitudes.

Si un jeune homme ressemble à son fils bien-aimé — même âge, etc. —, une mère éprouve en elle le même sentiment — ou du moins un sentiment très similaire (analogue) — de sympathie, comme s'il s'agissait de son propre fils.

2. - Évaluation de la cohésion .

Selon Ribot , un amant profondément amoureux éprouve une passion érotique pour la personne aimée. Mais s'il voit ou pense à ses vêtements, ses meubles, sa maison, alors, par le biais du lien affectif, il transfère son désir à tout ce qui lui appartient (ce qui relève d'un sentiment fétichiste). Le même sentiment naît alors que s'il s'appliquait à l'être aimé lui-même.

Remarque : Prenons par exemple les rituels lors des manifestations : les Tchétchènes brûlent le drapeau russe (non pas parce qu'il ressemble à la Russie, mais parce qu'il y est associé).

Transfert.

En grec ancien, « tropos » signifie référence. D'où notre « tropologie » (théorie concernant les tropes, les transferts).

a. Signe métaphorique.

Le jeune homme, par sa ressemblance, est un signe qui renvoie au fils de la mère et qui appelle le fils.

b . Signe métonymique.

Les vêtements et autres biens de l'être aimé, par cohérence, sont des signes qui renvoient à lui et l'évoquent. Autrement dit : tout en conservant toute distinction ou séparation, l'esprit et la perception s'identifient partiellement (identité partielle).

Transfert

Ribot parle de « transfert par ressemblance » (transfert de ressemblance) et de « transfert par contiguité » (transfert de cohérence ; littéralement : transfert d'attachement).

Tout le monde, et notamment les spécialistes de la nature humaine et les psychologues, connaît ce phénomène de « confusion » entre des choses disparates. L'ontologie identitaire en révèle la structure.

EL32

3.4. Tropologie : métaphore (32/34)

« Tropos », référence : quelque chose est connu, ressenti, voulu avec l'inclusion d'autre chose, avec la coévaluation d'autre chose, en termes d'autre chose.

Remarque : Cela signifie que quelque chose englobe ou implique autre chose. Ou encore que quelque chose d'autre est inhérent à quelque chose.

Troupe.

Un trope est la typification (identification) abrégée de

1. un être - quelque chose -
2. par l'intermédiaire d'un autre être – quelque chose d'autre – qui lui ressemble (métaphore) ou qui lui est lié (métonymie).

Arrêtons-nous un instant pour considérer la métaphore.

« Cette femme est un roseau. » – « C'est une femme de roseau. » – « Quel roseau ! » – Par analogie, la métaphore identifie partiellement la femme en question à un roseau (c'est-à-dire une égalité et une inégalité partielles). La comparaison est et demeure le fondement, confrontant la femme au roseau (car « comparer » ne signifie pas « assimiler »).

Abréviation

Au lieu de parler par association d'idées – « Cette femme fait penser à un roseau (elle est si changeante, si malléable) » –, on utilise une abréviation. En identifiant, on dit : « Cette femme est un roseau ». Le terme « est » signifie : « est, d'un certain point de vue, partiellement identique à un roseau ». Le schéma est le suivant :

Roseau		cette femme		Il existe une caractéristique
Variable	=	changeable		commune qui représente ce qui est
(physique)		(psychologique)		identique dans les deux données :
				le roseau et la femme . C'est là que
				réside le pouvoir communicatif et
				interactif de l'abréviation.

En cela, la comparaison, ou association, qui est à l'origine du transfert, disparaît. Ce pouvoir la transforme en figure de style, en un mode d'expression qui accentue.

Collection.

Les spécimens d'une collection se ressemblent en raison de leur propriété commune. Ils sont donc partiellement identiques (analogues). Ces femmes et le roseau appartiennent à la même collection.

Le signe métaphorique.

En tant que représentation fondée sur la similarité de la structure d'un paysage, une carte est un signe métaphorique de ce paysage. La structure de la carte et du paysage — pourtant très différentes — est identique. La carte est la forme « abrégée » — au sens figuré — du paysage qu'elle représente.

EL33

Tropologie : métonymie.

Nous le répétons : une figure de style établit un lien entre deux éléments, par comparaison ou par confrontation. Présentée sous forme abrégée.

Considérons le deuxième type majeur, la métonymie. « Les pommes sont bonnes pour la santé. » – « Oh ! Ces pommes sont bonnes pour la santé ! » – Dans un magasin qui en vend : « C'est ma santé ! »

Par le biais de la cohésion, on établit une identification partielle (analogie, identité partielle) entre « pommes » et « sain » ou « santé ». – Au lieu de parler par association – « Ces pommes-là me rappellent la santé (parce qu'elles sont bonnes pour la santé) » – je raccourcis et dis : « C'est ma santé ». – L'auxiliaire « est » signifie ici « est partiellement identifiable à ». – Le schéma est le suivant :

$$\frac{\text{pommes}}{\text{cause}} = \frac{\text{santé}}{\text{conséquence}}$$

En d'autres termes : il existe une propriété commune qui unit les pommes et (ma) santé. Les deux appartiennent au même système, un système dynamique : le processus par lequel les pommes contribuent à améliorer la santé.

Système (cadre).

Un système peut être physique (un cristal), biologique (une fleur, un animal), humain (un être humain), sociologique (une usine, un paysage culturel) ou cosmologique (l'univers). Les parties d'un système ne se ressemblent pas comme dans le cas d'un ensemble : elles se ressemblent en ce qu'elles constituent ensemble un tout, une cohérence. C'est leur propriété commune, non pas distributive (répartie sur une multitude d'instances), mais collective (située au sein d'une seule instance). À cet égard, les parties (sous-systèmes) sont identiques .

Système dynamique.

Il s'agit d'un processus, mais considéré comme une totalité unique présentant toutes les caractéristiques d'un système. En l'occurrence : la co-création de la santé.

Le signe métonymique.

Un panneau indicateur ne ressemble ni au paysage ni au point qu'il désigne. Il y est lié. Le schéma se lit comme suit :

$$\frac{\text{poteau}}{\text{indicateur}} = \frac{\text{élément}}{\text{entièrement}} \\ \text{paysage}$$

Le panneau « Anvers » avec une flèche en dessous ou à l'intérieur de la flèche signifie : « (Quiconque suit cette route arrive à Anvers) ». En abrégé, comme le veut l'expression : « Anvers ».

Être. En tant qu'auxiliaire, ce terme est identitaire . Cela est parfaitement clair dans les phrases qui emploient des tropes.

EL34

Tropologie : synecdoque.

de la bibliothèque : KA Krüger , *Deutsche Literaturkunde* , Danzig, 1910 115.- Le terme grec ancien « sun.ek.dechomai » signifiait « soudain je prends possession de ». D'où le terme « sun.ek.dochè », synecdoque.

Spécimen/collection et vice versa, ainsi que partie/tout et vice versa.

En bref : la synecdoque métaphorique parle de tous les éléments d'une collection — abrégée — en termes d'un seul (ou tout au plus de quelques) éléments et vice versa ; la synecdoque métonymique parle de l'ensemble d'un système — abrégée — en termes d'une seule (ou tout au plus de quelques) parties, sections, et vice versa.

Krüger , la synecdoque se traduit par cosignification. En effet, cette figure de style consiste à parler de quelque chose en incluant autre chose (il s'agit en cela d'une figure de style). Cet autre élément appartient soit au même ensemble, soit au même système (identité partielle ou analogie).

Encore une caractéristique commune ! La synecdoque parle de l'original en termes de modèle : mais ici, original et modèle sont spécimen/collection ou partie/tout.

1.-- *Synecdoque métaphorique.*

« Un soldat reste à son poste », dit le commandant à tous les soldats qui se tiennent devant lui. Il cite « un » exemple, mais il veut dire « tous ». Un professeur est en retard : « Les professeurs ne sont jamais en retard », dit le principal bourru. Il dit « professeurs » (pluriel), mais il veut apparemment dire « ce professeur-là » (singulier).

2. -- *Synecdoque métonymique.*

« La barbe est là. » C'est ce que disent les employés de la firme à l'arrivée du patron (dans son intégralité). Ils disent « la barbe » (la partie servant de modèle), mais entendent « le patron dans son intégralité » (l'original).

Le poète allemand Schiller : « Nous implorons un toit hospitalier (un abri) ». « Cette paroisse compte deux mille âmes (personnes) ». « Une multitude de mille têtes » (la tête comme modèle de l'être humain dans son ensemble).

Note : Selon Krüger , l'allégorie (ressemblance élaborée) et la personnification (représentation d'objets inanimés comme étant vivants) relèvent également du domaine de la tropologie . « L'air frais s'est réveillé ».

On peut ajouter la parabole (« ressemblance ») à l'allégorie – mais alors nous entrons dans le domaine des métaphores (élaborées).

EL35

3.5. *Généralisation et généralisation (35).*

Ces deux termes contiennent deux adjectifs : « général » et « global ». – En suivant la piste de ce que contient la synecdoque, nous exposons maintenant brièvement – anticipant ce qui sera dit à propos de « l'induction scientifique » (dans ses deux formes principales) – ce que sont la généralisation et la généralisation .

Note : Le terme grec ancien « ep.agogogè » : lat. : inductio , fait référence à une méthode :

a. sur la base d'échantillons, soit d'une collection (au moins un spécimen), soit d'un système (au moins une partie).

b. on décide d'une ou plusieurs caractéristiques (propriétés communes) qui peuvent être confirmées dans de futurs échantillons : une lacune concernant les tests est comblée par des échantillons prélevés (à savoir, des échantillons possibles à prélever).

1.-- Généralisation.

Préposition de la synecdoque métaphorique, car cette forme d'induction repose sur la similitude,

Modèle applicable : si une méthode pédagogique fonctionne avec ces élèves (échantillon), elle fonctionnera également avec les autres, et donc avec tous les élèves. – À partir d'un ou de quelques échantillons (singuliers, particuliers), on ne peut tirer que toutes les conclusions possibles.

Modèle d'application

L'inspecteur interroge 4 élèves sur 24. Un écart se dessine : 2 réussissent bien, 1 moins bien et 1 très mal. Les variations qualitatives « bon/moyennement bon/mauvais » servent de norme. – Sur la base de cet échantillon, il conclut que tous les élèves sont inclus (ce qui constitue naturellement une réduction, et donc une décision à nuancer).

2.-- Généralisation

Prémisse de la synecdoque métonymique, car cette forme d'induction repose sur la cohérence.

Modèle d'application

Une économiste étudie la vie économique d'Anvers. Face à l'immensité du sujet, elle se limite à deux échantillons : le Meir et le port. Elle parviendra ainsi, malgré certaines lacunes (parties non étudiées), à se faire une idée globale du système économique anversoïse. – Généraliser, c'est généraliser. En l'occurrence, on généralise : des parties étudiées, on déduit celles qui restent à étudier, le reste, et l'ensemble est alors atteint.

Modèle d'application

Au laboratoire médical, l'analyse des urines et du sang d'un patient permet d'obtenir une vision globale de son état de santé. De l'élément analysé au reste, et donc à l'ensemble !

EL36

4. Logique (36/99)

4.1. Logique des concepts (36/57)

Les prémisses principales (ontologie, phénoménologie, herméneutique) sont désormais du passé. Sur ce socle repose la logique proprement dite, qui ne place ni les concepts, ni les jugements (comme le croient les logisticiens et les cognitivistes) au centre, mais plutôt les concepts et les jugements dans la mesure où ils sont incorporés dans des énoncés conditionnels (raisonnements).

Description.

Un concept est « quelque chose (la réalité) dans la mesure où il est présent dans notre esprit ».

Remarque : L'« idée » (du moins au sens platonicien, et non au sens moderne) n'est pas un concept ! Le concept de quelque chose, c'est que cette chose, dans la mesure où elle est accessible à notre esprit, est significative ou compréhensible. « ontos sur », le véritablement réel. Ainsi Platon .

Concept et terme.

Exprimé dans un contexte linguistique, un concept est un terme. Il ne faut pas confondre « terme » et « mot ». Tout texte est une représentation de concepts. Prenons le concept de « fille ». Le texte qui définit ce terme est celui qui dit « jeune femme ». Ensemble, ces deux mots constituent un terme, ou la définition d'un concept.

Contenu/portée (domaine).

L'expression « tout ce qui... est » résume les deux aspects de chaque concept. « Tout ce qui » représente la portée. « ... » représente le contenu (les caractéristiques). « Est » situe le contenu et la portée au sein de l'être (la réalité). – Par exemple, « tout ce qui est une fille ».

1.-- Sommaire.

Ce qui est présent en une chose, concernant son existence et son essence, est représenté dans son contenu conceptuel. Cette réalité peut être divisée en caractéristiques (du latin * notae* , les éléments d'une *notio* , notion). Ainsi,

dans le concept unique de « fille », s'exprime le système (la cohésion) d'au moins deux aspects (caractéristiques) : **a.** le sexe féminin (qui comprend déjà deux aspects) ; **b.** la jeunesse. En bref : « jeune femme ».

2.-- Portée (domaine).

Il s'agit de l'ensemble (concept distributif) ou du système (concept collectif) auquel le contenu se rapporte. Ainsi, le terme « jeune femme » désigne tout ce qui concerne les jeunes femmes.

Rapport « contenu/portée ».

Plus le contenu est pauvre, plus la portée est grande. Ainsi, le terme « femme » désigne bien plus d'êtres que « jeune femme ». Voici, en résumé, la doctrine des scolastiques médiévaux concernant la « comprehensio » (contenu) et l'« extensio » (portée). De nos jours, on parle aussi d'« intension » et d'« extension », voire de « connotation » et de « dénotation » !

EL37

4.1.1. La logique fonctionne avec des concepts définis (37/)

Les concepts, dans la mesure où ils sont distributifs ou collectifs, sont centraux.

Tout d'abord : la logique traditionnelle ne fonctionne pas avec des concepts vagues (classes), mais avec des concepts définis. Et ceux-ci sont situés de manière distributive ou collective. Ce que, soit dit en passant, nombre de logisticiens et de cognitivistes oublient. Par exemple, la logique conceptuelle n'est en aucun cas une logique de propriétés.

Définition distributive ou collective.

Reprenons la notion de « fille ». Tout d'abord, tant qu'on ne la traduit pas par « jeune femme », on a affaire à un concept informel et fluide, ouvert à toutes les interprétations. Une fois traduit par « jeune femme », il devient un concept défini. Et alors, on sait exactement ce qu'on veut dire.

Vue logique en trois parties.

Quiconque rédige un texte sur le thème « fille » devrait — toujours, logiquement — tenir compte de ce qui suit.

1. La fille entière.

Quiconque, par exemple, néglige la caractéristique (« note ») ou le trait « jeunesse » commet une lacune : il/elle néglige un élément qui caractérise

toutes les filles. Autrement dit, il/elle ne parvient pas à saisir le concept collectif qui englobe toutes les caractéristiques.

2.1. Toutes les filles.

Le terme « fille » désigne ici tout ce qui est une fille. Autrement dit : l'ensemble des personnes ayant en commun la caractéristique de « jeune femme ». On perçoit donc ici le caractère distributif de ce concept.

2.2. L'ensemble des filles.

Si une fille, en tant qu'individu, fait partie d'un système, toutes les filles, où qu'elles soient dans le monde, y sont également liées. Elles ressentent, par exemple, une solidarité entre elles. Elles se regroupent au sein de mouvements féministes. Ou – d'un point de vue plus négatif – elles s'envient les unes les autres (ce qui constitue aussi une forme de lien). Ou encore, elles sont lesbiennes. On perçoit alors le caractère collectif, quoique de grande ampleur, de ce concept.

Définition ontologique.

Porfurius de Turus (233/305 ; penseur néoplatonicien) est connu pour son arbre de décision ; il situerait la « fille » dans la série « être, être matériel-spirituel (en tant qu'être humain), être féminin, être jeune-femme ». Hegel (770/1831 ; idéaliste allemand) situerait la « fille » dans la série « tout ce qui fut, est et sera » (dans une perspective romantique et évolutionniste).

Finalement, Porfurios et Hegel déterminent chacun à leur manière le sous-terme « est » de la formule « tout ce qui... est ».

Notons-le une fois pour toutes.

Ce ne sont pas les concepts, mais les concepts distributifs et collectifs qui sont au cœur de la logique traditionnelle.

EL38

Types de tailles .

Ce à quoi se réfère le contenu d'un concept est remplacé par ce qui suit.

1. La portée transcendantale (globale).

Nous partageons l'avis de Hegel selon lequel tout ce qui est peut être situé au sein de tout ce qui est – en termes diachroniques : au sein de tout ce qui a été, est présent et sera. Pour lui, « déduire » quelque chose, c'est le situer au sein de cette totalité. Ce qui équivaut à une définition ontologique. En effet :

dès que quelque chose est, ce quelque chose, ce non-rien, est, il se situe au sein de cette totalité.

Ceci constitue le contexte – généralement inconscient, ou de préférence conscient – de ce qui suit. Le concept de « réalité » – quelque chose – peut sembler vide, ce qui est inexact, mais il éclaire tout ce que nous connaissons et avec quoi nous interagissons, telle une lumière qui dessine les contours (cet aspect de l'ontologie est appelé métaphysique de la lumière). Sans le concept englobant de « réalité », nous verrions, mais aveugles et sans repères.

2.1- Le singulier, le particulier. Portée universelle.

Une seule fille (individuelle ou unique : singulière). Plusieurs filles (particulière : indiquant un sous-ensemble). Toutes les filles (universelle). – C'est le point de vue distributif.

2.2 - Les montants partiels et totaux.

Une partie précise (d'un tout ; singulier-collectif). Plusieurs parties (particulier-collectif). Toutes les parties (total-collectif). – Tel est le point de vue collectif.

Remarque : Il convient de noter que, dans certains usages linguistiques – notamment dans le sillage d'une tradition ancienne –, un concept est principalement interprété comme universel. De ce fait, on a l'impression qu'un concept singulier se référant à une personne donnée serait en réalité « aucun concept ».

Cependant, cela est important pour les concepts géographiques, par exemple, qui sont avant tout singuliers : il n'existe, par exemple, qu'une seule Anvers dans tout l'univers. Il en va de même pour les concepts historiques : il n'existe, par exemple, qu'un seul empereur Néron ! Le clinicien, dans sa clinique, ne traite pas la maladie (universelle), mais ce patient particulier, ici et maintenant.

Au fait : les Romantiques, -- plus tard les Badeniers Des écoles (avec, par exemple, W. Windelband (1848/1915)) ont mis l'accent sur l'unicité des choses. Windelband a nommé cela « idiographie ». Ainsi, par exemple, une monographie est un texte idiographique .

EL39

Modèle de classification d'un concept.

Le concept en question est celui de « critique sociale ». Le professeur Martin Bronfenbrenner a consacré un article à ce sujet à la Harvard Business Review (septembre- octobre 1973) . Il commence par ce que les logiciens appellent une classification. Nous en faisons un résumé.

1.1.-- *Anarchisme radical.*

Par exemple, le manifeste d' Abbie Hoffman en 1968.

a. L'argent doit être aboli : plus de paiement pour le logement, la nourriture et les vêtements, les soins médicaux, les moyens de communication et les toilettes.

b. « Notre objectif est le non-emploi total : une société dans laquelle tout est effectué par la machine et où les gens sont complètement libérés de la pénibilité du travail. » – Tel est le principe des Yippies (Zippies), qui partagent de tels axiomes.

1.2.-- *Un anarchisme plus modéré.*

Voilà la contre-culture des hippies.

a. Se retirer de la société établie – l'establishment – pour vivre dans des communes autarciques (autosuffisantes) en ville ou à la campagne ! Existence économique grâce à la vente de bijoux bon marché ou grâce à des coopératives agricoles.

b. « Repousser les limites » i. expérimenter avec la religion et l'occultisme, avec le sexe et les drogues (ces dernières sur les traces des beatniks des années cinquante).

1.3.-- *Syndicalisme (anarchisme syndical).*

a. L'État doit être progressivement démantelé (un thème commun à tous les anarchismes).

b. « Tout le pouvoir aux travailleurs » (pensons à Amada). Le pouvoir doit être conquis, non par une révolution politique, mais par des grèves. Les usines passent à la gestion ouvrière .

2.1.-- *Le socialisme néo-stalinien .*

À promouvoir au Japon. La Révolution culturelle chinoise (maoïsme) défend également des principes analogues. Marx et Lénine en sont les figures emblématiques.

a. La liberté est un atout si précieux qu'elle doit être « rationnée » ; les opinions et les comportements dissidents sont intolérables.

b. L'économie doit être planifiée dans un sens néo-stalinien, comme fondement de toute la culture.

2.2.-- Socialisme humaniste.

Figure de proue : le jeune Marx d'avant 1848.

a. Libération de l'« Entfremdung », la société industrielle qui asservit les peuples.

b. Égalité en matière de revenus et de patrimoine.

c. Remplacer les motivations matérielles par des motivations morales.

d. Fourniture entièrement gratuite d'un certain nombre de biens et de services.

EL40

Le concept de « classification ».

Classer un concept signifie définir les sous-ensembles (types) ou les parties (aspects) au sein de l'ensemble universel ou du système total auquel il se réfère.

Note-- La taxinomie (ou taxonomie) est

a. la science de la classification et

b. l'acte de classer en tant qu'application : les « données » sont testées par rapport à des « paramètres » (caractéristiques), notes de contenu) et ainsi classées.

Conditions – Pour une classification correcte, deux aspects sont à prendre en compte.

1. Distingués mais non séparés.

a. Toutes les caractéristiques énumérées doivent différer (c'est-à-dire aucune répétition (éviter la redondance)) : toute personne qui énumère tous les membres de la famille mais mentionne la même personne deux fois enfreint l'exigence de différence.

b. L'énumération doit rester dans le même ensemble (l'universel) ou le même système (le total).

Note – Pensons à Platon stoïchiose .

2.-- Aussi complètement que possible.

Idéalement, la classification d'un concept (universel ou global) est complète. Cependant, souvent, faute de données exhaustives, on se limite aux principaux types ou composants.

Typologie.

Comme toujours en matière d'organisation, il y a deux aspects à considérer.

1.-- Classification distributive.

Revenons aux différentes critiques sociales. Elles peuvent toutes être disposées « paratactiquement », c'est-à-dire juxtaposées (à plusieurs endroits), en prêtant attention à la caractéristique commune qui les unit : c'est ainsi que nous l'avons fait au chapitre précédent.

2.-- Arrangement collectif.

Ici, l'attention est portée non seulement sur la similitude, mais aussi sur la cohérence : les trois anarchismes se sont influencés mutuellement, de même que les deux socialismes . Ils ont collaboré ou se sont opposés (caractéristique commune : communication et interaction).

Remarque : On peut ainsi juxtaposer les catégories esthétiques (concepts fondamentaux) : beau, charmant , sublime , comique, tragique, tragi-comique. Mais si l'on introduit la notion d'échelle, une cohérence apparaît : petite échelle (charmant, gracieux), grande échelle (sublime, sublime), ou petite échelle (comique/grande échelle tragique). De cette manière se révèle un système qui, seulement alors, donne tout son sens et sa place au sein d'un tout (Hegel).

EL41

4.1.2. Théorie de la définition (41/44)

Modèle de définition d'un concept.

Définir un être, c'est en représenter l'essence (platonicienne : l'idée) au moyen de caractéristiques, nécessaires et suffisantes, de sorte qu'il se distingue du reste de l'être (la réalité totale) dont il est inséparable . Autrement dit, pour reprendre les termes de Hegel, définir, c'est situer et préciser la signification d'une chose au sein du tout vivant de ce qui est (diachronique : de tout ce qui a été, est présent et sera).

Le modèle de la « critique sociale ».

Bronfenbrenner identifie deux ou trois caractéristiques ou paramètres qui caractérisent l'essence (ensemble universel).

a. L'irrationalisme.

La plupart des adeptes (à l'exception des néo-staliniens) ne s'appuient pas sur la rationalité (moderne) mais sur l'intuition et le sentiment.

b.-- Concept de culture.

Cela conduit au rejet du contre-modèle et du modèle.

b.1.-- critique culturelle.

1. La société établie se dirige vers quelque chose de négatif : un désordre sans espoir, une dictature militaire, une nouvelle guerre mondiale, voire la chute de l'humanité (ce qu'on appelle la « pensée catastrophiste »).

2. Une réforme radicale, et même une réforme urgente (au cours de cette génération), est une nécessité.

b.2.-- Révolution culturelle.

Les démocraties parlementaires, même avec des élections libres, se révèlent impuissantes. La révolution, brève et non violente, est le salut. Le type de culture prôné s'avère très différent, comme l'ont montré les pages précédentes.

Axiomatique

En effet, Bronfenbrenner recense des axiomes tant dans la classification que dans la définition – les présuppositions dont découlent la pensée et l'action. Le concept de « critique sociale » (du moins dans les années soixante) est défini par cette axiomatique, c'est-à-dire la cohérence des axiomes. Cette axiomatique constitue le texte, le terme, dans lequel le concept de « critique sociale » est défini, la totalité de ce qui existe au sein de la vie.

Note-- J.M. Chauvier , **Gauchisme et Nouvelle Gauche en Belgique** , caractérise ainsi la critique sociale dans notre pays (Nouvelle Gauche, Gauchisme) :

1. au lieu de l'homme travailleur, l'homme enjoué ;

2. Autogouvernance à court terme (qui est l'anarchisme).

Divisible en maoïsme, trotskisme et anarchisme (au sens le plus courant).

EL42

Le concept de « définition » (détermination essentielle)

Définition de la définition.

Représenter quelque chose (un être) et seulement cela, mais cet être dans son intégralité, avec ses caractéristiques nécessaires et suffisantes (paramètres). Le fait que cette représentation situe simultanément cet être au sein de la totalité vivante du réel est inhérent à la véritable définition.

d'application .

Prenons *N. Perquin* , **Pédagogie** (*Réflexions sur le phénomène de l'éducation*), Maaseik, 1965, 43 : « L'éducation est l'assistance des personnes responsables du développement de l'enfant afin qu'il devienne adulte. » – Voici l'axiome qui régit l'éducation.

Formation continue.

Du point de vue de ceux qui défendent l'éducation permanente , il est proposé de perfectionner les termes : « L'éducation est l'assistance de ceux qui sont responsables du développement de l'enfant et des adultes, afin qu'ils deviennent des adultes.

Remarque : Par souci de clarté et de cohérence, le terme « biologique » est ajouté à « les adultes » : « et les adultes biologiques », et le terme « culturel » est ajouté à l'expression « devenir adulte » : afin qu'ils atteignent la maturité culturelle. Ainsi, l'ambiguïté du terme « adulte » est levée.

Remarque : En élargissant la définition du terme « aide » et de « développement de l'enfant et des adultes », son contenu se restreint tandis que son champ d'application (enfant et adultes) s'élargit. Autrement dit : on sait moins précisément en quoi consiste cette aide, car elle est plus variée .

Définition sous forme de phrase complète.

Le sujet (original, definiendum) et le prédicat actuel (model, definiens) doivent être interchangeables, c'est-à-dire totalement identiques .

Cela ressort déjà clairement de l'expression mathématique et logistique « a est un ». En effet, comme indiqué, le sujet est l'ensemble du definiendum, et lui seul. Ensemble : imaginons que Perquin omette le terme de « croissance vers la maturité culturelle », alors il manque un élément essentiel qui permet de saisir la totalité du phénomène éducatif. Individuel : supposons que Perquin dise : « la croissance esthétique », alors la définition perd sa généralité, car elle se limite à la seule éducation esthétique.

Articuler l'ensemble du donné, et seulement l'ensemble, peut s'avérer scandaleusement difficile. Autrement dit : définir peut être extrêmement difficile .

EL4 2.1

Modèle de définition axiomatique : l'entier positif.

G. Peano (1858/1932), dans son *Formulario matematica*, définit le concept d'« entier positif » sémiotiquement, didmvs signes.

GG . – Les termes logiques « classe » (concept), « instance » (membre d'une classe) et « implication » (« si, alors ») ; les termes mathématiques « nombre » (classe), 0 (zéro), 1, 2, ... (instances d'un nombre), a, b, c (chiffres alphabétiques) sont considérés comme acquis. Ceci afin d'utiliser un langage approprié.

GV .-- Demande : définition de « entier positif », où cette formulation « entier positif » fonctionne comme une définition familière qui est maintenant convertie en une définition axiomatique.

Peano crée un texte composé de phrases complètes, bien distinctes mais non cloisonnées (système) et cohérentes. Ces phrases représentent les éléments qui, ensemble, constituent le contenu conceptuel.

1. Zéro est un nombre .

Si a est un nombre, alors $a + 0 = a$.

2. Zéro n'est pas le successeur de zéro nombre .

Si a est un nombre, alors $a^+ (= a + 1, i \text{ le successeur de } a)$ n'est pas 0.

Remarque : 0 est donc le premier nombre et les nombres négatifs n'« existent » pas (axiomatiquement, c'est-à-dire par définition).

3. Le successeur d'un nombre est un nombre .

Si a est un nombre, alors $a^+ (= a + 1)$ est aussi un nombre.

4. Les successeurs égaux ont un nombre égal .

Si a et b sont des nombres et que a^+ est égal à b^+ , alors a est égal à b.

5. Induction mathématique (EL 73).

Si a est une classe (concept) dont 0 est un membre et que chaque membre de s a un successeur au sein de la classe s, alors chaque nombre est un membre de s.

Remarque : Ce petit système axiomatique constitue une définition exacte : l'ensemble des entiers positifs et l'unique nombre positif entier sont distingués du reste de l'être. La science travaille avec des domaines délimités et définis au sein de la totalité de l'être.

Le fait que le système d'axiomes présenté ci-dessus soit un texte conceptuel est évident : modifier son contenu (d'au moins un point de vue) en modifie immédiatement la portée. Par exemple, si 0 succède à -1 (-1+) (axiome 2), alors le domaine ou la portée des nombres négatifs reste ouvert.

Test. La pertinence de la définition apparaîtra en l'utilisant sans rencontrer d'incohérences (paradoxes).

EL 43

Catégories (prédicabilités).

Ce dicton peut servir de modèle à la chose à définir ou au sujet d'une définition de deux manières. À cet égard, les anciens nous ont légué le *kategoremen* et — comme cela est développé plus loin — les catégories.

Caractéristiques de distribution.

« *Kategorema* », du latin *praedicabile*, signifie littéralement « dire ». Prenons toutefois un exemple concret, à savoir le meurtre d'une fille.

Les cinq points de vue distributifs.

Lat.: « quinqe » « voix ». Porfurios de Turus (233/305 ; penseur théosophique de l'Antiquité tardive) les a discutés en suivant les traces d'Aristote.

a.-- Caractéristiques générales et non générales.

Chaque être présente des caractéristiques, mais certaines sont essentielles et d'autres ne le sont pas.

1. ' *Idion* ' : Lat.: *proprium*, inhérent à la nature de. -- Ici : tout meurtre ou assassinat implique systématiquement de tuer quelqu'un, de prendre une vie.

2. « *Sumbebèkos* », du latin *accidens*, caractéristique non essentielle, propriété accidentelle qui ne peut être déterminée dans tous les cas. — Ici : au moyen d'une série de coups de couteau.

b.-- Caractéristiques de classification.

Ces éléments permettent de distinguer et de définir des types au sein d'un concept général (collection universelle), ou des aspects (parties) au sein d'un système (réalité collective).

1. Caractéristiques générales.

« Genos » ; du latin « genus », « lignée » (au sens d'ensemble universel). — Ici : meurtre.

2. Caractéristiques non générales (distinctives).

Cela comporte deux aspects.

Différence spécifique (distinction spécifique)...

« Diafora » eidopoios ".

Lat. : différentiel spécifique.-- Ici : une série de coups de couteau.

Gentil.

' Eidos : Lat. : espèce (type). -- Ici : meurtre au moyen d'une série de coups de couteau.

Le médecin ou le policier qui caractérise, définit, résume le meurtre

« Voici un meurtre commis au moyen d'une série de coups de couteau. »

On constate que les deux premières prédicabilités (inhérente et accidentelle) dans **a.** meurtre et **b.** au moyen d'une série de coups de couteau réapparaissent, mais en tant que composantes définitionnelles.

Note-- Linné, *Système naturae* (1758), utilise le nom du genre et le nom de l'espèce (nomenclature binomiale des plantes).

EL44

Catégories (situations).

Caractéristiques collectives.

Ils divisent le sujet en parties, en aspects selon différentes perspectives. — « Kategoria », du latin praedicamentum , tête de l'énoncé (ce que l'on peut dire de quelque chose). — Aristote, probablement à la suite d' Archutas de Tarente (en latin Tarantum) (-445/-395), un paléopythagoricien , concevait tout être — toute chose — comme un système présentant plusieurs aspects. Ils sont présentés comme des systechias .

Les dix points de vue collectifs.

Pour commencer, il existe deux catégories fondamentales et huit catégories spécifiques.

1.-- Le couple de base.

« Ousia », du latin essentia , également « substantia », matière principale. — « Pros ti », du latin relatio , matière secondaire (relation).

d'application A : une fille assassinée selon les aspects catégoriels.

Remarque : Traditionnellement, les relations incidentelles sont également appelées « sumbebèkota », du latin « accidentia », accidents. D'où l'expression « substance et accidents ». Mais cela prête à confusion, car il s'agit ici d'accidents ou de relations incidentelles collectives, et non des relations distributives mentionnées précédemment.

2.-- Les relations (questions mineures).

Quatre paires d'opposés.

1. « Poson / poison » Lat. : quantum / quale , combien / de quelle nature. Ou quantité / qualité. — Ici : exactement une personne assassinée / par arme blanche.

2. « Pou / pote » Lat. : ubi / quando , où (lieu) / quand (temps). -- Ici, dans un lieu où se déroulent des soirées libertines la nuit.

3. « Poeiein / paschein » Lat. : actio / passio , faire subir/subir. - Ici : par un ou plusieurs agresseurs / fille comme victime.

4. « Echein / keisthai ». Lat. : habitus / situs , réaction / situation. -- Ici : la fille montre des signes de résistance / elle a apparemment été prise par surprise.

Ces termes anciens peuvent être interprétés comme une réaction à une situation dans laquelle on est plongé. Ils peuvent aussi être interprétés de manière purement locale.

Le médecin ou les autorités judiciaires chargées de qualifier cet acte brutal le résumant ainsi : « Il s'agit d'une jeune fille assassinée, tuée par arme blanche dans un club de strip-tease, de nuit, identifiée comme victime par un ou plusieurs agresseurs . Elle a montré des signes de résistance, mais a apparemment été maîtrisée. »

Note-- Les modernisateurs ridiculisent parfois ces catégories, les jugeant trop guindées et clichés. Néanmoins, ce qui précède montre qu'elles définissent encore un concept collectif de manière pertinente.

EL45

4.1.3. Typologie des définitions (45/57)

Il existe apparemment différents types de définitions.

1.-- Définitions sémiotiques.

Tout ce qui constitue un texte en soi (terme) — mots, signes abstraits, nombres, schémas, diagrammes , etc. — est, en tant que signe, un objet de sémiotique.

Nous appelons « sémiotique » une méthode permettant de construire une définition limitée à ce domaine.

Comme les types suivants :

La définition descriptive utilise les symboles habituels (pensez aux dictionnaires).

La définition analytique utilise les caractères habituels pour introduire un nouveau terme.

La définition stipulative utilise les signes habituels et lui attribue une nouvelle signification à déterminer ultérieurement.

Cette définition préliminaire est introduite par les scientifiques pour distinguer leur jargon du langage courant.

La définition contextuelle situe les signes dans un contexte.

2. Définitions opérationnelles.

Ici, on applique naturellement l'approche précédente, mais on sort du système de signes et on la confronte à des réalités sémiotiques supplémentaires.

Comme les types suivants :

La définition déictique (ostensive) : l'éducation visuelle, par exemple, montre ce qui peut être défini et y associe un terme.

La définition d'usage inclut l'ostensive : on montre un appareil, mais on l'utilise tout en expliquant (di-définition).

La définition algorithmique désigne une infrastructure (équipements, etc.) et indique une séquence d'actions : comme les nombreuses instructions de cuisine dans les livres de recettes.

Au passage : nous rencontrons ici un type de définition détaillée qui constitue un texte à part entière. Pourquoi ? Parce qu'un aliment ou une boisson à préparer ne peut être décrit par une définition concise. C'est pourquoi nous avons défini le terme « texte ».

La définition industrielle définit algorithmiquement : l'infrastructure et la méthode de production d'un produit (pensez à la chaîne de montage dans une usine de biscuits).

La définition physico-opérationnelle désigne les processus physiquement utiles. Voir *P.W. Bridgman* , **The Logic of Modern Physics **, New York, 1927-1 ; 1960-2.

Transposable aux sciences sociales : une étude sur la mélancolie, par exemple, établit d'abord les « critères » — les caractéristiques physiquement vérifiables de la mélancolie — afin de parvenir à une définition opérationnelle utilisable par des médecins ou des psychothérapeutes, par exemple.

EL46

Définition partielle et complète.

de la bibliothèque : Ch . Lahr , *Logique* , Paris, 1933-1927, 498 p. (*Définition des mots et définition des choses*). L'auteur établit une distinction entre définition nominale et définition réelle. – Ces termes sont très trompeurs et sont remplacés.

1.-- Définition partielle (déf . nominale).

Il suffit de connaître au moins une caractéristique essentielle (« idion », propriété toujours présente) d'une chose pour en donner une définition qui est, bien sûr, partielle et en ce sens provisoire.

Appl . Mod . On sait depuis longtemps que l'or est jaune, résistant à l'air et à l'eau, et le plus malléable de tous les métaux (on peut en fabriquer une feuille d'un dix-millième de millimètre). Cette définition suffit, par exemple, aux orfèvres.

2.-- Définition globale (finale réelle).

de toutes les caractéristiques d'une chose permet d'en donner une définition exhaustive.

appliqué : Grâce à la physique plus récente, on sait par exemple que l'or (Au, de l'or) a un numéro atomique de 79, une masse atomique de 196,97 et une température de fusion de 1 064 °C. Autrement dit, la physique se rapproche de plus en plus de la définition « réelle » (factuelle).

Travail scientifique.

Lahr : « La recherche scientifique commence par une définition « nominale » (littérale, se contentant d'un « nom » (lat. : nomen)). Avec pour but : la définition réelle. »

Au passage : en termes platoniciens : elle commence par un lemme (une désignation provisoire de l'essence ou de l'idée).

Des divergences d'opinions. Lahr en cite deux, à savoir des opinions.

1. Certains logiciens réduisent la définition nominale (partielle) à la définition réelle : « On ne peut présenter le nominal sans le réel. » - Ce à quoi Lahr répond : « On peut définir quelque chose clairement (*note : partiellement*) sans connaître toute sa nature (*note : toutes ses caractéristiques*). »

2.-- Certains logiciens réduisent la définition réelle à la définition nominale.

Ainsi, John Stuart Mil (1806/1873 ; *Système de logique* (1843)) affirmait : « Toute définition réelle ou factuelle n'est rien d'autre qu'une définition purement nominale ! Cela revient à dire qu'on ne peut jamais connaître toutes les caractéristiques essentielles d'une chose. »

Note : Ceci reflète les discussions entre réalistes conceptuels et chercheurs en nominatif conceptuel. Avec O. Willmann , * *Abriss der Philosophie* *, *Vienne*, 1959-5, 366, nous affirmons que très souvent « l'essence » (toutes les caractéristiques) est un « x », un inconnu, – une « *qualitas occulta* » en tant que lemme.

EL47

Définition du singulier.

Un concept singulier (individuel) désigne une seule instance de taille. Comment définir une telle chose ?

de la bibliothèque : H. Pinard de Boullaye , *L'étude comparée des religions* , II (*Ses méthodes*), Paris, 1929-3, 509/554 (*La démonstration par convergence d'indices probables*).

Méthode cumulative.

On se concentre sur des caractéristiques individuelles grâce à l'échantillonnage (induction). Par l'accumulation (méthode cumulative) de ces caractéristiques, on parvient à définir avec certitude l'unique, l'unique dans son intégralité, et seulement l'unique dans son intégralité, de sorte qu'il ne puisse plus être confondu avec les autres (dichotomie) dans son unicité.

Caractère distinctif de l'individu humain.

Note : Il existe une méthode génétique (ADN) pour définir l'être biologique singulier. Mais cette méthode n'est en aucun cas toujours possible. -- Les

Jésuites de Coimbra (Portugal), dans leur *In universam Aristote* (1606), dialecticien , a composé un distichon (vers de deux lignes) sur le sujet .

« Forma (caractéristique générale), -- figura (apparence), locus (lieu), Stirps (origine), nomen (nom), patria (patrie), tempus (temps), unum (l'unique) perpetua lege reddere solent ".

Application.

Femme (formel), petite (taille), Anvers (lieu), issue d'une famille aisée (origine), Roxanne (nom), Belgique (pays d'origine), date de naissance (heure) : autant d'éléments qui décrivent l'unique . Cette énumération, cette accumulation de caractéristiques, finit par rendre toute confusion avec les autres impossible. Et c'est ainsi qu'elle définit l'unique.

La grande tradition.

Depuis l'Antiquité grecque, on a eu tendance à privilégier le non-singulier. « Omne individuel « ineffable » (Ce qui est singulier est imprononçable dans des définitions courtes et abstraites).

Résultat : « Non datur » « siëntia de individua » (Il n'y a pas de science concernant le singulier) ! La science ne concernerait alors que les données non singulières.

Les Jésuites de Coimbra – les Conimbricenses – avaient déjà pris leurs distances avec cette position. Le romantisme, même en opposition à la pensée abstraite et rationnelle, soulignait le caractère unique d'un paysage, d'un individu ou d'une culture, insistant fortement sur sa distinction par rapport aux autres. Ils se prêtaient ainsi au jeu des sciences idiographiques (telles que l'histoire et la géographie).

EL48

Définition du processus (définition praxéologique).

Un processus (en grec ancien « kinèsis », en latin « motus » , littéralement : changement) est un événement qui présente une cohérence et constitue ainsi un système dynamique. – La « praxis », l'action (par opposition au « pathos », l'inactivité), est essentielle à ce qui suit.

La praxéologie (ou praxisologie) est l'étude de l'action, une théorie de tout ce qui est action. Une définition praxéologique démontre une fois de plus qu'une définition englobant toutes les caractéristiques essentielles –

nécessaire en pratique – doit être formulée non seulement dans un texte court, mais aussi dans un texte long. Autrement, on reste cantonné à une indication vague.

Définition industrielle

Ch . Lahr , **Logique **, 497 (** Définition industrielle **), nous donne un petit exemple de définition praxéologique : le papier est fabriqué selon un processus de production strictement défini à l'avance. – Toute définition praxéologique comporte deux aspects.

1. -- Sous-structure (infrastructure).

Nos actions – la transformation des marchandises, par exemple – ne se déroulent pas dans le vide mais s'inscrivent dans la matière afin de : la production de papier présuppose

a. matériaux et

b. outils (bois, autrefois au moins chlore, etc. ; le pilon, etc.).

Par ailleurs, l'enseignement suppose également toute une infrastructure (bâtiment scolaire, salle de classe, bureaux, pupitre, livres, notes papier, etc.).

2. -- Superstructure .

La tâche demandée consiste, par exemple, à fabriquer du papier. La solution consiste en une séquence d'actions programmée logiquement à l'aide d'un algorithme.

Note : Vers 825, le mathématicien musulman Al- Khwarizmi écrivit à Bagdad un ouvrage sur les règles de calcul en Inde. Au XIIe siècle, cet ouvrage fut traduit en latin : *Algorismi de nurnero Indorum* , – Par *Al Khwarizmi* (un ouvrage) sur les nombres chez les Indiens. – Le terme « algorithme » ou « algorithme » date de cet ouvrage médiéval .

Système dynamique.

Un algorithme, en dehors du domaine mathématique, est :

a. une situation initiale (la matière première à partir de laquelle le papier est fabriqué).

b. situations intermédiaires (une série d'opérations) ;

c. une situation finale (ici : du papier utilisable).

La description algorithmique du processus possède toutes les caractéristiques de la définition : le processus, l'ensemble (jusqu'aux détails) ;

le processus, l'ensemble unique ; c'est-à-dire la séquence de toutes les actions.

EL49

Définitions algorithmiques.

1.-- Définition de cuisine.

de la bibliothèque : *Da Mathilde, 325 recettes de cuisine créole*, Paris, 1975, 215s. (*Riz Doux au lait de Cocco*). -- D'innombrables personnes travaillant en cuisine travaillent de manière algorithmique. Voici un petit exemple.

a. -- Infrastructure.

Ustensiles de cuisine. Feu. -- Ingrédients : une noix de coco bien mûre, une poignée de riz lavé par personne, une cuillère à soupe de sucre glace par personne, un morceau de cannelle, un peu de noix de muscade, le jus d'un citron vert.

b.-- Algorithme.

1. Retirez la coque de la noix de coco. Percez-la avec un clou enfoncé dans les trous situés au sommet. Récupérez le jus de fruit dans un bol.

2. Cassez la noix avec une petite hachette. Retirez les fragments en enlevant la peau brune extérieure. Râpez. Résultat : une pulpe.

3. Versez le porridge dans un bol. Versez-y le jus de fruits.

Ajoutez un verre d'eau.

4. Versez ce mélange assez liquide dans un morceau de gaze ou de tulle suffisamment grand. Essorez-le au-dessus d'un récipient . Résultat : un mélange plutôt sec.

5. Pendant ce temps, laissez mijoter le riz sur le feu jusqu'à ce qu'il soit bien cuit.

6. Mélangez le riz et le lait de coco. Ajoutez le sucre, ainsi que la noix de muscade et la cannelle.

7. Laissez les choses suivre leur cours et **8.** Profitez-en !

Note : Da Mathilde classe le résultat avec les desserts.

2.-- Arithmétique mentale et écrite .

Donc, la multiplication 27×35 . – L'infrastructure pour le calcul mental est minimale ! Opération initiale : par exemple, 20×3 . Opérations intermédiaires : 7×35 . $700 + 245$. Opération finale : 945.

L'arithmétique écrite requiert naturellement une infrastructure minimale. La séquence d'opérations comprend une configuration claire (placement des unités, des dizaines et des centaines, comme dans EL 25). – Cette séquence d'opérations se déroule cependant sous la forme d'un algorithme.

Remarque : La définition de la cuisine démontre une fois de plus qu'une véritable définition ne requiert pas un terme vague comme « Riz moelleux au lait de coco ». Il apparaît clairement qu'un algorithme est un système dynamique : une séquence d'actions (praxéologie) dotée d'une cohérence logique. De plus, c'est un système orienté vers un but : dès le départ, un objectif précis est défini. Ce but se traduit par une action initiale, des actions intermédiaires et une action finale ; aucune ne peut être omise, sans quoi le résultat final n'est pas atteint.

EL50

Induction convergente.

de la bibliothèque : H. Pinard de la Boiullaye , *L'étude comparée , II (Ses Méthodes)*, 509/554 (*La démonstration par convergence d'indices*).

Cette forme d'induction est exploratoire. Au lieu de répéter les échantillons testés (induction répétitive), les échantillons sont prélevés de manière quasi aléatoire (induction par sondage). Pourvu qu'ils :

a. Faire converger, dans la même direction, les échantillons recherchés (en éliminant les échantillons divergents),

b . être cumulatif, s'accumuler.

Voici comment on définit ce qui est recherché.

Indications.

En latin, « indicia ». Ces éléments doivent être à la fois indépendants et cohérents. Car plus ils correspondent, plus ils fournissent d'informations et deviennent un modèle de l'original, de l'objet recherché, ou « X ».

applicatif .

Quelqu'un arrive dans un grand village où tout le monde parle d'un conflit de voisinage. Mais – et c'est là que la question se pose –, chacun dit ceci, un autre cela, et un troisième tout autre chose. Voilà le fait. La question : découvrir la vérité. Ce qui revient à mener une enquête, une série d'actions interdépendantes visant un but. Ce qui constitue, une fois encore, un système dynamique. Mais cette fois-ci, une recherche : succès et échecs, informations vraies et fausses.

Méthode platonicienne. Platon est déjà connu dans l'Antiquité comme le fondateur de la méthode lemmatique -analytique. – Ici : le lemme d est la version hypothétique provisoire, par exemple le premier récit.

L'analyse consiste à tester ce récit initial au moyen d'échantillons qui déterminent l'ordre de l'enquête. Par exemple, on interroge plusieurs personnes du village. Jusqu'à ce que, à partir de ces échantillons, une version se dégage progressivement, se rapprochant de la vérité objective.

Remarque : Cette méthode de recherche est très appréciée des enfants : après tout, une chasse au trésor a exactement la même structure.

Théories.

a. Ce sont des échantillons ; donc induction.

b. Mais un échantillonnage provisoire. C'est certain.

Newton (1642/1727) a défini cette méthode à l'aide d'un modèle : de même qu'un polygone régulier, dont les côtés se multiplient à l'infini, a pour limite le cercle et tend vers lui, la démonstration de la convergence se réduit à une simple équation. De plus, contrairement à un levé topographique qui se déroule de manière erratique, le modèle de Newton implique une multiplication non erratique des côtés.

EL51

Définition judiciaire.

de la bibliothèque : W. Wagenaar, *Là où la logique échoue et les histoires convainquent*, dans : *Onze Alma Mater* 45 (1991) : 3 (août), 258/278.

Steller mentionne un cas aux Pays-Bas. -- L'« événement réel », le « X », est ce que les enquêteurs, les juges et autres définissent sous la forme d'une enquête.

1. Histoire 1.

Mme A., qui vit avec son compagnon depuis l'âge de 21 ans, affirme avoir été agressée par son père il y a six ans. Son compagnon la persuade alors de porter plainte. – Le terme « agression » est un terme juridique, une définition.

2.1. Histoire 2.

Le père admet qu'il s'est retrouvé une fois seul à la maison avec sa fille de 15 ans, mais qu'il lui a simplement donné « une bonne correction ». -- L'expression « une bonne correction » est une définition juridique.

2.2. Histoire 3.

Le médecin désigné déclare l'avoir examinée afin de vérifier sa virginité et avoir constaté qu'elle n'était plus vierge. – L'expression « ne plus être vierge » constitue, dans ce contexte juridique, une définition légale.

Interprétation.

Le même événement (inconnu). Au moins deux interprétations ou récits. Ces trois textes – des termes sous forme de récits. Les juges ne sont pas témoins oculaires. Ils se fondent donc uniquement sur les versions fournies par les personnes impliquées. Parmi celles-ci, certaines sont manifestement tendancieuses.

Note : De telles situations sont anciennes. *Hérodote d' Halicarnasse* (-484/-425 ; « le père de la géographie et de l'ethnologie » (W. Jaeger)), connu pour ses *Historiai* (Enquêtes), distinguait clairement – même pour lui-même en tant que chercheur – entre *opsis* : observation directe, et ' *historia* ' : observation indirecte (par induction provisoire).

Logiquement.

1. Les histoires sont des textes qui définissent.
2. Ces histoires sont des préfaces.
 - a . Si l'histoire 1 est vraie, alors le père est nécessairement coupable.
 - b.1 . Si l'histoire 2 est vraie, alors le père est nécessairement innocent.
 - b.2. Si l'histoire 3 est vraie, alors le père n'est pas nécessairement coupable.

En d'autres termes : on dispose des trois modalités logiques, discutées plus loin : nécessaire/non nécessaire (possible)/nécessaire non (impossible).

Wagenaar estime que les récits juridiques sont dépourvus de logique. Or, notre présentation démontre que c'est manifestement faux. Wagenaar se forge une définition totalement erronée de la logique : « lorsque les récits convainquent logiquement ».

EL52

Définition du concept de « culture ».

Nous avons commencé ce cours avec le système « problème (GG + GV) / solution (OPL.) ».

1. Les mathématiciens qui travaillent sur des problèmes connaissent très bien ce schéma.

2. Le concept hégélien de « réalité » signifie « ce qui résout un problème ». Dans cette perspective, considérons le concept de « culture » !

Élargissement.

Avec la définition hégélienne de la « réalité », c'est-à-dire la capacité d'accomplir sa tâche, on a assisté à un élargissement du champ de la pratique mathématique traditionnelle. La culture, c'est résoudre des problèmes. C'est :

a . saisir ce qui est donné et ce qui est demandé (la tâche) et

b. satisfaire aux exigences stipulées dans la demande.

Qu'il s'agisse d'une canalisation d'eau à réparer ou d'un problème informatique, celui ou celle qui résout les problèmes démontre sa véritable compétence.

Avantages de cette définition.

1.1. Elle rend justice aux cultures primitives. Car les peuples primitifs furent jadis rejetés par les modernes comme des « sauvages », puis comme des « hommes de la nature ». Or, la recherche ethnique, exempte d'ethnocentrisme , montre que les peuples primitifs savent aussi résoudre les problèmes – parfois mieux que les modernes.

1.2. Mais cette définition situe également les données culturelles les plus avancées – modernes et postmodernes.

2. Elle intègre les couches populaires et élitistes de l'humanité dans un concept global de « culture ».

Note- Exister. – On connaît le concept transcendantal d'« existence » (qui représente un aspect de tout ce qui est), à savoir l'existence actuelle sans autre précision, inhérente à tout ce qui n'est pas le néant. Depuis S. Kierkegaard (1813/1855), père de la philosophie existentielle, un concept d'« existence » – ou mieux encore, car il met l'accent sur l'actif, d'« être existant » – circule, signifiant « exister effectivement dans le monde en tant qu'être humain ». Dieu, la plante et l'animal existent factuellement en tant qu'êtres sans autre précision, mais ils n'existent pas au sens kierkegaardien .

Ainsi, exister se définit comme « être jeté dans le monde – avec ses situations – avec la tâche – grâce à une volonté, à des actes de libre choix – de pouvoir s'y adapter ». C'est là que réside le concept hégélien d'« être véritable

» en tant qu'être humain dans ce monde. C'est là que réside la capacité à appréhender le donné et le demandé, et la solution – du moins, en principe, la capacité à s'adapter – que constitue le désir de le faire. L'homme, en tant qu'être existant, est fondateur de culture .

EL53

Définition de la beauté et de l'œuvre d'art.



de la bibliothèque : Brigitte Helmer, *Boîte Nach der Brillo* (Arthur C. Dantos *Philosophie zeitgenössischer Kunst*) , dans : *Neue Zurich Zeitung* 10/11.05. 1997, 67.

L'auteur parle d'ACDanto , après la fin de l'art (*Art contemporain et le Pale of History*), Princeton Univ . Press, 1997.

En son temps, Hegel parlait de la fin de l'art. Danto estime que celle-ci s'est produite en 1964, notamment avec les ready-mades d'Andy Warhol (1929-1987 ; peintre et cinéaste, figure emblématique du pop art). Warhol, en tant que figure de la contre-culture, s'inscrivait dans une perspective de critique culturelle.

Considérons le fait établi. La question posée est la suivante : comment définir la beauté et l'œuvre d'art après les « œuvres » apparemment dépourvues de beauté et d'art de Warhol ?

L'esthétique traditionnelle,

Cette théorie de la beauté et de l'œuvre d'art mettait fortement l'accent sur les propriétés objectives d'une chose, dans la mesure où elle est belle et/ou constitue une œuvre d'art.

La position de Danto .

En quoi la Brillo Box (voir photo), dans ses qualités perceptibles telles qu'elle a été « esthétisée » par Warhol , se distingue-t-elle du produit commercial qu'elle était avant cette esthétisation ? Certainement pas par ses propriétés objectives, car l'œuvre d'art n'a pas modifié le produit commercial en magasin. Alors, qu'est-ce qui l'a changée ?

Danto .

Les œuvres d'art se distinguent des objets non artistiques par leur contexte culturel. L'œuvre objective possède certes des caractéristiques propres, mais soudain, dans le cadre de la contre-culture – celle des beatniks (à partir de 1950) et des hippies – , edm . (1962+) avec leurs critiques sociales de toutes sortes d'asiles -, un objet ordinaire comme la boîte Brillo acquiert une valeur « esthétique ».

En effet : si, pour les Grecs anciens, tout ce qui est beau peut être défini comme suscitant l'admiration et l'émerveillement, alors cela n'est pas sans contexte culturel.

EL54

Un texte comme définition.

Définir, c'est identifier, c'est-à-dire représenter l'identité de quelque chose.

de la bibliothèque : H. Marrou , *Histoire de l'éducation dans l'Antiquité* , Paris, 1948, p. 239. – Il y est mentionné que les élèves écoutaient d'abord une histoire (en grec : muthos , evangelia ; en latin : narratio). Ensuite, l'enseignante en faisait un compte rendu.

Un tel court rapport a été trouvé sur un papyrus. GV : l'élève le réécrit, autant que possible avec ses propres mots mais fidèlement au texte. Ce que l'on peut appeler une « paraphrase ».

1.-- Le texte.

Un garçon qui avait assassiné son père et qui craignait les lois sur le parricide s'enfuit dans le désert. Alors qu'il traversait les montagnes, il était poursuivi par un lion. Poursuivi par le fauve, il grimpa à un arbre. Il aperçut alors un serpent (« dragon ») se précipiter vers l'arbre, peut-être pour y grimper lui aussi (...). En fuyant le serpent, il lui tendit un piège.

Le méchant n'échappe pas à la divinité : « La divinité soumettra le méchant à son jugement. »

Remarque : Les mots entre guillemets sont des mots retrouvés de mémoire.

2.-- La structure.

Le texte est un terme, c'est-à-dire un concept articulé.

a. Définition des termes.

Ceci s'exprime dans ce que la littérature traditionnelle appelle la leçon morale. Ici : La divinité soumettra le méchant à son jugement (notez :

intervention punitive). Plus brièvement : « Le jugement divin qui s'abat sur un être malfaisant. » Remarquez la formulation universelle.

b. Portée du concept.

De l'ensemble des exemples évoqués dans la leçon morale ou la proposition, la thèse, c'est-à-dire de tous les cas de jugement divin, le récit ne tire qu'un seul exemple. – On constate ici la mise en œuvre de la méthode inductive.

Contenu/étendue

Sans l'exemple, en l'occurrence le récit, le contenu du concept de « jugement de Dieu » est vide. Sans la leçon morale, le contenu (ici la thèse), l'exemple est aveugle. La portée doit être représentée par au moins un exemple, pour que la signification universelle abstraite, la leçon morale, ne reste pas abstraite. « Grau ist jede Theorie Vert des Lebens gold'ner « Baum », disait Goethe (Tout contenu conceptuel universel est incolore. En revanche, tout échantillon concret issu du champ d'application du concept est coloré).

EL55

Les termes comme thèmes.

de la bibliothèque : O. Willmann , *Abriss der Philosophie* , Wien, 1959-5, 10/12.- Les Scolastiques (800/1450) distinguaient plus d'une forme de terme.

1.-- Un mot.

Unum « Vocabulaire ». – Une telle tâche paraît « simple » car elle se limite à un seul mot. Par exemple, « La fille » ou « Travail ».

Dans un tel sujet original, aucune réserve (ou modalité) n'est mentionnée. D'un point de vue purement logique, un tel thème englobe le tout (la jeune fille dans son ensemble, le travail dans son ensemble), tous les cas (toutes les filles, tout le travail), la totalité de ces cas (la cohérence qui englobe toutes les filles, tout le travail). Il en résulterait un texte encyclopédique sous forme d'essai.

En fait, le thème n'est pas « épuisé » (développé de manière exhaustive) de cette façon, mais adhère à l'essence : « La fille en tant que fille » ; « Le travail en tant que travail ».

2.-- Une position.

Par exemple, « La fille et le garçon » ou « Travail et économie ».

Ici s'impose une réserve : non pas la fille en tant que fille, mais la fille dans sa relation au garçon, ou le travail dans sa relation à l'économie.

3.-- *Un jugement.*

Proposition aliqua ». -- Par exemple, « Les jeunes filles ont invariablement leurs propres problèmes » ou « Le travail peut être un plaisir, mais c'est généralement un fardeau ». -- Ici, la réserve est encore plus forte : non pas les relations en elles-mêmes, par exemple, mais précisément une relation unique exprimée dans la phrase.

4.-- *Un texte entier.*

Willmann n'évoque pas ces thèmes. Il se peut que les scolastiques aient réduit un sujet aussi vaste (l'original) à un ensemble de jugements cohérents (un système de jugements). Cette cohérence découle alors du terme principal unique.

Pour cela, nous renvoyons au chapitre précédent, où l'on demandait la rédaction d'un court essai ancien – alors une paraphrase, c'est-à-dire une réécriture réaliste dans ses propres mots, réduite à une dizaine de lignes. Il s'agit bien sûr d'une forme minimale d'essai.

Contenu/étendue

Dans un essai – par exemple, un traité –, le contenu du concept est abordé en premier (une définition brève, si on le souhaite, ou une définition longue et détaillée, si nécessaire), avec au moins un exemple relevant du champ d'application du concept (pour le concrétiser). C'est le principe fondamental de la textuologie, ou étude des textes.

EL56

L'ancienne chreia (liste des catégories).

de la bibliothèque : *H.I. Marrou*, * *Histoire de l'éducation dans l'antiquité* *, Paris, 1948, 241, affirme que la chreia — littéralement : utilité — avec les lieux communs, les points de vue à partir desquels un concept collectif est abordé, se réduisait à « une petite page » dans son texte élaboré dans l'enseignement secondaire antique.

Au passage : les « loci communes » – lieux communs – sont des aspects essentiels d'un donné. Ils constituent l'idion, l'essence, d'une réalité. D'où leur récurrence inlassable en relation avec chaque donné. Cela prouve leur nature générale.

Remarque : Une certaine mentalité qualifie péjorativement tout lieu commun au nom de l'originalité. Ce qui, bien sûr, est une affirmation intenable de manière générale : même la personne la plus originale ne fait preuve que d'une version originale des lieux communs inhérents à tous.

Ambiguïté .

Les multiples perspectives de la chreia (prononcée également : chrie) témoignent du souci des maîtres anciens d'inculquer aux élèves la nature multifacette de toute chose. Ceci permet d'éviter les lacunes et une vision unilatérale.

Note : Comparez le chrie avec les catégories d'Aristote : il représente les catégories – disons – éducatives.

La chreia comme définition.

Nul autre que *J.Pr. Marmontel* (1723/1799 ; *Éléments de littérature* (1787)) affirme que la chreia est une définition. Il est clair que Marmontel s'écarte ici d'une certaine tradition qui restreint le terme « définition » à une phrase complète – ce que nous appelons la définition abrégée – et défend le terme comme un texte constituant la définition élaborée, du moins d'un thème collectif.

La structure.

Il existe deux formules mnémotechniques antiques encore en circulation.

1.- Introduction . -- Milieu . -- Qui ? (Qui ?). Quid ? (Quoi ?). Cur ? (Par quoi ? Pourquoi ?). Contra (Contre-modèle). Simile (modèle). Paradigmata (Exemples). Testes (Témoignages). - **Conclusion . - 2.** Dérivé d' Aphthonius d' Antioche (270/ ...).

Introduction . -- Développement . -- Paraphrase (Qui ? Quoi ?). A causa (Explication : par quels moyens, pourquoi ?). A contrario (Contre-modèle). A simili (Modèle). Ab exemplo (Exemple). Testes (Arguments d'autorité). **Conclusion** (En bref) . épilogue (basé sur une courte postface).

Cette séquence n'a pas besoin d'être exécutée mécaniquement, bien sûr. Elle est heuristique (elle ouvre la voie à l'invention).

EL57

Un modèle d'application .

Ceci est un échantillon de l'ensemble de la chreia .

1. Quoi ?

Le thème principal : « Les racines de l'éducation sont amères, mais ses fruits sont doux. » Citation d'Isocrate .

Remarque : Le « Quoi ? » peut aussi désigner un acte, un événement.

Note : Le thème reprend la figure de style « racine/cause = fruits/effet ». Autrement dit, l'éducation est difficile, mais le résultat est une joie.

2. Qui ?

Isocrate d'Athènes (436-338 av. J.-C.) était un rhéteur et logographe de grande renommée. Constatant l'incapacité des Grecs à parvenir à une unité politique globale, il se laissa mourir de faim pour illustrer son idéal politique.

3. Modèle/contre-modèle.

De même qu'une plante prospère lorsqu'on en prend soin, l'éducation aussi. De même qu'une plante, une fois négligée, produit moins, celui dont l'éducation a été négligée en souffre également.

4. Exemples.

Voici des exemples tirés de la gamme (induction). -- Par exemple, Démosthène d'Athènes (-384/-322) : bien que naturellement faible en voix, grâce à une formation rigoureuse, il a pu briller pendant des années comme grand orateur à l'agora, l'assemblée populaire.

5. Arguments d'autorité.

Les anciens appelaient cela des « témoignages ». On peut ici citer des personnes qui peuvent « parler » de la relation « le processus d'éducation comme difficile / le résultat de l'éducation comme agréable » — car c'est là, exprimé en termes simples, sans métaphore, le thème central. D'un point de vue contemporain, les sondages d'opinion, par exemple, trouvent ici toute leur place.

6. Causé par ? Pourquoi ?

Remarque : Beaucoup de personnes confondent les termes néerlandais « waardoor » et « waarom ». La question « Waardoor ? » appelle une réponse par un processus de causalité objectif. Si nécessaire, on peut inclure la pulsion inconsciente parmi les causes, car le libre arbitre n'y joue pratiquement aucun rôle. La question « Waarom ? » appelle une réponse par une explication, car elle interroge sur le motif (conscient).

Isocrate lui-même à ce sujet . D'une nature très timide et doté d'une voix faible, il ne put devenir orateur (les haut-parleurs n'existaient pas à l'époque) et dut donc se tenir à l'écart de la politique. Néanmoins, son influence fut considérable grâce à ses écrits incisifs. Il savait donc de quoi il parlait lorsqu'il évoquait les « racines amères » de l'éducation et ses « doux fruits ».

EL58

4.2. Logique du jugement (58/71)

Aristote : « Dire quelque chose à propos de quelque chose », c'est juger : « Kategorein ti tinos ». Il intitule son court ouvrage sur le jugement « Peri hermèneias » (en latin : De interpretatione). Cela signifie qu'il conçoit le jugement comme une indication – une interprétation – du sujet au moyen du prédicat.

En effet : juger consiste à identifier le prédicat **a.** entièrement, **b.** partiellement ou **c.** pas avec le sujet (cf. logique identificative).

Le terme.

De même que le concept s'exprime par un terme approprié, le jugement s'exprime lui aussi par un terme approprié, à savoir la phrase ou la proposition (l'énoncé). En effet, on peut définir un jugement au moyen de

a. sujet (ce qui est original, ce qui demande des informations), l'objet du jugement),

b. prédicat (ce modèle qui fournit des informations), le prédicat de jugement ,

c. les modalités, qui seront abordées ultérieurement.

Remarque : « Il fait froid. » – Le pronom « il » désigne un sujet convenu qui, sémantiquement parlant, renvoie par exemple à « la météo » ou même à « la météo telle que nous la percevons ». Car le froid est une sensation qui exprime l'impression subjective émanant d'un élément objectif (la météo objective).

figuratifs .

de la bibliothèque : K. Krüger , *Deutsche Literaturkunde* , Dantzig, 1910, 116 (Figures).

Prenons l'exemple d'un modèle d'appliqué . Imaginons l'exclamation : « Quelle forêt tropicale impressionnante ! » D'emblée, le verbe « être » est sous-entendu. Il s'agit donc d'emblée d'une expression de sentiment.

1. Il s'agit incontestablement d'un jugement de fait qui indique un fait objectif, à savoir la forêt tropicale avec son aura ou son rayonnement.

2. Mais cette observation se mêle à un frisson d'ordre esthétique, qui évoque « le sublime » ou « le grandiose ».

Structure de la perception . – Elle concerne la forêt tropicale. Mais de telle sorte que la rencontre avec cet « objectif » donné, indiqué dans le sujet, conduit à une expérience subjective. Le sujet est décrit en termes semi-objectifs, semi-subjectifs (modèle) ; aussi subjective soit-elle, la phrase fournit des informations à son sujet.

Note : Platon d'Athènes parlait déjà de logos, de jugement, et distinguait onoma (du latin nomen, partie nominale) et rhema (du latin verbum, partie verbale). De nos jours, on parle de composantes nominale et verbale (W. Chomsky).

EL59

Quantité/qualité du jugement.

1.-- Quantité.

L'étendue du contenu du sujet détermine son caractère distributif ou collectif. – Par exemple : « Un seul oiseau a été observé dans la forêt » (singulier) – « Certains/tous les oiseaux ont été observés dans la forêt » (particulier/universel).

Collectif : Une seule plume de l'oiseau a été observée. – L'oiseau a été partiellement/entièrement observé (sing., partie, total).

Note- Les concepts transcendants (être, vérité, bonté (valeur)) peuvent également être un sujet à leur manière : « L'être est susceptible de perspicacité ».

2.-- Qualité.

La qualité du prédicat dépend de son identité dans la relation « sujet/prédicat ». Le prédicat peut être un modèle, un modèle intermédiaire ou un contre-modèle du sujet, selon qu'il est totalement, partiellement ou non identifiable au sujet.

Voici un exemple : – Affirmative : « Ce mur est blanc. » – Affirmative/négative avec réserve : « Ce mur est blanc et pas blanc. » – Négative : « Ce mur n'est pas blanc. » Autrement dit : modèle/modèle intermédiaire/contre-modèle.

Remarque : « Ce mur est blanc et pas blanc ». – Veuillez noter que « blanc et pas blanc » n'est pas une incohérence (contradiction), mais plutôt une figure de style.

Par exemple, deux peintres en bâtiment se tiennent devant un mur qu'ils doivent blanchir. Ils l'examinent attentivement. Comme le mur a été peint en blanc il y a des années, une patine (une couche visible due au temps) s'est formée à sa surface. Leur jugement : « Ce mur est blanc et pas blanc. » Il s'agit d'un jugement affirmatif/négatif, ou restrictif. Au sens figuré, cela revient à dire : « Ce mur (si l'on peut encore qualifier de blanc un blanc imparfait) est blanc et (si l'on s'en tient au blanc pur) n'est pas blanc. » Ou encore : blanc avec des réserves ou des restrictions. Un modèle intermédiaire qui suggère à la fois un modèle et un contre-modèle.

Jugement nuancé.

« Le christianisme est, dans un certain sens (définition), un humanisme et, dans un autre sens (définition), il n'en est pas un. » – Encore une fois : un modèle intermédiaire selon la définition que l'on donne à « humanisme ».

Si l'on définit l'humanisme comme, par exemple, « la tendance qui place l'homme au centre sans exclure la religion », alors le christianisme est une forme d'humanisme. En revanche, si l'humanisme est exclusif (la religion comme principe d'exclusion) plutôt qu'inclusif (l'inclusion), alors le christianisme n'est pas humaniste. On voit bien que les définitions sont déterminantes !

EL60

4.2.1. Sujet/prédicat/modificateurs (modalités) (60/63)

Une proposition, c'est-à-dire un terme de jugement, comprend grammaticalement un terme dont la conjugaison dépend du verbe (le sujet) et un terme qui est un verbe (le prédicat). Le reste, appartenant soit au sujet, soit au prédicat, est appelé modificateur. Ces modalités influencent le jugement lui-même, à des degrés divers.

d'application .

1. Les modificateurs attributifs, par exemple, « se rapportent à » un terme non verbal : « Lui, le coureur de jupons, les avait déjà repérés » (où « le coureur de jupons », en tant que nom, se rapporte à « lui » et l'on parle d'« apposition » ou d'« ajustement »). Il est clair que cet ajustement contient la raison d'être du verbe.

2. Le groupe adverbial « se rattache » à un verbe : « Soudain, elle est apparue » (« soudain » est un adverbe).

Modalités de la réalité.

de la bibliothèque : G. Overdiep , *Moderne Nederlandse grammatica* , Zwolle, 1928, p. 13/15. – Ces modalités sont également appelées « modalités logiques ». En voici la liste.

A. – *Interrogative* . « Une fille apparaît-elle sur la plage ? » : Cette nuance laisse toutes les autres possibilités ouvertes. Elle est fondamentale.

B.1.-- *Réalité* . -- « Une fille apparaît (réellement) sur la plage.

B. 2. -- *Concessif* . -- « Néanmoins (malgré cela) une fille apparaît... Les deux indiquent la factualité .

Note- Necessarius . -- Il est nécessaire qu'une fille...

B2. -- *Potentialis* . -- « Peut-être (peut-être) une fille apparaîtra...

B.2.-- *Douteux* . -- « Une fille apparaîtrait-elle sur la plage ? »

B.3.-- *Conditionnel* : -- « Dans ce cas, une fille apparaît...

Ces trois modalités indiquent la possibilité (simple possibilité, possibilité douteuse, possibilité conditionnelle).

C.-- *Irréel*. -- « Aucune fille n'apparaît sur la plage~ »-- Il s'agit d'une modalité qui nie la factualité.

Note- Overdiep oublie une autre modalité qui renforce le déni, à savoir : « Il est impossible (impensable) qu'une fille apparaisse sur la plage. » Ce qui est l'« impossibilis ».

Remarque : Les formules mathématiques sont des énoncés, des jugements, mais exprimés dans un langage approprié. Par exemple, la formule d'Einstein : « $E = mc^2$ ». L'énergie, E, est égale à la masse, m, multipliée par le carré de la vitesse de la lumière, c (c^2). On peut interpréter sans risque « c^2 » comme une modalité qui « accompagne » m (la masse) – une modalité de multiplication.

Les modalités en logique.

de la bibliothèque : G. Jacoby , *Die Ansprüche der Logistiker auf die Logik et son Dans l'ouvrage « Geschichtschreibung »*, publié à Stuttgart en 1962 (p. 61/64), il est affirmé que la logique, à proprement parler, ne connaît que la différentielle suivante : nécessaire – non nécessaire (possible) – nécessairement non. Cette dernière expression signifie « impossible ».

1.-- Dans le cadre du concept.

« Un mal nécessaire. » « Un bien possible. » « Une chose impossible. » – Ce sont des termes qui désignent des concepts. Il ne faut pas se perdre dans la multitude de mots qui, ensemble, forment un seul terme, un seul concept.

2. -- Dans le cadre du jugement.

Nous l'avons déjà vu, avec toutes ses variantes , dans le chapitre précédent, où nous avons ajouté à la liste d'Overdiep à la fois les cas nécessaires et impossibles . Mais regardez.

« A est (nécessairement) A ». L'axiome d'identité traite de l'identité totale.

« A et B ne sont pas nécessairement identiques ». -- Ceci concerne l'identité partielle (= analogie).

« A et non-A ne sont pas nécessairement identiques ». C'est le principe d'incohérence, qui implique une exclusion mutuelle radicale, tout comme l'axiome d'identité implique une inclusion radicale.

3.-- Dans le cadre du raisonnement.

Selon IM Bochenski , **Wijsgerigemethoden in de moderne wetenschap** , Utr./Antw ., 1961, 93, il existe deux formes fondamentales (« modalités ») de raisonnement. Dans la formulation de W. St. Jevons (1835/1862) et J. Lukesiewicz (1878/1956), ils se lisent comme suit.

Déduction.

Si A, alors B. Or, A. Donc nécessairement B.

Autrement dit, si A est la raison nécessaire et suffisante de B, et que A existe (est donné), alors B existe nécessairement.

Réduction.

Si A, alors B. Eh bien, B. Donc A.

Ici, la démonstration n'est qu'une hypothèse. Rien de plus, et par conséquent, elle est superflue.

Remarque : Le terme « modalité » signifie généralement « restriction » ou « réserve » (comme dans la restriction mentale d'un menteur ou dans les textes juridiques (accords, par exemple)).

Dans la phénoménologie hégélienne de « l'esprit absolu » (essence de tout ce qui est), la modalité signifie « un mode d'apparition ou une « forme » (culturelle)historique de l'esprit absolu ».

EL62

Un texte peut être profondément influencé par son contexte.

Nous l'avons vu au chapitre précédent : la « modalité » est tantôt une réserve (psychologique), tantôt une incidentalité (juridique), tantôt, chez Hegel, le mode d'apparition de l'esprit absolu qui, selon lui, constitue l'idée de réalité totale. Que peut faire le contexte ! Voilà pour les termes.

Un jugement également.

Une proposition peut sembler être un système clos, où l'on compare un sujet (original) à un prédicat (modèle). Et ce n'est qu'une apparence. Pourtant, examinons cela de plus près.

1.-- « Hilde marche »

Cela peut signifier que Hilde pratique la course à pied soit comme loisir, soit comme profession ou activité complémentaire. Dans ce cas, cela signifie que « Hilde est une coureuse ».

Note : Dans ce cas, elle appartient à la collection de coureurs ; en tant que coureur, elle est un coureur (spécimen).

2 .-- « Hilde marche »

Cependant, cela peut aussi signifier que Hilde marche maintenant (l'aspect duratif du verbe marcher). Dans ce cas, cela signifie : « Hilde marche (maintenant) ».

Remarque : Dans ce cas, on considère Hilde comme une personne (un système) qui, outre ses nombreuses activités, pratique également la marche – et qu'elle est d'ailleurs en train de le faire actuellement. La phrase représente alors un aspect (une partie) du système complexe que constitue Hilde, d'un point de vue systémique.

Note : Veuillez nous excuser pour cette analyse « savante » d'un simple fait du quotidien. Mais nous sommes ici dans le domaine de la logique ! Dans la logique de la vie de tous les jours...

En conclusion, sans contexte, le sens exact de la phrase analysée demeure indéterminé, car il se prête à plusieurs interprétations, lesquelles dépendent clairement du contexte. Autrement dit : le contexte se révèle de lui-même et imprègne profondément le texte ! Il ne s'agit pas d'un système clos de mots, ni d'un terme, mais d'un système quasi clos.

L'indicible.

Ces dernières années, notamment dans les milieux intellectuels français, on a beaucoup parlé de « ce qui n'est pas dit », c'est -à -dire de l'indicible. Apparemment absent, ce qui n'est pas dit est pourtant bien présent.

Remarque : Par ailleurs, l'expression « supérieur à » n'a pas seulement un sens mathématique, mais aussi, par exemple, un sens psychologique (« une autorité supérieure à celle d'un autre partenaire »). Le contexte permet de déterminer si « supérieur à » est mathématique ou non ; par exemple, « 3 est supérieur à 2 ». Décidable d'un point de vue contextuel . Indécidable d'un point de vue textuel, car ambigu selon le contexte.

EL63

Thème : un matériau et de nombreux objets formels.

Un thème, ou sujet, est un être qui, en tant qu'original, appelle des modèles (informations). Les médiévistes distinguaient entre un objet matériel et plusieurs objets formels au sein d'un thème.

1. L'objet matériel.

Le thème est ici indéfini , « brutal », donné, ou fait. – Pour le concrétiser, prenons « le meurtre d'une jeune fille » comme thème. C'est le donné avant même que l'on s'y intéresse. « Matériel » signifie ici « totalement identique à lui-même », c'est-à-dire le donné avec tous ses aspects et ses relations. – On voit bien qu'il s'agit avant tout d'un concept collectif.

2. -- Les objets formels.

L'essence — l'objet matériel ou l'idée (au sens platonicien) — peut être appréhendée de plusieurs manières, c'est-à-dire selon de multiples points de vue et par échantillonnage. Nous sommes donc confrontés ici à l'induction de

la généralisation . Pensons aux catégories aristotéliennes et à la chréia . Les objets formels sont des catégories, mais d'une nature très flexible. — Examinons cela. Car la catégorie fondamentale est l'objet matériel, et les autres, accessoires, sont les objets formels.

a. L'objet formel de la police.

Ce qui intéresse la police dans les informations fournies, c'est tout ce qui a une pertinence judiciaire. D'où l'expression « les constatations nécessaires ». Il s'agit du premier élément de preuve dans toute la procédure.

b. La position du médecin.

Lors de l'examen des restes, le médecin légiste concentre son attention sur le fait qu'il s'agit d'un deuxième échantillon au sein du même ensemble.

c. -- Le point de vue du journaliste.

En tant que spécialiste des sciences de la communication employé par une revue, il s'intéresse à un aspect différent de celui des deux parties précédemment étudiées : les informations que recèle le meurtre de la jeune fille. C'est son échantillon au sein d'un même ensemble.

d. L'objet formel d'un passant.

Il prête attention à ce que son œil — à travers les mailles du cordon de police — peut percevoir concernant les détails qui l'intéressent en tant qu'homme de la rue : un autre échantillon au sein du même ensemble.

Décision.

La « forme » ou le « concept » qui constitue l'objet formel dans un donné est multiple. Cela nous amène à nous interroger, une fois de plus, sur l'ambiguïté des prédicats qui forment le sujet dans les jugements. Ce qui en dit long sur les jugements en général.

EL64

4.2.2. Méthode comparative (64/67)

L'ordonnancement – et juger revient à ordonner – s'effectue sur la base de l'unité dans la multiplicité. Cette unité est double : similitude et cohérence. Ces liens se révèlent par la comparaison.

Attention.

Dans le langage courant, on confond souvent « comparer » et « égaliser ». Or, l'usage logique définit « comparer » comme « examiner plusieurs ensembles

de données afin d'établir leurs relations », c'est-à-dire les confronter pour déterminer s'il existe une identité totale, partielle ou aucune identité. La comparaison doit donc être comprise en termes d'identité .

1. -- Comparaison interne et externe.

de la bibliothèque : H. Pinard dl . Boullaye , *Etude comparée des religions* , II (*Ses méthodes*), Paris, 1929-3, 40/87 (*Méthode comparative*).

Un même objet, par exemple une religion, peut être analysé en fonction de l'ensemble des relations (connexions) qui existent en son sein ou à l'extérieur. Ainsi, une religion qui a d'abord été analysée de l'intérieur, par l'examen de ses aspects (catégories, composantes) (structure interne), présente également des liens avec son environnement (par exemple, la culture dans laquelle elle s'enracine).

2. -- Comparaison quantitative et qualitative.

de la bibliothèque : H. Van Praag, *Meten en vergelijken* , Teleac/De Haan, 1968, p. 24. – « Mesurer » est une comparaison de quantités car on compare l'objet à mesurer (l'original) à un modèle quantitatif, c'est-à-dire un modèle de mesure. Ainsi, un mètre, par exemple, est un modèle à l'aune duquel on peut parler d'un original – la hauteur d'une église, par exemple. C'est juger.

On peut cependant définir la « mesure » – par analogie – comme une comparaison de qualités. Ainsi, on juge un objet touché comme un sujet en termes de « pas froid », « plutôt froid », « assez froid » ou « très froid ». Ou encore, dans une discussion, on dit : « Nos points de vue sont assez éloignés », « assez éloignés » ou « très éloignés ». Ici, la comparaison s'effectue par des mesures, mais des mesures qualitatives. Les modèles de mesure sont alors les termes d'un différentiel.

Note : Tout ceci relève, en termes antiques, de la stoïchiose , c'est-à-dire l'analyse des paramètres et de leurs relations. P. van Dorp, **Aristote sur les deux fonctions de la mémoire (Réminiscences platoniciennes)**, dans : ** Tijdschr. v. Filos ** 54 (1992) : 3 (sept.), 457/491, distingue la « mémoire vague » de la mémoire ordonnée, où la « mémoire » désigne la faculté comparative.

EL65

Le jugement repose sur la comparaison.

Bibliothèque: Ch . Lahr , Logique , 226s. (*Le jugement et la comparaison*).

1.-- Tous les logiciens

sont d'avis qu'une partie de nos jugements repose sur la comparaison, notamment dans la mesure où le juge compare de manière réfléchie et consciente le sujet avec le prédicat.

2.-- Tous les logiciens ne sont pas des logiciens

confirment également que les jugements dans lesquels le juge établit un lien involontaire et inconscient entre l'original et le modèle sont fondés sur la comparaison.

Th. Reid (1710/1796), V. Cousin (1792/1867) et al. affirment que des phrases telles que « J'existe » ou « Je souffre », « Il fait froid » ou même « La neige est blanche », etc. , ne reposent pas sur la comparaison, car ce n'est qu'après coup que le juge serait capable de véritablement comparer.

3. — Aristote et avec lui toute une série de logiciens

(Antiquité, Moyen Âge , époque moderne) affirment que les jugements non réfléchis et inconscients sont également fondés sur la comparaison.

J. Locke (1632/1704) dit : « Un jugement est la sensation d'une relation de correspondance (jugement affirmatif) ou de non-correspondance (jugement négatif) entre deux contenus de conscience (« idées ») qui ont déjà été perçus et comparés l'un à l'autre.

d'application .

« J'existe » ou « Je souffre ». Je fais l'expérience du fait d'exister ou de souffrir. Puisque cela me concerne, je pense en termes de « je... », où une expression idiomatique est l'expression la plus juste possible de ce que je ressens. Nous rencontrons tous ce modèle – sous sa forme verbalisée – dans notre vocabulaire, c'est-à-dire dans le système de toutes les informations possibles (modèles linguistiques) que possède une langue.

Si donc mon expérience d'existence ou de souffrance est présente, alors spontanément, mais non sans comparer mon expérience d'une part avec mon vocabulaire pertinent (sens sémantique) d'autre part, je choisis le modèle linguistique qui correspond à cette expérience et je dis « j'existe » ou « je souffre ».

Remarque : Le problème dans son ensemble est le suivant :

- a. qu'on ne confonde pas les mots avec les termes, pas ici non plus ;
- b. La question principale de cette discussion est de savoir si, outre la pensée consciente, il existe aussi une pensée inconsciente qui est et reste une véritable pensée, même si elle s'exerce de manière inconsciente.

Les comparaisons peuvent être faites extrêmement rapidement, de manière quasi instinctive, tout en restant rigoureusement logiques. Comment les écoliers acquièrent-ils un langage grammaticalement correct sans jamais avoir étudié explicitement la grammaire ?

EL66

Le terme de jugement « non ».

de la bibliothèque : DJ Mercier , *Logique* , Louvain /Paris, 1922-7, 108.

A.1.1.-- contraste corrélatif.

« La mère (bien que la mère de celle-ci) n'est pas la fille. » – Les termes opposés sont ici réciproques : il n'y a pas de mère sans fille (si cette dernière est l'enfant). – De même, « La maîtresse n'est pas ses esclaves. »

A.1.2.-- contraste contraire.

« Le rouge arc-en-ciel n'est pas le violet arc-en-ciel. » – Physiquement, les couleurs de l'arc-en-ciel peuvent être interprétées comme un différentiel, c'est-à-dire le spectre des couleurs. – Ensemble, elles forment une même cohérence (un même système), et au sein de ce système, elles diffèrent. Cette différence s'exprime par : « Une couleur n'est pas identique à une autre. »

A.2.-- contraste privatif.

« Un aveugle ne voit pas. » – C'est ici que s'exprime la différence avec la personne voyante. Ce « ne pas » traduit une privation de ce qui devrait être présent, que ce soit normalement ou idéalement.

Ce « non » est également présent dans le langage des déçus , des frustrés : « La vie ne m'a pas donné ce que j'attendais d'elle. » Ces mots sont souvent prononcés non sans une amertume névrotique : tel est le sentiment de privation.

B.-- contradictoire (incohérent) 'contradiction'.

Comme vous pouvez le constater, le mot « contraste » est entre guillemets ! Pourquoi ? Parce qu'il n'y a en réalité aucune contradiction. L'un des termes

« est » tandis que l'autre « n'est pas ». Autrement dit, l'axiome de la contradiction (« Une chose ne peut être et ne pas être simultanément ») s'applique ici.

Modèle d'application

« L'être n'est pas le néant. » Remarquez bien : « néant » est une figure de style où, linguistiquement parlant, on prétend que ce qui est absolument rien est néanmoins « quelque chose ». Ontologiquement, le néant est absolument néant, bien que linguistiquement il s'agisse d'un terme (vide).

C'est toujours le cas lorsqu'on utilise des termes transcendants — être(e), vrai(ness), valeur (bon(ness)), un(ness) — dans leur sens ontologique, diechte.

Note-- D. Nauta, dans **Logica en model**, *Bussum*, 1970, p. 27 et suiv., définit la preuve par l'absurde (irrationnel) comme suit : le postulat est qu'il existe un contre-modèle (un exemple) qui satisfait les données données mais pas la condition. On démontre que ce contre-modèle est « absolument rien » — impensable. Le modèle demeure donc.

EL67

Un cercle carré est impensable car il ne contient absolument rien.

de la bibliothèque : Ch. Lahr, *Logique*, 495s. (*Règles formelles de l'idée*).

Notons que Lahr, comme la plupart des modernes, ne conçoit pas le terme « idée » au sens platonicien, mais comme un « concept » humain. Il aborde deux inconcevables : « La douleur est inconsciente » et « Le cercle carré existe ». Précisons que ces affirmations sont linguistiquement prononçables, mais ontologiquement, c'est-à-dire si l'on considère leur réalité concrète (l'idée au sens platonicien), elles sont inexistantes, voire impossibles. Car le contenu du concept est contradictoire (absurde), et par conséquent, sa portée est le néant absolu.

4.2.3. Démonstration par l'absurde (67/)

GG. -- Définition du carré et du cercle.

GV. -- Définition de « cercle carré ».

A. Le donné.

1. Un cercle se réduit à

a. une surface,

b.1. un rayon identique partout et

b.2. génère une telle courbe.

Il s'agit d'un concept collectif (système géométrique).

2. Un carré se réduit à

a. une surface,

b.1. un point central , tout comme dans le cas du cercle,

b.2. mais autour desquels sont situées quatre lignes égales (côtés) formant une figure fermée.

En bref : un carré est un rectangle à quatre côtés égaux. Ceci est donné : prises individuellement, les deux figures géométriques forment des systèmes cohérents. Concevables. Possibles. Existent.

B. L'article demandé.

Comparons ces deux chiffres — méthode comparative — pour déterminer s'ils sont coexistants .

a. En tant que surfaces pures, elles sont cohérentes.

b. La contradiction apparaît cependant dès que l'on compare les périmètres.

(a) Le carré ne montre que des lignes tandis que le cercle ne contient qu'une courbe.

(b) Le carré présente des rayons inégaux à partir de son centre, tandis que le cercle ne contient que des rayons égaux.

Concevoir un carré et un cercle comme une seule et même figure est absurde, car cela impliquerait que leurs circonférences et rayons respectifs soient simultanément égaux et inégaux. C'est une application de l'axiome de contradiction, qui stipule : « Une chose ne peut être à la fois ceci et cela. » Puisque le contenu de « carré-cercle » est absurde, son étendue est nulle, le néant absolu.

Remarque : De cette façon, la douleur que l'on n'a jamais ressentie n'a jamais pénétré la conscience : la douleur inconsciente n'est rien.

EL68

4.2.3. Jugement indiquant une relation (68/71)

Commençons par une idée fausse typique des logisticiens et des spécialistes des sciences cognitives : « En syllogistique (traditionnelle) (note : l'étude du raisonnement), un raisonnement tel que « Un éléphant est plus grand qu'un cygne. Un cygne est plus grand qu'une souris. Donc, un éléphant est plus grand qu'une souris » n'était pas valide. Une telle chose a été écrite – osée être écrite – *par les docteurs... HRVan Ditmars* ch , spécialiste en «

sciences cognitives techniques » (Université de Groningue), dans un article : *Mathematics in Wonderland* , dans : *Nature and Technology* 66 (1998) : 1 (janvier), 70.

Déjà G. Jacoby , *Die Ansprüche der Logistiker auf die Logik et son Geschichtschreibung* , Stuttgart, 1962, p. 53, caractérise :

1. Les phrases qui attribuent un prédicat à un sujet conviennent à la formulation de propriétés (« classes ») ;

2. Cependant, ils ne peuvent pas formuler les relations de manière logique. Conséquence : la logique traditionnelle est insuffisante en mathématiques (et en logistique). – Voilà l'idée fausse.

Note--

1. La logique traditionnelle est avant tout la théorie des concepts (avec un accent sur les concepts distributifs et collectifs : ce qui inclut les relations).

2. C'est sur cela qu'elle fonde sa théorie du jugement et du raisonnement.

Rapports.

« Supérieur à » / « inférieur à » ; « père de » / « fils de » ; « égal à » ; « partie de ». Ce sont des termes qui s'inscrivent parfaitement dans la logique traditionnelle.

Au passage : la logique traditionnelle fonctionne avec des termes, et non avec des mots, des nombres, des symboles (a, b ou x, y), des dessins, des diagrammes, etc. , qui n'acquièrent de valeur logique qu'en tant que termes. Les logisticiens et les spécialistes des sciences cognitives l'oublient presque toujours .

Les relations sont des propriétés.

La relation « supérieur à » est une propriété de l'éléphant dans la mesure où il est comparé (lié à) par exemple à un cygne ou à une souris. Autrement dit : dans la mesure où elle s'inscrit dans un concept distributif ou collectif.

Syllogistique.

Nous y reviendrons plus tard. -- Un axiome, c'est-à-dire une prémisse généralement valable, est toujours supposé, explicitement ou non.

« Si X est supérieur à Y, qui est supérieur à Z, alors X est supérieur à Z ». Parmi ces exemples, l'éléphant, le cygne et la souris n'en constituent qu'un seul.

Autrement dit : ce que le bon sens (comme celui de Sophie, par exemple) comprend, la logique traditionnelle le formule de manière plus rigoureuse, et aucun mathématicien, logisticien ou spécialiste des sciences cognitives ne peut le réfuter.

EL69

Le motif suffisant pour un jugement.

L'axiome concernant la raison ou le fondement est « Tout ce qui existe a une raison ou un fondement en soi ou hors de soi » (axiome de justification).

Application : « S'il existe une raison ou un motif nécessaire (partiel) / suffisant (entier), alors une décision est partiellement ou totalement justifiée. »

Raison sémiotique.

Ch . Morris (1901/1971), dans sa *Fondation de la La Théorie des signes* , Chicago University Press, 1938, est considérée comme la fondatrice de la sémiotique moderne (théorie des signes).

Il convient de mentionner au passage la signification de Lady Welby , la sémiologie de F. de Saussure . Sans oublier Ch . Peirce , prédécesseur de Morris, dont toute la philosophie peut se résumer à une théorie ontologique des signes.

Toutes ces figures ont contribué à l'émergence d'une sorte de « tournant sémiotique » — la tendance à centrer les signes.

L'acte de parole.

Les significations ont, par exemple, situé un jugement dans le cadre global de la communication et de l'interaction humaines.

Ils ont ainsi placé la BVNAV au-dessus de ce jugement une affirmation telle que « il fait beau aujourd'hui » en tant qu'acte linguistique :

1. syntaxiquement au sein d'un système linguistique dans lequel le juge s'exprime,

2. sémantiquement au sein de la réalité environnante à laquelle le jugement s'applique,

3. pragmatique dans le cadre des objectifs (résultats escomptés) que le juge souhaite atteindre par son jugement.

1. – ***Il fait beau aujourd'hui.*** Cette phrase est bien construite (syntaxe des termes « aujourd'hui », « est », « il », « beau ») et son grammaire est

linguistiquement justifiée. La phrase est bien construite sur le plan linguistique. C'est la raison syntaxique de cette phrase.

2. – Il fait beau aujourd'hui. Si « aujourd'hui » il fait réellement beau, de manière vérifiable, alors la phrase est justifiée en tant que représentation sémantique d'un élément de la réalité. Voilà donc la raison sémantique.

Par ailleurs, l'axiome d'identité joue ici un rôle primordial, car l'affirmation selon laquelle il fait beau aujourd'hui se fonde ou non sur une simple constatation, avec la même honnêteté que celle avec laquelle on présente un fait : « Ce qui est ainsi est ainsi ». S'il fait beau aujourd'hui, alors il fait beau aujourd'hui !

3.-- Il fait beau aujourd'hui.

Si quelqu'un qui parle de cette manière, par exemple, essaie d'entraîner sa femme en sortie « parce qu'il fait beau aujourd'hui », il intègre la raison pragmatique dans son affirmation, qui est une proposition.

EL70

La raison suffisante pour un jugement de valeur.

« Axia », du latin « valor », valeur. – Dans la Grèce antique, « axia » désignait « tout ce qui représente un bien (une valeur) à un point tel qu'il est, théoriquement ou pratiquement, présupposé (ce qui se retrouve encore dans « axiome ») ». L'« axiologie » est donc l'étude du bien (ou de la valeur).

Typologie .

a. « Cet enfant est un trésor » est un jugement de valeur mais détaché de toute connexion (explicite).

b. Combinaison : « S'il y a plus d'un bien, alors tous » ; expression de préférence : « S'il y a plus d'un bien, alors pas l'un et oui à l'autre » ou : « S'il y a plus d'un bien, alors plutôt ceci que cela » ; expression d'alternance : « Si ..., alors ceci, puis cela » ; rejet : « Si ..., alors aucun des précédents ».

Note- J. Grooten / G. Steenberghe et al., **Lexique philosophique **, *Antw./Amsterdam*, 1958, p. 250, définissent le « satanisme » comme le rejet de toutes les valeurs comme seule valeur. Ce qui implique naturellement une contradiction interne : le refus de « toutes » les valeurs est présupposé !

Structure sémiotique.

Tout comme dans le chapitre précédent.

1.-- Syntactiquement.

« Cet enfant est un trésor. » Le terme « trésor » est un terme axiologique . – La syntaxe respecte la concaténation correcte des termes (ici : des mots), qui est grammaticalement correcte.

2.-- Sémantiquement.

La sémantique s'intéresse à la valeur de réalité d'un énoncé. Si « cet enfant » est véritablement, c'est-à-dire vérifiable, un enfant mignon, alors l'énoncé est sémantiquement correct, c'est-à-dire qu'il représente la réalité. Pour reprendre les termes de Platon : l'enfant correspond à l'idée d'« enfant mignon », où « idée » désigne la qualité de la réalité — l'objet de l'énoncé dans la mesure où il est conforme à la réalité.

3.-- Pragmatique.

La pragmatique s'intéresse au résultat escompté lors de la formulation d'une phrase. Par exemple : « Je dis cela dans le but de souligner la valeur intrinsèque de cet enfant. »

La raison suffisante.

D'un point de vue sémiotique, cela se décline en trois points. La « raison » est ce qui explique ou justifie. Plus précisément, lorsqu'une phrase est syntaxiquement, sémantiquement et, de préférence, pragmatiquement « correcte », alors cette phrase est justifiée.

Développement. – Ce n'est pas simplement une phrase, mais un texte, par exemple une théorie entière, qui est « dans l'ordre » dans la mesure où il est triplement « dans l'ordre ». On obtient ainsi une philosophie des sciences « en résumé ».

EL71

Le jugement conditionnel.

de la bibliothèque : D. Mercier , *Logique* , Louvain /Paris, 1922-7,-153ss.

Le contenu .

L'implication se manifeste dans les phrases de type « si... alors... ». En effet, « Il est inhérent à la pluie et au fait de marcher sous la pluie qu'on se mouille, car la pluie et le fait de marcher sous la pluie impliquent de se mouiller ». Ainsi, la logique, dans sa troisième partie, est l'étude de l'implication.

1. La formulation catégorique.

« Je me contente de quelque chose. » Un jugement inconditionnel.

2. La formulation hypothétique ou conditionnelle.

« Si (et seulement si) la fille vient, je serai satisfait. » Ou plus brièvement, en fonction du contexte : « Dans ce cas, je serai satisfait. » Ou encore, implicitement : « Elle, la propriétaire du café, est satisfaite de l'arrivée de la fille. »

Jugements conjonctifs et disjonctifs.

1. Jugements conjonctifs .

« On ne peut pas être consciencieux et cynique à la fois. » On peut reformuler cela ainsi : « Si une personne est consciencieuse, alors elle n'est pas cynique. » Ou inversement.

Remarque : Il y a contradiction entre être consciencieux et être cynique. Voir l'axiome de la contradiction.

2. Jugements disjonctifs.

« On ne peut pas être à son poste et ne pas y être en même temps. Soit on était à son poste et on a manqué de vigilance, soit on n'y était pas et on a commis une faute. » Réinventable : « Si vous étiez à votre poste, vous avez manqué de vigilance. Si vous n'y étiez pas, vous avez commis une faute. » Ou encore : « L'un de vous me donnera son argent. » Réinventable : « Sinon, l'autre me donnera le sien. »

Jugements conditionnels.

Nous sommes tout près de la porte de la théorie du raisonnement. Là — en logique classique — tout repose sur des jugements conditionnels.

Jugements conditionnels cachés.

La phrase causative. – « Parce que je suis la fille de ma mère, j'hérite de ma grand-mère. » Ou : Je, en tant que fille de ma mère (modificateur redoublant de « je ») ou « Si je suis la fille de ma mère, alors... »

La phrase causative. – « Parce que ma mère a bénéficié de l'héritage de sa grand-mère, j'hérite. Si ma mère a bénéficié de l'héritage de sa grand-mère, alors... »

4.3. Théorie du raisonnement (72/99)

Considérons les deux modes de raisonnement fondamentaux.

4.3.1. Produits dérivés (72/77)

1.-- La dérivation immédiate.

Exemple : « Je pense, donc je suis. » (Il s'agit d'un des jugements les plus célèbres de Descartes, qui conclut de sa vie intérieure consciente qu'il existe.)
– La dérivation immédiate part de la proposition donnée (GG), l'antécédent, considérée comme directement connue. La phrase dérivée apparaît comme telle, ce qui rend la structure « si, alors » aisément compréhensible. Le raisonnement ne comporte que deux propositions.

2.-- La dérivation indirecte (syllogisme).

Commençons par le schéma de base : **1.** Ce qui pense, est. **2.** Or, je pense.
3. Donc je suis. Où est la différence avec la dérivation immédiate ? Cette différence réside dans le fait que la préposition de la dérivation immédiate en deux parties précède la proposition initiale. Elle constitue ainsi un raisonnement complet. **Remarque** : IM Bochenski , *Méthodes philosophiques dans la science moderne* , Utr./Antw ., 1961, 91. -- L'auteur formule la structure de la dérivation médiane d'une manière savante.

Règle de dérivation.

Contient un élément dans un système (*note* : ici le texte intégral de l'argument ou du syllogisme conclusif)

1.-- Une décision conditionnelle.

« Si a, alors b » (*remarque* : pour la raison suffisante, voir ci-dessus « Tout ce qui pense, est ». Réinscriptible en « Si l'on pense, alors on est »), où A représente une proposition précédente et B une proposition suivante.

2. -- Une déclaration similaire à...

« Si sa clause précédente A (déduction) ou sa clause suivante B (réduction) est utilisée, alors on peut introduire dans ce système une déclaration dont la forme est similaire à celle de la clause suivante B (déduction) ou à celle de la clause précédente A (réduction) ».

Platon – Il connaissait deux principaux types de raisonnement qui correspondent à ceux de Bochenski .

1.-- Thèse de Sunthesis (déduction)

Si A, alors B. Eh bien, A. Donc B.—Comme ci-dessus (« Si l'on pense, alors on est ; eh bien, je pense ; donc je suis »).

2.-- Analusis (réduction).

Si A, alors B. Or, B. Donc A. – Par exemple : « Si l'on pense, alors on est. Or, je suis. Donc je pense. »

Remarque : On constate donc que cette conclusion ne s'applique qu'à certains êtres.

EL73

Dérivations immédiates : induction sommative et mathématique.

1. L' induction « complète » (sommative).

Un enseignant a corrigé tous les devoirs les uns après les autres. Il s'agit là d'un autre exemple de surcorrection, avec la conclusion logique : « Je les ai tous corrigés ! » – En considérant chaque devoir individuellement, on conclut qu'ils sont tous réunis. Il s'agit d'une synthèse par induction, et non d'une extrapolation ou d'un enrichissement des connaissances. Une simple synthèse.

Formulation apprise.

Si $e_1, e_2, e_3...e$ (total) sont les éléments d'un ensemble, et en effet de tous ses éléments (la « somme » ; en latin) ; et si l'attribut k (par exemple « j'ai corrigé ») est une propriété de chaque élément individuellement, alors k est une propriété de tous les éléments pris ensemble ».

Note- IM Bochenski , **Wijsgerigemethoden in de moderne wetenschap **, Utr./Antw ., 1961, 146 : « Il ne s'agit pas d'induction (note : généralisation) au sens strict, mais d'une sorte de déduction. Car il existe une loi en logique mathématique (logistique) sur la base de laquelle cette règle peut être établie infailliblement. – de plus, son application est souvent utile (...). »

Deux remarques.

1. Le concept d'« ensemble », pierre angulaire d'une interprétation unique de l'ensemble des mathématiques contemporaines – « modernes » –, n'est justifiable que de cette manière , du moins au début de l'axiomatique concernant la théorie des ensembles.

2. Par « induction réelle », Bochenski entend l'induction « amplificative » (« expansion de l'information ») appliquée scientifiquement qui permet de conclure, à partir d'une partie des spécimens (les cas testés), à la somme ou à la totalité des spécimens (les cas testables).

2. Induction mathématique.

Voici une application de la précédente. -- Voir ici. - Règle. -- Si une caractéristique k est une propriété de tout nombre (n'importe quel nombre) et immédiatement de son successeur (généralement noté « nombre + » ou « nombre + 1 » — pensons à la théorie des nombres de G. Peano) dans la suite des nombres et — application — que cette caractéristique k est en fait une propriété, par exemple, du nombre 1 (comme cas arbitraire), alors k est une caractéristique de chaque nombre individuellement et de tous les nombres collectivement.

Note- Bochenski , oc, 146 : « De telles inductions se produisent très fréquemment en mathématiques.

Il est toutefois clair que nous avons affaire ici à une véritable déduction.

EL74

Déduction immédiate d'un jugement contraire.

Bibl . st. : -- FC Bartlett, *Exercises in Logic* , Londres, 1913, p. 51 et suiv. (*Immédiatement déductions*). -- Ch . Lahr , *Logique* , 511. / 513 (*L'opposition*).

Les bases. -- Le carré logique.

Toutes les filles sont belles (toutes mannequin). **(a)**

Verticalement : (a) - (i) et (e) - (o) sont des subalternes.

Diagonale : (a) - (o) et (i) - (e) sont contradictoires.

Toutes les filles ne sont pas belles (certaines le sont). **(i)**

(i) contraire **(o)**

Toutes les filles ne le sont pas beau (tous sauf aucun : contre-modèle)). **(e)**

Toutes les filles ne sont pas sans

(i) et (o) sont prétention
subcontraires . (certaines ne le sont
pas). (o)

Exemple. Données. -- Toutes les personnes qui ne réfléchissent pas sont superstitieuses.

Question : Que peut-on en déduire immédiatement concernant les personnes qui pensent ?

1. Deux jugements sont opposés si, bien qu'ils aient le même sujet et le même prédicat, ils diffèrent néanmoins quant à la quantité ou à la qualité.

2. Déduire immédiatement la confirmation ou le rejet du jugement contraire à partir de l'affirmation ou du rejet d'un jugement donné revient à déduire le contraire.

Typologie des contraires.

Dans le carré logique, on trouve les paires suivantes : « contraire/subcontraire », « subalterne/subalterne », « contradictoire/contradictoire ». Ainsi, si deux propositions diffèrent à la fois par la quantité (toutes/certaines le font/certaines ne le font pas/aucune) et par la qualité (modèle/contre-modèle), elles sont contradictoires. C'est le cas des propositions A et O, ou E et I. Les propositions subalternes sont celles qui diffèrent uniquement par la quantité. C'est le cas de A et I, ou E et O.

Figure de style insinuante.

Dans les milieux rationalistes, on entend facilement le jugement « Tous ceux qui ne pensent pas sont superstitieux », compris comme : « ceux qui ne pensent pas rationnellement ».

En d'autres termes : on confond le concept universel de « pensée » avec le concept particulier de « pensée rationaliste ». Autrement dit, on insinue que seules les personnes pensantes ne sont pas superstitieuses, ce qui est loin d'être prouvé. On tombe dans le piège de l'implicite : on ne dit pas que les personnes pensantes ne sont pas superstitieuses, mais on l'insinue, et ce, par une déduction hâtive.

Critique. -- La dérivation immédiate d'un jugement opposé est le procédé stylistique qui consiste à insinuer, à inspirer.

EL75

Distraction immédiate suite à un jugement erroné.

de la bibliothèque : Ch . Lahr , Logique , 513s. (La conversion).

Étant donné . -- L'échange ou la « conversion » au sein du même jugement : le sujet devient le prédicat et vice versa.

Demandé . -- Effectuer des dérivations au sein des jugements, en calculant avec les quantités (ensemble/système) et avec les qualités (confirmation (modèle)/déni (contre-modèle)).

Règle principale.

1. Si l'on fait...

De tout (ensemble universel), exprimé de manière platonicienne, on peut dériver certains ensembles (ensembles particuliers), ce qui n'implique pas encore que l'on puisse dériver tous les ensembles à partir de certains.

Remarque : Ceci n'exclut pas la possibilité que cela soit fait hypothétiquement dans la méthode inductive. Après tout, « hypothétiquement » implique une réserve du fait de l'inclusion de tests supplémentaires à effectuer.

Exemple. — Les sciences empiriques procèdent régulièrement ainsi. Si tel échantillon d'eau et tel autre échantillon d'eau bout systématiquement à 1000 °C, on peut — par extension des connaissances (ou amplification) — supposer, jusqu'à nouvel ordre, que toute eau bout à 100 °C. Autrement dit : on généralise du cas particulier au cas général !

2. Si l'on le fait...

En termes platoniciens, si l'ensemble (du système) peut conclure que certaines parties peuvent en faire partie, on ne peut réciproquement conclure que certaines parties peuvent être des caractéristiques de l'ensemble, sauf si cette conclusion repose sur les parties qui sont déterminantes pour la définition de cet ensemble.

Remarque : Quiconque parcourt un petit marché et l'observe dans son intégralité, voire le comprend (cognitivement) — ce qui n'arrive pas très souvent, même à cette petite échelle, compte tenu de l'énorme complexité de tous les systèmes — peut conclure que cet ensemble contient des parties présentes partout sur le marché.

En revanche, caractériser l'ensemble du marché sur la base d'aspects (parties) du marché en question — à moins qu'il ne s'agisse (comme on le dit traditionnellement) d'un *potiori* , c'est-à-dire se limiter à une ou quelques caractéristiques omniprésentes — est tout simplement hypothétique, logiquement parlant.

Jusqu'à nouvel ordre...

En tenant compte d'évaluations complémentaires, et sous réserve de certaines réserves, un tel raisonnement se justifie logiquement.

Remarque : Ce double aspect (distributif et collectif), développé ci-dessus, nous semble le seul élément véritablement important concernant les jugements « échangés ». Le reste nous paraît un passe-temps pour esprits brillants.

EL76

Dérivations immédiates : induction analogique.

Bon sens.

L'enseignant parle du système solaire (autour des planètes). Jantje : « Maîtresse, si la Terre et Mars sont toutes deux des planètes, Mars (la question initiale) aurait-elle aussi une atmosphère abritant la vie, comme notre Terre (le modèle) ? » En résumé : Jantje raisonne à partir du modèle, les informations disponibles, pour arriver à la question initiale.

Structure du raisonnement.

de la bibliothèque : Ch. Lahr, *Logique*, 608/611 (*L'analogie*). -- Méthode comparative.

Données.

La Terre et Mars appartiennent au même ensemble sur la base d'un nombre minimal de propriétés communes (forme ronde, rotation axiale, orbite autour du soleil).

Demandé.

La Terre possède une atmosphère abritant des êtres vivants. Mars posséderait-elle également une atmosphère propice à la vie, peut-être même une forme de vie qui lui serait propre ? (Hypothèse)

Gradation.

Jantje part d'une similarité établie pour aboutir à une similarité vérifiable. D'un certain degré de similarité à un degré de similarité supérieur. La raison suffisante (du moins hypothétique) de la démarche de Jantje est la similarité déjà connue.

Le concept de « sciences comparées ».

Ce que l'on appelle le « comparatisme », c'est-à-dire la tendance à comparer de manière scientifique, s'étend de la physique comparée aux études comparées des religions, par exemple. Sans oublier les études comparatives des cultures.

Attention.

Lors de la comparaison, des variantes apparaissent.

a . L'une met l'accent sur la similarité (concordisme).

b . Les autres diffèrent (différenciistes).

Notre position sur la question : une logique identitaire qui cherche à voir à la fois la différence et la similitude.

Note- Physiquement . – J. Priestley (1733/1804) a généralisé la rouille et la combustion, toutes deux considérées comme des « oxydations » (processus d'oxydation) qui décomposent la matière, en se demandant : « Toutes les autres oxydations entraîneraient -elles donc également une décomposition ? »
– Par analogie : « La lumière, les rayons ultraviolets, la chaleur sont des vibrations : seraient-elles toutes régies par les mêmes lois de la nature ? »

Biologique. – G. Saint- Hilaire (1772-1844 ; embryologiste) fut le premier à relever la similitude (en termes de fonction) entre le bras (humain), la jambe (carré) et la nageoire (poisson). S'inscrivant dans la lignée de G. Cuvier (1769-1832), fondateur de la paléontologie, Saint- Hilaire fonda l'anatomie comparée.

EL77

Déductions immédiates : a fortiori raisonnement.

Bon sens. – « On s'emporterait pour moins que ça » (comprenez : « On se met en colère pour une injustice encore plus insignifiante »). Ou encore : « Il ne reste déjà plus rien. Sans parler de ça... »

Mesures.

Qu'il s'agisse de données mathématiquement exactes ou de données purement qualitatives, une donnée est susceptible d'être mesurée d'une manière ou d'une autre. Par exemple : un succès électoral (en chiffres) ou une indignation (à peine, assez, fortement, extrêmement indignée).

Gradation.

C'est précisément une question de moindre ou moindre raison suffisante qui structure le raisonnement « de des-te » (plus ou moins), di afortiori .

de la bibliothèque : A. Lalande , *Vocabulaire technique et critique de la philosophie* , Paris, 1968, 32. -- Deux types.

1.-- D'un jugement à l'autre.

En effet, outre les raisons justifiant la première, d'autres raisons s'appliquent à la seconde. -- « déjà..., à plus forte raison ».

Modèle d'application

« Déjà, comme je suis une personne versatile, je t'aimais. Maintenant que je suis devenue plus fidèle, je t'aime encore plus fermement. »

Note-- 1. Deux phrases qui expriment un fait clairement défini.

2. Cette dérivation immédiate repose sur un axiome général, à savoir « d'autant plus », auquel les deux phrases fournissent une application, comme le suggère la structure du syllogisme.

2.--D'une quantité exprimée dans une phrase.

vers une autre quantité formulée dans un sens différent. -- Par exemple, chez Cicéron, *Pro Milone* : les raisons (*suffisantes*) justifiant la violence comme « légitime défense » sont formulées comme suit : « si l'on peut déjà tuer un voleur (*note* : comme un moindre mal), alors à plus forte raison un meurtrier (comme Milon) ».

La raison de cette gradation est la suivante : un meurtrier représente, socialement ou éthiquement parlant, un mal pire qu'un voleur ordinaire.

Remarque : Deux « quantités » de degré différent, telles que la première ne peut être atteinte ou dépassée sans que la seconde ne le soit immédiatement – logiquement – également. Selon Lalande , il s'agit de l'application d'un axiome général sous-jacent, qui éclaire la structure du syllogisme – que nous allons aborder plus loin. Par la structure profonde de la dérivation immédiate, on découvre que le syllogisme lui-même est une dérivation indirecte.

EL78

4.3.2. Le syllogisme (78/85)

Un syllogisme comprend trois concepts.

« Terminus esto triplex », disaient les scolastiques. Au moins trois, mais pas plus de trois. – Le raisonnement en chaîne l'illustre.

A.-- Polysyllogisme.

« Poly (= plusieurs) + syllogisme » – Ce qui n'est pas composé d'éléments pouvant exister indépendamment ne se désagrège jamais. Or, l'âme purement immatérielle de l'homme n'est pas composée d'éléments pouvant exister indépendamment. Par conséquent, l'âme purement immatérielle de l'homme ne se désagrège jamais. Or, ce qui ne se désagrège jamais est immortel. Par conséquent, l'âme purement immatérielle de l'homme est immortelle.

Remarque : Il y a plus de trois termes ici ; par conséquent, il existe plus d'un syllogisme.

B.-- Accumulation (sorites).

« Sorites » (grec ancien) signifie « accumulation ». Il en existe deux types concernant les syllogismes.

B.1. -- Accumulation rétrograde (régressive).

Montaigne (1533/1592), connu pour ses *Essais* (1580), met dans la bouche du renard : « Ce fleuve coule. Ce qui coule, se meut. Ce qui se meut n'est pas gelé. Ce qui n'est pas gelé ne peut me porter. Ainsi ce fleuve ne peut me porter. »

Note. – Les « eh bien » ont été omis. – Un tel raisonnement est une série de jugements tels que :

1. Le prédicat de ce qui précède devient le sujet de ce qui suit.
2. jusqu'à ce que le jugement final du premier sujet prononce le prédicat final .

B.2.-- Accumulation progressive.

« Athènes contrôle la Grèce. Je contrôle Athènes. Ma femme me contrôle. Mon fils de dix ans contrôle ma femme. Donc, cet enfant contrôle la Grèce. »

Note – Une série de jugements tels que :

1. Le sujet de ce qui précède devient le prédicat de ce qui suit.
2. jusqu'à ce que le jugement final du dernier sujet prononce le premier prédicat .

Note-- Thémistocle d'Athènes (-525/-454), homme d'État et stratège, est connu pour ces sorites . Il s'agit d'un sophisme (un raisonnement fallacieux délibéré). Le terme « contrôler » a été employé à tort dans plusieurs sens.

Mais Thémistocle utilise cela comme une figure de style, sous la forme d'un syllogisme : il voulait ainsi ridiculiser sa femme ! Parallèlement, il joue avec son intelligence logique ! Une telle chose correspondait parfaitement à la personnalité retorse de cet ancien Grec. – Nous avons donc là un exemple de logique déconstructive, spécialisée dans le démantèlement des raisonnements fallacieux.

EL79

19 des 256 types d'arguments de fermeture sont valides.

Tout syllogisme normal comprend donc trois termes comparés deux à deux — toujours au moyen de la comparaison — : le terme majeur (« maior ») car il a la plus grande étendue — par exemple, « toute l'eau » ; le terme mineur (« minor ») — par exemple, « cette eau » ; et le terme moyen (« medius ») — par exemple, « bouillant à 100 °C ». Par exemple : « Toute l'eau bout à 100 °C. Or, ceci est de l'eau. Donc cette eau bout à 100 °C. »

Combinatoire.

de la bibliothèque : Ch. Lahr, *Logique*, 519/528. On peut « expérimenter » avec les syllogismes. Réduit à l'essentiel, cela donne ce qui suit.

A.1.-- Quatre figures (« schémas »).

Le moyen terme peut occuper quatre positions. 'Sub' = ' subectum ' (sujet). ' Prae ' = ' praedicatum ' (prédicat).

- a.--** Sujet dans la majeure et prédicat dans la mineure (sub/ prae).
- b.--** Prédicat dans la majeure et prédicat dans la mineure (prae / prae).
- c.--** Sujet principal et sujet secondaire (sub/sub).
- d.--** Prédicat dans la majeure et sujet dans la mineure (prae / sub).

Note-- J. Lachelier (1832/1918), penseur kantien , connu pour son **Du fondement de l'induction ** (1872), distingue les syllogismes dans

- a** et **b** .-- apriori , c'est-à-dire en allant du général au particulier ou au singulier (sub/ prae et prae / prae);
- c.--** apostérieur , passant du singulier ou du particulier à l'universel (sub/sub);
- d.--** invalide (pré / sous-).

A.2.-- Soixante-quatre modes de prononciation (« modi »).

Le prédicat du sujet est exprimé selon sa quantité (taille du sujet) et sa qualité (nature du prédicat : modèle, modèle intermédiaire ou contre-modèle).

L'ensemble des combinaisons possibles de jugements aboutit à 64 attributions du prédicat au sujet.

B.-- Deux cent cinquante-six formulaires.

$$4 \times 64 = 256.$$

B.1.-- Seuls 19 formulaires sont valides.

Ces noms, tels que Barbara, Celarent , Darii , Ferio , Baroco et Bocardo , proviennent des locuteurs latins . Moyen- âge

B.2.-- Seuls cinq ou six sont utilisés.

Ainsi, Lahr , oc., 520. – Tout cela alimente les réflexions combinatoires. Nous n'allons pas nous attarder sur les explications.

EL80

Déduction (« sunthesis ») et réduction (« analisis »).

Nous l'avons vu juste avant : Lachelier distingue entre « a priori » (déductif) et « a posteriori » (réductif). En termes platoniciens : « sunthesis » et « analisis ».

1. Déduction.

« Si a (préfixe, préposition), alors B (contestant, NS). – Donc, A, donc B. »
En langage hypothétique : « Si A, alors B et si A, alors B »

Modèle applicatif .

Si toute l'eau bout à 100 °C, alors cette eau et cette autre eau (échantillons) bout à 100 °C.

Raison suffisante.

S'il existe une raison suffisante, alors il y a déduction. – Ici : on raisonne de l'ensemble universel des eaux à un ensemble particulier (celles-ci et celles-là). Modalement parlant, la dérivation est nécessaire et donc déductive, a priori . « Toutes » est la raison suffisante pour « certaines » (ou même « une seule »), car certaines sont une partie, un sous-ensemble, de tout.

2. Réduction.

« Si A, alors B. – Eh bien, B, donc A. » En langage hypothétique : « Si A, alors B et si B, alors A ».

Modèle applicatif .

Si toute l'eau bout à 100 °C, alors cette eau et cette autre eau (échantillons) bout à 100 °C.

Raison insuffisante.

On parle également d'induction ou de généralisation « amplificative » (qui élargit les connaissances ou les informations), car les informations concernant le point d'ébullition de l'eau obtenues à partir de deux échantillons sont étendues (extrapolées) à tous les types d'eau possibles.

Or, si l'on n'a pas analysé toutes les eaux par des échantillons, on ne peut affirmer avec certitude que toutes les eaux bout effectivement à 100 °C. On raisonne d'un sous-ensemble à l'ensemble universel. Un sous-ensemble ne suffit pas à établir l'ensemble universel tant que le reste n'est pas analysé. La démonstration est possible, mais non nécessaire. Rien de plus. Elle est donc réductive .

Remarque : On peut constater que les modalités sont le signe qui permet de distinguer la déduction nécessaire de la réduction inutile.

EL81

Induction universelle et statistique.

Prenons un exemple. Existe-t-il une liste d'hommes baptisés et élevés dans la foi catholique qui, figures de l'extrême droite , ont occupé de hautes fonctions politiques : Hitler (Allemagne), Mussolini (Italie), Franco (Espagne), Salazar (Portugal), Pétain (France), Piłsudski (Pologne), Horthy (Hongrie), Dollfusz (Autriche), Schuschnigg (Autriche), Tiso (Slovaquie), Degrelle (Belgique), Pavelich (Croatie) ? Quelle valeur probante ont ces exemples dans un monde catholique et d'extrême droite ?

Types.

Il existe de nombreux types d'induction. Deux d'entre eux nous intéressent ici.

1.-- Induction universelle.

Si le pourcentage est soit de 0 (aucun), soit de 100 (tous), alors on parle d'induction universelle.

2.-- Induction statistique.

Si le pourcentage diffère de 0 et 100, il y a induction statistique.

Syllogisme.

de la bibliothèque : *W. Salmon , Logic , Englewood Cliffs (NJ), 1963, p. 55 et suivantes. — X % des instances d'un ensemble possèdent la propriété E. Or, e est une instance de cet ensemble. Ainsi, la probabilité que e possède la propriété E est .*

d'application . -- Ces haricots proviennent de ce sac. Bon, ces haricots sont blancs à 75 %. Donc - généralisation (amplification) (ind .) le reste des haricots sera également composé à 75% de haricots blancs.

Échantillons.

La validité de l'induction en tant que généralisation dépend de la taille de l'échantillon. Prenons l'exemple des sondages d'opinion : à partir de 1 000 répondants, on passe à un échantillon de 6 millions de Flamands, par exemple.

1. -- Quantitatif.

Plus le nombre d'échantillons est élevé, plus la généralisation est approximative . Si l'on ne teste que deux haricots de « ce sachet » pour leur couleur, la base de conclusions est très limitée !

2.-- Qualitatif.

Plus les échantillons sont aléatoires (aléatoires), plus ils paraissent « réels » (objectifs). – Dans un sondage d'opinion, la formulation des questions peut influencer la réponse. Les peuples primitifs flattent les ethnologues.

Quelle est la valeur probante de notre exemple initial ?

1. On pourrait tout aussi bien consulter une liste de catholiques baptisés et élevés dans la foi catholique, ayant des convictions démocratiques et occupant de hautes fonctions. Cela rendrait l'intronisation plus pertinente .

2. Il n'en reste pas moins que, durant la même période, autant de personnes baptisées et élevées dans la foi catholique ont accédé à une position importante que l'extrême droite .

EL82

Deux types de réduction (et donc aussi de déduction).

de la bibliothèque : *Ch . Peirce , Déduction , Induction et l'hypothèse , dans : Populaire Science Dans le Monthly 1878, 13, 470/482, Peirce présente une configuration de trois syllogismes qui éclairent la similitude et la différence entre ce que nous appelons « généralisation » et « hypothèse » (ou abduction).*

Note-- AD de Groot, *Methodologie*, La Haye, 1961, 30, utilise également « induction » pour « hypothèse ».

1.-- Dédution.

Règle : Tous les haricots de ce sachet sont blancs. Application : Ces haricots proviennent de ce sachet ; ils sont donc blancs.

Remarque : La règle (Rg) et l'application (Tp) sont les données phénoménologiques (GG). La demande logique (Res) est ce que le pragmaticien exige. Peirce, dans le style américain - « résultat » (au lieu de « conclusion ») - est appelé -.

2. -- Types de réduction.

Ce qu'il ne parvient pas à distinguer dans la déduction, Peirce le distingue assurément dans la réduction.

2.1.-- Généralisation.

Il s'agit de la réduction distributive. Tp . : Ces haricots (pris individuellement) proviennent de ce sac. Rs . : (Eh bien,) ces haricots (pris individuellement) sont blancs. Rg. : (Donc) tous les haricots (pris individuellement) de ce sac sont blancs.

Remarque : Le principe général phénoménologique est ici l'application (déductive) et le résultat (conclusion). La condition logique est la règle déductive. Il apparaît clairement que la déduction se représente dans la généralisation : elle est, en quelque sorte, l'idéal de la généralisation.

2.2.-- Généralisation

Il s'agit de la réduction collective (compacte).

Rg. : Tous les haricots (pris collectivement) de ce sac sont blancs.

Rs . : (Eh bien,) Ces haricots (pris collectivement) sont blancs.

Tp . : (Donc) ces haricots (pris collectivement) proviennent de ce sac.

Remarque : La règle générale phénoménologique devient la règle et le résultat déductifs. La règle générale logique est l'application déductive.

Une fois encore, la déduction se reflète donc dans cette forme de réduction, mais différemment, à savoir sous la forme d'une déduction collective.

Ainsi, Peirce aurait pu introduire un deuxième type de déduction.

Rg. Tous les haricots (pris collectivement) de ce sac sont blancs.

Tp . : (Eh bien,) Ces haricots (pris collectivement ou de manière compacte) proviennent de ce sac.

Rs . : (Donc) ces haricots (pris collectivement) sont blancs.

Autrement dit : il existe à la fois une déduction distributive et une déduction collective.

EL83

Le syllogisme collectif, encore une fois.

de la bibliothèque : D. Mercier , *Logique* , Louvain /Paris, 1922-7, 177/185 (*Nature et fondement du syllogisme*).

Reprenons le schéma : « Si A (VZ), alors B (NZ). – Eh bien, A. Donc B ». Mais basé sur la cohérence.

Modèle géométrique.

VZ 1.-- Tous les triangles qui ont deux côtés égaux ont nécessairement aussi deux angles égaux.

VZ 2.-- Eh bien, ce triangle ici et vous, ABC, a deux côtés égaux.

NZ.-- Donc, ABC montre immédiatement deux angles égaux.

Les géomètres en apportent la démonstration. Cela ne nous intéresse pas ici. Ce qui suit, en revanche, nous intéresse.

1. -- Déduction.

Il existe non seulement un lien entre « tous les triangles » et « ce triangle-ci, ici et maintenant » (ABC), de sorte que l'on raisonne nécessairement de la règle à son application (l'universel englobe le singulier ou le particulier), mais aussi un autre lien : dès lors qu'un triangle à deux côtés égaux est posé comme sujet, on est obligé de préciser qu'il possède deux angles égaux dans le prédicat. Autrement dit : « Deux côtés égaux dans un triangle impliquent nécessairement deux angles égaux ».

2.-- Modèle métonymique.

Considérons le second type de connexion. Deux côtés identiques – l'original – se représentent par deux angles identiques – le modèle. Ce n'est pas parce que les angles ressemblent aux côtés (modèle métaphorique), mais parce qu'ils leur sont liés, qu'ils fournissent une information (vérité) concernant les côtés identiques, et qu'ils acquièrent ainsi une valeur de modèle. Une valeur de modèle métonymique, en somme. Ils peuvent donc fonctionner dans un prédicat portant sur des côtés.

Remarque ontologique.

Mercier , en tant que logicien ontologique, observe que, qu'il s'agisse d'un triangle purement imaginaire ou matérialisé (en bois, à l'encre sur du papier, à la craie sur un tableau noir) — quelles que soient la longueur des côtés et la largeur des angles — où et quand se situent ces côtés et ces angles, la connexion « côtés/angles » existe partout et toujours. Immuable. « Éternelle ». Cela découle de la connexion « tout/ces ».

Lorsque les aristotéliens établissent un tel état de choses toujours présent, ils considèrent qu'il résulte de notre entendement abstrait. Dans cet abstrait, les platoniciens voient une représentation d'une idée (l'idéation).

EL84

Preuve par contradiction (« ex absurdo »).

de la bibliothèque : D. Nauta, *Logique et modèle* , Bussum, 1970, 27(280).

Prérequis : un modèle ou un contre-modèle. En aucun cas : un modèle intermédiaire.

1. Le modèle n'est, du moins pour le moment, pas directement prouvable.
2. On procède à un détour. On propose en effet un contre-modèle qui correspond au donné mais non à la question posée. Car, si l'on affirme le contre-modèle, il en découle logiquement ce qu'il réfute.

Une définition imparfaite.

de la bibliothèque : W. Salmon , *Logique* , Englewood Cliffs (NJ), 1963, p. 30. — La méthode socratique-platonicienne privilégiait la définition, de préférence dans le cadre d'un dialogue, et de préférence fondée sur des valeurs éthiques où la « justice » (la conscience) occupait une place centrale.

Définition de Kefalos .

« Qu'est-ce que la justice exactement ? » Céphale : « Dire la vérité et rendre ce que l'on doit. » Socrate : « Cette définition est-elle correcte (*note* : universellement valable) ? »

Remarque : Nous avons ici un Socrate qui applique l'éristique . L'éristique met l'accent sur les points faibles. Avec K. Popper, on pourrait parler de « falsification », et avec J. Derrida de « déconstruction » (le démantèlement des affirmations douteuses).

Socrate.

Supposons qu'un ami sain d'esprit me confie des armes et me les réclame lorsqu'il perd la raison. Est-il « justifié » (*ou*, en conscience, responsable) de les lui rendre alors ? Personne ne prétendra que je suis tenu de les lui restituer.

Remarque : Dire la vérité est toujours un acte de conscience. En revanche, rendre service ne l'est pas toujours. Une définition ne fait qu'énoncer ce qui s'applique systématiquement.

Une définition sophistique.

grecs ayant vécu entre 450 et 350 avant J.-C. et qui définissaient l'homme vertueux comme l'homme expert, celui qui possède la « technè » (du latin « ars », habileté).

De quoi Socrate a déduit :

« Un voleur est un expert dans l'art de s'emparer de biens. À ce titre, le voleur est un être humain qui possède une « technè », un savoir-faire. Socrate insinue : « Où est donc la justice (c'est-à-dire une conduite consciencieuse) ? » On peut être à la fois expert et sans scrupules ! Pour l'école éthique de Socrate et de Platon, il était vrai que seuls l'expertise et la justice permettent d'établir une société vivable et, surtout, prévisible ! »

EL85

argument de clôture dilemme

de la bibliothèque : W. Salmon , *Logic* , Englewood Cliffs (NJ), 1963, 32/34 (*Le dilemme*). -- Steller cite deux types de dilemme.

1.-- Une phrase de conclusion similaire.

« Soit p, soit -p » (= modèle et contramod). Si p, alors r. Si -p, alors aussi r.

d'application . — Une sentinelle omet de donner l'alerte : « Soit vous étiez à votre poste, soit vous n'y étiez pas. Si vous y étiez, vous n'avez pas fait votre devoir. Si vous n'y étiez pas, vous ne l'avez pas non plus rempli. »

2.-- Clause conclusive en deux parties

Soit p, soit q. Si p, alors r. Si q, alors a.

d'application .

Un homme comparaît devant le juge, accusé d'une infraction routière mineure dont il n'est pas responsable. — « Soit je plaide coupable, mais je suis alors condamné à une amende pour une "erreur" que je n'ai pas commise. Soit je ne plaide pas coupable, mais je dois alors passer toute la journée suivante en prison. »

Note : Que personne ne pense que ce dilemme ne joue aucun rôle significatif. – H. Arendt (1906/1975), dans *La Condition de l'homme moderne* : K. Marx définit l'homme comme « animal » « Laborans », un être vivant qui travaille, excluant tout travail dans « le domaine de la liberté communiste (l'état futur) ». Soit un esclavage productif – travail forcé –, soit une liberté improductive et sans travail. – Qui est donc le véritable Marx sur ce point crucial ?

Définition.

Un dilemme requiert au moins deux possibilités, mais pas plus. Il en va de même pour un trilemme (trois possibilités).

Modèle d'application .

de la bibliothèque : Ch. Lahr, *Logique*, 528. -- Épicure de Samos (-341/-271), fondateur de l'épicurisme, est connu pour un soi-disant dilemme.

1. Autrement dit : si l'âme périt aussi avec le corps mourant, alors toute vie émotionnelle cesse et l'on ne ressent plus rien à la mort.

2. Autrement dit : si l'âme survit à la mort, elle échappe aux épreuves de la vie incarnée et se trouve plus heureuse qu'auparavant.

Dans les deux cas, l'âme n'a pas à craindre la mort. (On constate : le premier type avec la même phrase de conclusion).

Ce à quoi Lahr répondit : « Il existe une troisième possibilité, à savoir que l'âme survit à la mort, mais de telle sorte que, du fait d'actes sans scrupules, elle éprouve du remords ou au moins du regret. Épicure devrait prouver qu'il n'y a que deux possibilités. Ce qui constituerait un véritable dilemme. »

EL86

4.3.3. Raisonnement lemmatique -analytique (86/91)

O. Willmann, * *Geschichte des Idealismus* *, III (* *Der Idealismus der Neuzeit* *), Braunschweig, 1907-2, 48 : « L'une des méthodes les plus fécondes des mathématiques modernes, le principe analytique, est d'origine antique et platonicienne : on rapporte que Platon fut le premier à étudier, au moyen de

l'« analisis », le Thasien « Mets Léodamas entre tes mains. » – Ainsi Diogone Laërtios 3:4.

Structure.

Il s'agit d'une forme de réduction dont la structure se lit comme suit : « Si A, alors B. Or, B. Donc A ». Où « A » est le GV recherché.

Le « lemme »

Puisque « A » est et demeure provisoirement inconnu, on introduit un modèle – un modèle hypothétique – : « Si X, alors B. Or, B. Donc X (= A) ». Autrement dit : l'élément demandé (AD) est inconnu. Mais on agit comme s'il était connu et donc donné (AD). Ce faisant, on introduit une indication provisoire de ce « comme s'il était donné » : par exemple, « X ».

Note-- 'Lemma : également 'prolepsis', du latin anticipatio , prédiction, signifiant en grec ancien « donné à être développé » (donc en rhétorique).

Note-- Du point de vue de la théorie des modèles : X est le modèle de A (de A en tant qu'original), car X fournit, éventuellement, des informations sur A. « Éventuellement » parce qu'il s'agit et reste un modèle hypothétique.

Remarque : Puisque l'on recherche A via X, la méthode analytique, tout comme la démonstration par l'absurde, est un raisonnement détourné.

L'analyse.

Remarque : on ne dit généralement pas « méthode lemmatique -analytique » mais simplement « méthode analytique », bien qu'il s'agisse d'une variante de l'« analisis », la réduction.

L'analyse teste le lemme X en le situant dans la réalité (qui englobe le GG, le donné initial). Elle le teste sur ses relations : similitudes, connexions.

Modèles d'application .

Ainsi, selon la règle de trois : à partir de 75, par exemple, on cherche 15 %, soit X (GV). L'analyse situe X (15 %) au sein d'une structure connue, à savoir 100 % (universel) / 1 % (singulier) / 15 % (particulier). On passe de 75 à 1/75, puis à 15.

Une application importante est mentionnée dans EL 27, où l'on voit comment Viète calcule avec des lemmes (lettres) au lieu de chiffres. Il établit ainsi l'« analyse » mathématique qui s'est avérée extrêmement fructueuse . – En ingénierie, la « méthode de la boîte noire » est un autre modèle de lemme.

maxime pragmatique (Ch.SS. Peirce).

Ch . Peirce (1839/1914), dans son ouvrage *Comment faire notre Idées Clair* , dans : *Populaire Science Monthly* 12 (1878) : 286/302, formule sa « pragmatique » maxime » --

1. Notre esprit porte son attention sur un objet, un donné.
2. Il s'intéresse aux effets pratiques que cet objet pourrait avoir. Or, tout ce que nous savons « concrètement » de cet objet se trouve dans ces effets pratiques.

Peirce s'oppose avec véhémence à une interprétation sceptique ou matérialiste de la maxime : « En réalité, il s'agit simplement de l'application du seul principe de logique que Jésus ait recommandé : "C'est à leurs fruits (*note : résultats, effets*) que vous les reconnaîtrez." Par ailleurs , cette maxime est étroitement liée aux idées de l'Évangile. » (R. Berlinger , éd . / Kl. Oehler , *Uebers , Ch. S. S. Peirce , Ueber die Klarheit) notre Gedanken* , Frankf.aM ., 1968, 62f.).

Le monde en devenir.

Peirce reproche aux penseurs traditionnels de s'attacher excessivement à l'origine de nos concepts. Pensons plutôt à l'avenir : que produiront nos idées si nous les mettons en pratique, si nous les testons empiriquement, par exemple ? C'est essentiel. En 1905, il écrit : « Si une certaine prescription pour une expérience (*remarque : dans laquelle nos concepts sont appliqués*) est possible, alors (*remarque : si l'expérience a lieu*) une expérience bien définie s'ensuivra. » C'est cette expérience qui révèle la véritable compréhension.

J. Dewey (1859/1952), dont la pensée rejoint en partie celle de Peirce , affirme, non sans raison, que « le « *Le monde en devenir* » est au cœur de la pensée pragmatique de Peirce , qui n'a rien à voir avec une « pensée basse et vulgaire ».

Lemmatique -analytique.

Il apparaît immédiatement que nos concepts, avant même de les introduire dans la vie (par exemple dans l'éducation ; par exemple dans les laboratoires où l'on expérimente avec eux), ne sont que des modèles hypothétiques — des lemmes, en d'autres termes — de l'original futur qui émergera de la praxis.

Autrement dit : ce que Platon appelle « analyse » est ici l'application pratique des concepts, qui ne révèlent leur véritable signification — leur définition — que par la pratique.

Il n'est pas surprenant que le pragmatisme américain ait trouvé un écho dans l'existentialisme et le marxisme européens, qui placent eux aussi la vie au centre plutôt que des concepts inanimés.

EL88

Un paradigme scolastique du raisonnement lemmatique -analytique

GG. -- Des enfants, sous la surveillance de Mlle Anita, sont dans les bois. Une fillette s'approche de l'institutrice : « Regardez, mademoiselle, une plume. »

GV. — « Devinez à quel oiseau appartient cette plume », dit l'enseignant. L'oiseau inconnu est la réponse.

Analyse.

Une fille dit : « Ça vient d'un merle. » Ce à quoi une autre fille répond : « Non ! La touffe n'est pas assez noire. Ça vient d'une grive. »

Remarque : La touffe est comme un signe ambigu ! L'ensemble dans lequel elle s'inscrit n'est pas immédiatement clair (généralisation).

Noms.

À ce moment-là, personne ne sait à quel oiseau appartient la plume. Les noms sont des désignations provisoires des lemmes (merle, grive). Comme le x dans « $x = 12$ a » (où a vaut 7).

Remarque : Une entrée peut être aléatoire. Cependant, dans de nombreux cas, il existe une raison de la faire progresser : les connaissances de certains enfants sur les oiseaux les incitent à viser en se basant sur des raisons (même si celles-ci sont insuffisantes).

Analyse.

La situation change : la classe est à la maison. À l'école , Mlle Anita sort ses livres d'oiseaux, remplis de photos en couleur. **1.** Elle montre d'abord le merle noir : « Le plumage est trop brun, maîtresse ! » s'exclament-ils tous. **2.**

Ils regardent donc ailleurs. Elle montre la grive. « C'est beaucoup mieux. » **3.** La maîtresse les met encore plus à l'épreuve : elle montre la femelle merle noir, dont le plumage est moins noir que celui du mâle. « Cela pourrait aussi venir d'une femelle merle noir comme ça, maîtresse. »

Décision.

La touffe provient soit d'une grive, soit d'une femelle merle. -- Autrement dit : selon le GG, l'ensemble (« le système », comme disent les chercheurs) dans lequel s'inscrit la touffe (en réalité un échantillon) est indécidable.

Note : Nous comprenons immédiatement et en quelques mots ce que les anciens appelaient dialectique. Zénon d' Élée (-500 av. J.-C.), disciple de Parménide , à l'esprit éristique et soucieux de déceler les faiblesses des raisonnements, disait : « Ni vous ni moi ne prouvons ce que vous affirmez. » Quiconque défend la grive et quiconque prend la défense de la femelle du merle ne prouve en réalité pas ce qu'ils défendent.

Lorsque les arguments pour et contre s'équilibrent, Aristote qualifie cette situation de « dialectique ». Qui a raison reste indécidable jusqu'à l'apparition de nouvelles données. Aujourd'hui, les visions du monde – du moins en apparence – se trouvent dans une telle situation dialectique.

EL89

Induction dialogique.

Que faire dans une société où les opinions (visions du monde) reposent uniquement sur le raisonnement (et non sur l'autorité) ? L'induction socratique nous l'enseigne.

1.-- Définir.

Socrate s'est intéressé aux vertus éthiques : il fut le premier à tenter d'en formuler des définitions générales. – Selon Aristote, il s'agit de la première partie de la Socratique .

2.-- Induction.

Parvenir à des déductions par un raisonnement sous forme d'induction, comprise comme une généralisation. – Voilà le deuxième aspect.

Situation.

Pour comprendre la pensée socratique , il faut la replacer dans son contexte. Les sophistes – experts en politique et en rhétorique, mais aussi en agriculture et en construction navale, par exemple – exerçaient un contrôle

croissant sur la vie (-450/-350), sans trop de scrupules (« justice »), au nom de l'éducation de la jeunesse et de la gestion de la cité. C'est dans ce contexte que s'inscrivent Socrate et Platon .

Induction dialogique.

Le dialogue, en tant que méthode de raisonnement, est ancré dans la tradition démocratique.

1. À l'agora, l'assemblée populaire d'Athènes (démocratie directe), en principe tout citoyen avait la possibilité de prendre la parole : de présenter son opinion, avec des arguments.

2. Cela se reflète dans les *Historiai* d' *Hérodote d' Halicarnasse* (-484/-425) : d'autres ont leur mot à dire avant qu'Hérodote n'exprime sa propre opinion.

Généralisation

Socrate définit, induit (généralise), mais il le fait en discutant, en dialoguant.

généraliser (concept distributif) mais aussi (concept collectif).

Ainsi, dans sa *République* , *Platon* cherche, à la manière socratique, à définir la « dikaiousunè », la conduite consciencieuse. Comment procède-t-il ? Il laisse d'abord la parole à d'autres, dont l'opinion diverge parfois fortement de la sienne. Ainsi, Céphale (le milieu du commerce), Polémarque (le cercle des amis), Trasymaque (le cynisme), Glaucon (l'esprit de compromis) et Adimante (l'opportunisme) définissent chacun, selon leur propre perspective et à partir de leur propre expérience, ce qu'est la justice, la conduite consciencieuse.

C'est ainsi qu'on parvient à une vision plus globale, grâce à des intuitions partielles. Socrate et Platon se sont ainsi affranchis de toute vision unilatérale.

EL90

Argument d'autorité.

L'autorité revêt de multiples facettes : il existe par exemple l'autorité charismatique et l'autorité académique. L'autorité est liée à la résolution de problèmes : celui qui résout les problèmes acquiert de l'autorité.

Bibl . st. : W. Salmon , *Logic* , Englewood Cliffs (NJ), 1963, 63/67 (*Argument de autorité*).

1. – Déductif . – X est un expert et, par conséquent, lorsqu'il/elle porte un jugement, une autorité fiable. Or, X affirme p. Donc p est fiable. – Les penseurs « orthodoxes » (à ne pas confondre avec « sincère »), tels que les autoritaires, raisonnent de cette manière. Ils pensent de façon axiomatique, c'est-à-dire « dogmatique ».

2.-- Réductif .

Si la grande majorité/une majorité/un nombre suffisant de jugements de X concernant un domaine sont vrais, alors X possède une très grande/grande/une certaine autorité.

Eh bien, la grande majorité/une majorité/un nombre suffisant d'énoncés de X concernant un domaine s'avèrent vrais (échantillonnage inductif). Donc...

Définition.

De ces deux raisonnements, il ressort que l'autorité est comme un concept : elle possède un contenu qui se rapporte à une portée (un domaine).

En d'autres termes : ce qui échappe à la notion de domaine échappe à l'autorité. " Worüber man nicht reden kann , darüber soll man schweigen "!

L'autorité d'A. Einstein.

Albert Einstein (1879-1955) a élaboré une théorie de l'univers (cosmologie) appelée « théorie de la relativité ». En microphysique et en astronomie, notamment, toutes les observations s'inscrivent dans le cadre de l'espace-temps. Le monde matériel, quant à lui, ne connaît ni temps ni espace absolus, indépendamment des conditions cosmiques. Par conséquent, nos observations physiques sont relatives.

Valeurs et relativisme culturel.

Certains ont déduit de la théorie d'Einstein que nos jugements de valeur traditionnels ne sont pas non plus absolus, mais relatifs (en fonction des situations).

a. Synchronique : nous vivons sur une planète où coexistent diverses cultures (« multiculturalisme »).

b. De manière diachronique : chacune de ces cultures évolue au cours de son histoire. Nos jugements de valeur s'avèrent donc relatifs. Les personnes qui font l'expérience de telles différences, voire de tels conflits, relativisent les valeurs.

Critique.

1. La théorie d'Einstein est strictement scientifique, et son autorité se limite à ce domaine (qu'il « comprend »).

2. Une théorie relativiste de la culture, cependant, relève strictement des sciences humaines. On ne confond pas nature matérielle et humanité !

EL91

Domaines d'autorité .

La science sans valeurs.

de la bibliothèque : G. Del Vecchio , *Droit et économie* , dans : *Bulletin européen* 1962 : janv./fevr . 10/12.

L. Einaudi (1894/1961) affirme que sa discipline est une science partielle et donc hypothétique (concernant les réserves).

1.-- « Liberté des valeurs »

Cela ne signifie pas qu'une science spécialisée n'accepte aucune valeur. Cela signifie toutefois qu'elle ne reconnaît que les valeurs qui s'appliquent à son domaine : ainsi, l'économie reconnaît les valeurs économiques (marché, capital, travail, biens, services...). En tant qu'économiste, l'« homo oeconomicus » est un être humain qui se limite aux valeurs économiques.

2. -- Éthique.

Einaudi : « L'économiste, en tant que professionnel, ne dit pas : “Vous devriez agir de manière éthique de telle ou telle façon.” Dans ce cas, il outrepasserait son domaine et s'aventurerait sur un terrain qui n'est pas le sien. Il s'engagerait alors dans des considérations éthiques. Il dit plutôt : “Si vous agissez de manière éthique de telle ou telle façon, alors, compte tenu des lois économiques, votre conduite éthique aura telles ou telles conséquences économiques.” »

Note : Galilée (1564-1642), avec Copernic, Tycho Brahe et Kepler, est considéré comme le fondateur des sciences naturelles modernes, qui sont rigoureuses et reposent sur l'association de l'expérimentation et des mathématiques. De ce fait, son autorité est incontestable.

Galilée et l'astrologie.

G. Sarton , doyen de l'histoire des sciences, affirme : « Galilée voulait absolument éliminer l'astrologie, qu'il considérait comme une forme de superstition. » Il alla jusqu'à rejeter catégoriquement la possibilité que la lune, par exemple, exerce une influence sur les marées. Autrement dit, il refusait même d'étudier la question. Sarton qualifie donc le rationalisme passionné de Galilée de « superstition aussi absurde qu'une cheveu ».

Galilée et l'interprétation des Écritures.

En 1992, le pape Jean-Paul II s'est adressé à l'Académie pontificale des sciences au sujet de la compréhension qu'avait Galilée des Saintes Écritures : « La science et la théologie doivent agir en toute autonomie. » Autrement dit : la science spécialisée de Galilée, avec la libre investigation pour méthode, a son propre domaine. La théologie a le sien.

Le pape : « Galilée a fait preuve d'une plus grande perspicacité que les théologiens. » La plupart des théologiens de son temps n'ont pas atteint un tel niveau de compréhension, affirme le pape.

EL92

4.3.4. Faire croire que ce qui n'est pas prouvé est prouvé (92/). de la bibliothèque : Ch . Lahr , Logique , 699.

1.-- « Pétition » principii

Préposition de ce qui doit être prouvé . – Ainsi, le médecin qui affirme avec insistance (obstination) que le choléra est toujours mortel, mais confronté à un choléra non mortel, déclare : « Ce n'est pas du vrai choléra ».

2.-- « Circulus » vitiosus ».

Cercle vicieux ou raisonnement circulaire. -- Sextos Emperiikos (entre 100 et 300), le grand sceptique, appelait cela « diallèlos ». tropos ” dialleel , car il s'agit d'une sorte de double pétition principii est.

Le raisonnement circulaire de Descartes.

Fourmi . Arnauld (1612/1694 ; le grand Arnauld) donna *Logique* avec *Pierre Nicole* (1625/1695) en 1659 ou *l'art de penser* par lui-même. « Comment Descartes peut-il prouver qu'il n'a pas de raisonnement circulaire ? » vitiosus commet là où il affirme que « nous ne sommes pas certains que les choses que nous percevons clairement et distinctement existent réellement à moins que Dieu n'existe (...) » ?

Car nous ne pouvons être certains de l'existence de Dieu que si nous la saisissons clairement et distinctement.

Ainsi, avant d'être certains de l'existence de Dieu, nous devons être certains que toutes les choses que nous comprenons clairement sont vraies.

Penser et vivre de manière axiomatique.

Des logiciens comme Arnauld et Nicole affirment : « La plupart des erreurs humaines ne sont pas tant dues au fait qu'elles sont dues à un raisonnement incorrect à partir de présuppositions vraies, qu'au fait qu'elles sont dues à un raisonnement correct à partir de jugements incorrects ou de présuppositions fausses. »

S'il y a une chose de vraie concernant la pensée, même celle des intellectuels, c'est bien ce que « La Logique de Port-Royal » vient d'affirmer ! Un ouvrage volumineux mais fondamentalement scientifique, à l'instar de ceux de C. Hirshberg et M. Barasch, *Guérisons. remarquables*, Paris, 1996, le confirme pour la énième fois : les cancers qui guérissent spontanément sont mis de côté par les médecins comme n'ayant aucune importance, au nom de ce qu'ils ont appris à l'université (les axiomes).

En ignorant cette question, ils peuvent maintenir la théorie établie (le paradigme dominant (Kuhn)) et, dans leurs échantillons, ils ne trouvent que des confirmations des axiomes. On appelle à juste titre cela une « induction axiomatique ».

Mais pas seulement les intellectuels : nombreuses sont les personnes qui défendent les axiomes qu'elles ont acquis d'une manière ou d'une autre (éducation, inclinations), envers et contre tout.

EL93

La déduction dans la narration et l'historiographie.

Un événement est l'objet du récit et de l'historiographie. Or, une « histoire » est toujours une suite de présages (qui contiennent la raison) et de conséquences (ce qui est déductible). « Le petit Johnny a menti. La maîtresse s'en est aperçue. »

A.-- Bon sens.

« Cela devait arriver. » Ceci exprime une nécessité (et donc une déduction).

Modèle d'application . -- Une grève éclate dans une entreprise.

1. Les étrangers qui ne connaissent pas les présages (les raisons) sont surpris.

2. Les personnes impliquées affirment cependant : a. le patron a été impitoyable pendant des mois ; b. les syndicats n'ont pas cédé d'un pouce. La tension (signe d'une crise, c'est-à-dire d'une situation imprévisible) s'est

accrue. « C'était palpable. » Les initiés disent donc : « Cela devait arriver » (à partir des signes comme raisons nécessaires, voire suffisantes, on pouvait déduire le résultat).

B.1.-- Thukudide d'Athènes (-465/ -401).

Dans son ouvrage sur la guerre du Péloponnèse, *Thoutmoud* se révèle presque aussi « rationnel » qu'un historien moderne.

J.P. Vernant, **Mythe et pensée chez les Grecs **, tome II, Paris, 1971, p. 55, cite M.I. Meyerson à ce sujet : « La suite des événements chez Thukudide est logique. » Ce que J. de Romilly confirme : « Le récit de Thukudide – par exemple, une bataille – est une théorie. »

Remarque : La théorie peut ici être interprétée comme une « logique appliquée ». Thucydide présente une victoire obtenue comme un raisonnement confirmé : « Si l'on connaît les circonstances (les présages), alors la victoire est déductible ».

B.2 .-- Hegel.

Relisez EL 20 (« La Réalité »). — Hegel rationalise l'histoire totale de l'univers au nom de son concept de « wirklich ». — Dans son *Grundlinien der Philosophie des Recht*, il dit : « Tout était wirklich est, est ingénieux. Et tout était ingénieux. est, est vraiment ».

En d'autres termes : ce qui a des raisons suffisantes est « vernünftig » (raisonnablement justifiable), et c'est précisément pour cette raison qu'il est « wirklich » (conscient de son rôle dans les événements).

Ainsi, un gouvernement est « réel » dans la mesure où il appréhende correctement la situation donnée et ce qui est demandé, et qu'il met en œuvre la solution.

Note : Nous savons très bien que les postmodernistes, sous la forme d'un « narrativisme » extrême — qui désigne toute science historique comme étant avant tout une interprétation (herméneutique) et même une simple œuvre d'art (esthétique) — ne sont pas d'accord avec le récit positif (représentant les faits) et déductif.

EL94

Modèles eulériens : identité visualisée .

Argument final .

Deux propositions préliminaires (« praemissae » : prémisses), données (GG), mènent logiquement à la question posée (GV), la proposition subséquente. Ce processus est régi par la structure identitaire de tout raisonnement : identité totale (d'une chose avec elle-même), identité partielle (analogie d'une chose avec une autre), non-identité, et son modèle, son modèle intermédiaire et son contre-modèle concernant l'identité.

Visualisation

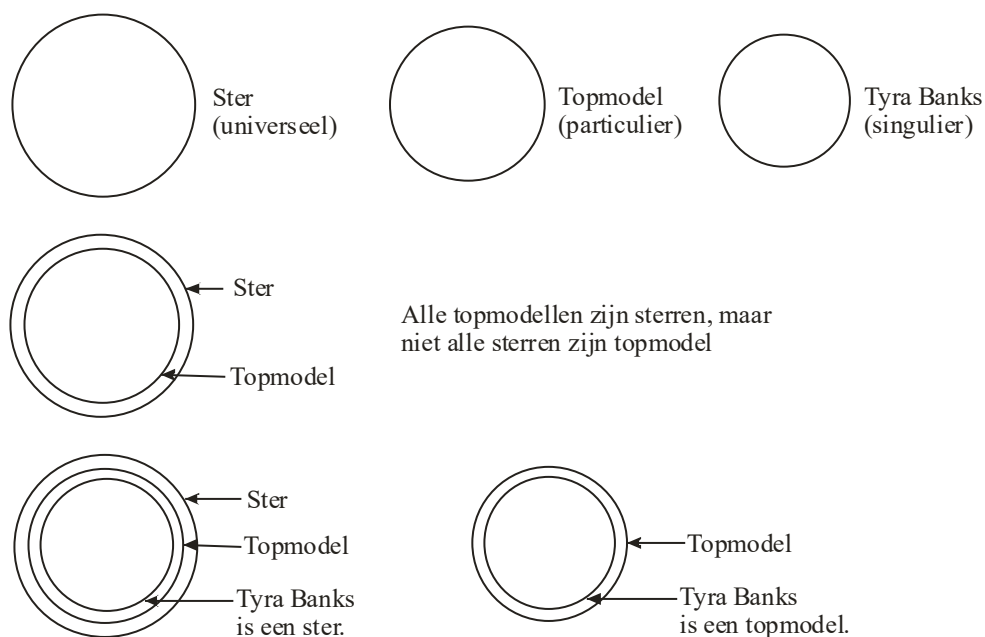
Cela peut se traduire par des figures géométriques servant de modèles à l'original (l' identité). -- L. Euler (1707/1763 ; mathématicien suisse aux multiples talents) a conçu des cercles comme modèles.

Incidentement: Ch . L. Dodgson (1832/1898 ; *Le Jeu de la logique* (1886 : une logique pour les enfants) et plus tard J. Venn (1834/1923) ont visualisé les ensembles. -- Remarque : la coïncidence visualise l'identité.

1.1.-- Identité partielle.

Ou « analogie ». – Prenons comme argument final : « Tous les top models sont des stars. Donc, Tyra Banks est un top model. Par conséquent, Tyra Banks est une star. »

Il convient de noter que le terme « star » est très large (stars de la pop, stars du théâtre, stars du cinéma). Les top models sont des stars (des stars de la mode).



La portée du concept ressort clairement des rayons des cercles. Ainsi, « top model » englobe Tyra Banks (à titre d'exemple). De même, « star » englobe « top model » (en tant que sous-ensemble). La coïncidence partielle symbolise l'identité (partielle).

EL95

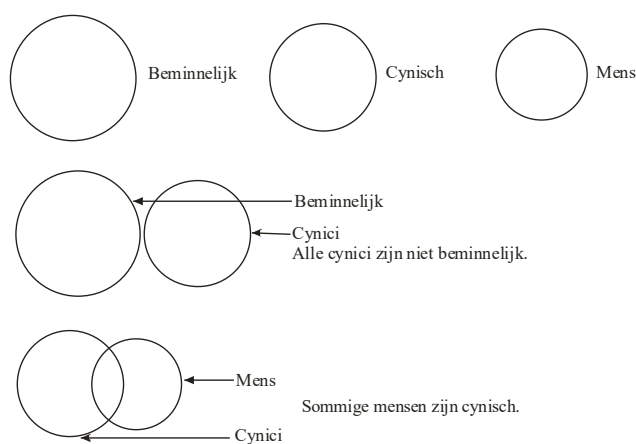
1.2.-- *Identité partielle.*

Tous les cyniques sont incapables d'être aimés.

Eh bien, certaines personnes sont cyniques.

Certaines personnes sont donc impossibles à aimer.

Une fois encore, un schéma déductif (de tout à certains).



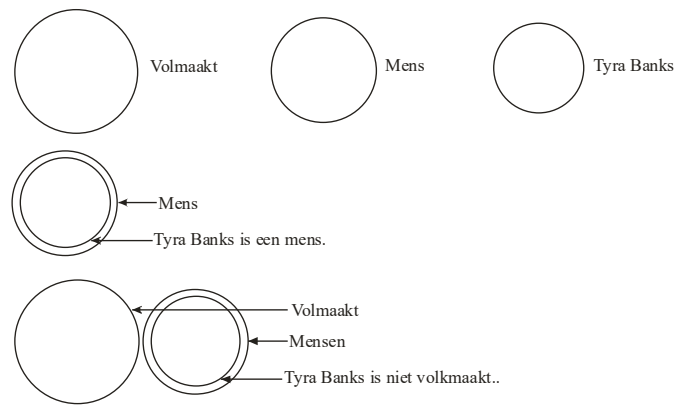
Les cercles, lorsqu'on visualise la relation « cynique/aimable », ne se croisent pas. Lorsqu'on représente la relation « personnes/cynique », ils se croisent.

2. - *Absence totale d'identité.*

Aucun être humain n'est parfait.

Eh bien, Tyra Banks est un être humain.

Tyra Banks n'est donc pas parfaite.



Remarque – On pourrait rire de ces visualisations. On pourrait penser que l’essence identitaire de la logique traditionnelle est secondaire. Pourtant, pour la énième fois, il apparaît clairement que ce n’est pas l’identité simplement conçue, telle que certains logisticiens et cognitivistes la conçoivent, mais bien l’identité conçue à multiples facettes qui constitue le fondement de la logique traditionnelle : modèle (identité totale) / modèle intermédiaire (identité partielle) / non-identité totale (contre-modèle) !

EL96

« Epicheirema », argument final avec preuve intégrée.

« Epicheirèma » : en grec ancien, « approche », base de l’opération. *Aristote* définit « Topika » comme un « argument bref », c’est-à-dire un syllogisme dans lequel chaque proposition précédente est étayée par une démonstration.

Au fait : voici comment nous abordons le raisonnement scientifique.

1.-- Mathématique.

de la bibliothèque : J. Anderson/H. Johnstone , *Déduction naturelle (La base logique des systèmes d’axiomes)* , Belmant (Californie), 1962, 4.

a. -- Théorème . -- Montrer que $x((y + z) + w) = (xy + xz) + xw$.

b. -- Preuve . -- Outre ce qui est déjà donné (GG1), pour prouver ce jugement, un axiome est nécessaire, qui est énoncé comme donné (GG2) :

$x(y + z) = xy + xz$. Car nous sommes situés dans un système aximatique -déductif.

Étape 1.-- Par l’axiome : $x((y + z) + w) = x(y + z) + xw$.

Étape 2 .-- Également basé sur l’axiome : $x(y + z) + xw = (xy + xz) + xw$.

Note – « Une note mathématique » L’affirmation est prouvée par exposant il comme le « Conséquence des hypothèses ». Un énoncé mathématique est

prouvé en montrant qu'il résulte d'une inférence (dérivation) à partir d'hypothèses (axiomes, théorèmes déjà prouvés).

2.-- Juridique.

MV Cicéron (-106/-43 ; homme d'État et orateur romain), dans son *Pro Milone* (*Rede tuu . Milo*) suivant epicheima .

VZ 1. -- Dans tous les cas, il est justifiable en conscience de tuer d'abord un agresseur injustifié - en légitime défense.

Preuve.

1. La loi naturelle (les règles de conscience données avec la nature générale de l'humanité) et

2. La loi positive (ferme ou introduite par le peuple) justifie une telle légitime défense.

Remarque : Ce que les axiomes sont aux mathématiques, les « principes » le sont à la morale en matière de droit. Ce sont des présuppositions.

VZ 2. — Clodius s'est montré un agresseur injuste envers Milo. Preuve en est : **a.** le passé criminel de Clodius, **b.** son escorte douteuse, **c.** ses armes.

NZ – Ainsi, Milon fut autorisé, en conscience, à tuer Clodius lui-même en premier. – Cette dernière constitue la proposition ou « thèse » à démontrer : en latin, « propositio ». Comme indiqué : nous anticipons ainsi ce que l'on appelle, en méthodologie ou en logique appliquée, la « théorie des sciences » (épistémologie).

EL97

Méthodologie des sciences naturelles : évolution des connaissances.

Dans son ouvrage **Revolution in Science** (Harvard Univ . Pr.), *I.B. Cohen* affirme que la science est un long processus (r)évolutionnaire . Ce qui suit l'illustre.

de la bibliothèque : *Découverte* (*Crapauds contre infections*) : *Journal de Genève* 30.12.87.

Introduction. – Les occultistes (concernant les sorcières) préparaient des potions « de guérison » dans un « chaudron de sorcière ». Le crapaud servait d'ingrédient. Il était jeté dans le chaudron bouillant.

1. Phase d'observation

M. Zasloff , biologiste aux Instituts nationaux de la santé aux États-Unis, a utilisé des crapauds (*Xenopus*) pour ses expériences . Il a été frappé par la rapidité avec laquelle les crapauds se rétablissaient après une intervention chirurgicale dans de l'eau non stérile.

D'ailleurs, comme souvent, Zasloff a découvert cela par hasard.

2. Formulation d'hypothèses.

Son hypothèse : le xénope contient un élément (une « boîte noire » ou « X ») qui renforce le système immunitaire. – Voilà pour l'hypothèse. Passons à l'analyse.

3. Déduction des tests.

Il conçoit une série d'expériences, ce qui revient à un échantillonnage (induction).

4. Évaluations.

Il effectue les tests. — Zasloff découvre une classe inconnue de molécules aux propriétés microbicides . D'après le mot hébreu « magain » (bouclier), il les nomme « magainines ». Ce sont deux petites protéines présentes en abondance dans la peau des amphibiens. Fait remarquable, Zasloff réussit à isoler le gène qui contrôle les magainines . Or, les magainines constituent un mécanisme de défense indépendant du système immunitaire connu. Elles inhibent rapidement la prolifération incontrôlée de nombreuses espèces de bactéries, de champignons, de levures et même de protozoaires (organismes unicellulaires).

5. Jugement de valeur.

Ces inductions fournissent en elles-mêmes du matériel à la communauté scientifique internationale pour mener des tests. De plus, selon Zasloff , les magainines pourraient potentiellement servir à traiter des infections. Et de telles molécules pourraient également être présentes chez l'humain. – En d'autres termes : la science évolue et ouvre des perspectives pour les recherches futures.

Note-- *P. Feyerabend* (1924/1994 ; épistémologue), connu pour son ouvrage * *Contre la méthode* * (1975), représente un rationalisme anarchiste qui attribue une certaine rationalité scientifique à la magie. Sa thèse peut être qualifiée de « prolifération épistémologique ». L'ouverture d'esprit de Zasloff confirme la pensée de Feyerabend .

4.3.5. Méthodologie (Sciences humaines) (98/99)

Définition et tests de définition

C. Rogers (1902/1986) a un jour repris à son compte l'adage de Kurt Lewin (1890/1947) : « Rien n'est aussi pratique qu'une bonne théorie. » – Science et concepts théoriques sont indissociables. Réfléchissons-y, du moins en ce qui concerne les sciences comportementales.

de la bibliothèque : *J. de Jong-Gierveld, Le concept de « solitude » en théorie et en pratique*, Deventer, 1980.

1. Observation.

On recueille des données, des informations pertinentes et isolées . On rencontre une personne qui se dit « seule ». Une conversation s'engage. On acquiert une compréhension générale. On consulte des ouvrages spécialisés. D'autres témoignages apportent des précisions.

2. Formulation d'hypothèses.

De Jong-Gierveld appelle cela une « conceptualisation ». Nous préférons parler de « définition ». Une théorie est invariablement une définition d'un phénomène, en l'occurrence la solitude. Le concept de « solitude » englobe, d'après les témoignages :

- a.** manque de contact avec la famille, les amis et le cercle social ;
 - b.** suscitant généralement un jugement de valeur majoritairement négatif.
- Ce genre de chose se reproduira probablement à maintes reprises dans les faits.

Ceci conclut l'article (conceptualisation provisoire). Passons maintenant à l'analyse.

3. Dédution des tests.

Ici, de Jong-Gierveld utilise le terme « opérationnalisation », c'est-à-dire le concept théorique de « traduction en variables empiriques ». Il faut entendre par là des tests. Par exemple, une simple question : « Vous sentez-vous seul ? » (ce qui constitue une base très restreinte). Ou encore : une échelle (par exemple, dix questions négatives et dix questions positives). Dans chaque cas, cela s'inscrit dans le cadre d'un « contact humain » bien préparé avec les personnes directement concernées .

4. Évaluations.

Le travail de terrain, c'est-à-dire l'enquête pratique auprès de ceux qui se sentent seuls, réserve naturellement des surprises. Par exemple, certaines personnes définissent la « solitude » comme les ermites d'antan (et le font encore) : la recherche de la « solitude » pour se retrouver soi-même (et trouver Dieu). – Ce type de « solitude » doit être intégré au concept théorique pour que celui-ci soit pertinent.

5. Jugement de valeur.

L'opérationnalisation des concepts réserve toujours des surprises, bien sûr. Celles-ci, cependant, font évoluer la conceptualisation, ce qui est typiquement scientifique (Th. Kuhn, I.B. Cohen).

Remarque : « Empirique » peut s'opposer à « mathématique ». Cependant, il s'oppose souvent à « expérimental », car il s'agit d'une observation passive par opposition à une observation active (par le biais d'une intervention personnelle, par exemple des tests).

EL99

Méthodologie (philosophie des sciences) : « rationalisme appliqué ».

Père Guéry, *L'épistémologie (Une théorie des sciences)*, dans : A. Noiray et al., *La philosophie*, 1, Paris, 1972, p. 135-178, analyse en détail la pensée de Gaston Bachelard (1884-1962 ; épistémologue) qui définit la science comme « rationalisme appliqué ». – Examinons en quoi la science moderne est rationaliste et comment elle l'est. La définition de Guéry suit.

A.-- Objet tangible.

Tout ce qui se distingue des autres phénomènes peut faire l'objet de la science. Naturellement, l'objet de la philosophie en est exclu, puisqu'il transcende tout phénomène scientifique. – Autrement dit, la science est une science purement spécialisée.

B.-- Objet formel.

C'est le point de vue (la perspective) à partir duquel le spécialiste aborde le phénomène.

B.1.-- Description.

Les sciences rationalistes s'en tiennent au phénomène, c'est-à-dire à ce qui est directement observable. En ce sens, elles sont purement phénoménologiques. Le donné (GG) régit tout.

Description rationaliste.

Depuis les sciences exactes (Copernic, T. Brahe, J. Kepler, et surtout G. Galilée) – qui fonctionnent de manière expérimentale et mathématique – seul le phénomène sécularisé a émergé.

Par ailleurs, lorsque Galilée, par exemple, s'est efforcé d'éliminer l'astrologie (une forme d'occultisme de son temps), il a manifesté la volonté de réduire le phénomène (réductionnisme) à tout ce qui n'était ni occulte, ni sacré. La matière, envisagée comme une machine, une réalité mécaniquement descriptible, est l'objet par excellence. La sincérité de Galilée est manifeste : il n'a même pas souhaité étudier les marées observables matériellement. – Plus tard, les matérialistes ont radicalement poussé cette approche, aboutissant au triomphe du scientisme.

B.2.-- Déclaration.

Il est évident que les hypothèses visant à rendre les phénomènes compréhensibles (« expliquer ») émergent déjà lors de la sélection de ces phénomènes. Comme l'affirme *De Groot (Méthodologie)* : dans l'observation qui recueille les données (phénomènes), la formation des hypothèses est généralement déjà à l'œuvre.

En d'autres termes : la science rationaliste n'est pas « objective » au sens d'« impartiale ». Elle est fondamentalement un choix, régie par des axiomes – ce que K. Popper, I. Lakatos , Th. Kuhn, P. Feyerabend , ainsi que des postmodernistes récents (J. Derrida) ont dénoncé.

EL100

01. Explications de l'étude

Après avoir décrit le thème (01), il est dit que le cours est un cours d'introduction (02).

Partie I : Ontologie.

Dans la grande tradition, la philosophie est ontologie, la théorie de tout ce qui est réel, sous toutes ses formes. Depuis les Grecs anciens, elle est définie par les termes « être » et « être ».

L'existence actuelle (existence : à quel point quelque chose est réel ?) et le mode d'être (essence : à quel point cette chose est-elle réelle ?) constituent le contenu conceptuel de la « réalité » (03).

Il est ensuite précisé qu'il s'agit de l'identité ou de l'individualité de ce qui est réel ou de ce qui est, et sa portée (domaine) est indiquée (tout, -- tout ce qui est quelque chose ; transcendantal) (04).

Le terme « réalité » est utilisé différemment en ontologie que dans le langage non ontologique (langage familier ; certains usages scientifiques) : les signes (qui ne sont pas censés être la réalité à laquelle ils se réfèrent (carte/panneau indicateur ; signes mathématiques abstraits)) sont des êtres) des choses ; ils entrent donc dans le champ d'application de l'ontologie (05).

Nous donnons immédiatement un premier exemple (modèle d'application) d'un raisonnement, l'objet principal de la logique traditionnelle : à partir d'axiomes on déduit des théorèmes (05).

Le devenir, la réalité rêvée, la réalité fantasmée sont rejetés en dehors de l'ontologie comme « irréels » : dans l'ontologie, ils ne sont pas-rien, donc quelque chose et immédiatement des réalités (06)

La construction de la logique. – « Si réalité, alors réalité ». La logique est une ontologie formulée en termes de phrases « si... alors ». Ces phrases contiennent des concepts (termes), exprimés sous forme de jugements (propositions). Un raisonnement est un jugement conditionnel. On retrouve ainsi les trois parties de la logique. (07)

Le bon sens et le bon sens sont normaux et logiques (08).

Partie II : Phénoménologie.

Réalité:

- a.** Apparaît (est un « phénomène » ou une « manifestation ») et
- b.** peut être démontré. L'une relève de la phénoménologie ; l'autre de la logique. Puisque la proposition subordonnée est toujours donnée (GG) et donc quelque chose qui se révèle d'elle-même, la logique est toujours, par essence, phénoménologique.

Ceux qui, dans l'Antiquité, comprenaient bien cette dualité, sont les rhéteurs :

- a.** ils décrivent ce qui est évident (ou apparemment évident) ;
- b.** ils démontrent ce qui ne se montre pas, et combinent ainsi phénoménologie et logique (09/10).

EL101

02. Notes d'étude

La phénoménologie consiste à percevoir ce qui se manifeste (connaissance directe). Ceci s'exprime par des signes : un signe est **a.** quelque chose qui se manifeste et **b.** quelque chose qui renvoie à quelque chose qui ne se manifeste pas mais qui est démontrable. (11).

La phénoménologie, si elle est stricte, se limite au phénomène : rien que cela et tout cela (« réduction »). Autrement dit : le donné (GG) est le demandé (GV) dans la mesure où il peut être observé et représenté purement. (12)

D'un point de vue herméneutique.

Selon Peirce, l'homme est essentiellement un interprétant. Autrement dit : il perçoit (saisit le sens) mais transcende le donné directement par l'interprétation (crée du sens). Cela est évident lorsqu'on compare la raison saine à la raison névrotique et psychotique. (13/14)

Intentionnalité.

La scolastique (800/1450) a mis en lumière la conscience comme l'attention portée à quelque chose (intentionnalité). Mais nous pouvons aussi porter attention au fait que nous portons attention à quelque chose (ce qui conduit de la cognition à la métacognition). La phénoménologie est essentiellement la forme méthodique de cette attention portée à quelque chose, en tant que phénomène, c'est-à-dire ce qui se manifeste. (15)

Cela se reflète dans les étapes sémantiques centrées sur le langage plutôt que sur l'intentionnalité qui s'y exprime : objet, langage et métalangage (citation). Un mot sur la « restriction mentale » (16).

Axiomatique

Saisir la réalité (la prise de sens, initialement phénoménologique) revient à saisir l'identité, à s'identifier. Ceci est régi par le principe d'identité (tout ce qui est, est) (17). Saisir la réalité (phénoménologique mais surtout logique) revient aussi à rechercher la raison (suffisante) (« Si la raison est suffisante, alors quelque chose est compréhensible ») (18).

La raison ou le fondement est clarifié lorsqu'on reformule en phrases « si, alors » (19). Le concept hégélien de « Wirklichkeit » en est une application : ce qui a une raison est « réel » (justifié) (20).

Encore une fois : les données sont compréhensibles (« wirklich », responsables) dans la mesure où l'on connaît leur raison : déductive et réductive (21). – Les deux axiomes fondamentaux – identité et raison suffisante – ne sont pas prouvables rationnellement : ils sont « donnés » (22).

Décision.

Nous avons ainsi passé en revue les fondements : l'être, le phénomène et ce qui peut être logiquement déduit du phénomène : l'ontologie, la phénoménologie, -- la logique.

Au passage : le grec « theoria » (latin : speculatio) signifiait : observer et comprendre logiquement.

EL102

03. Explications de l'étude

Partie III.-- Théorie de l'organisation .

L'ontologie parle de l'être comme réalité. Or, l'une des principales caractéristiques de tout ce qui existe est son unité. C'est du moins ce que disaient les Grecs anciens. Platon, quant à lui, distingue deux types d'unité.

1. Collection (tout spécimen ressemblant à un autre constitue un « ensemble »).

2. Système (tout ce qui est interconnecté, aussi diversifié soit-il, constitue un « système »). Pour cela, il utilise des termes tels que « tout » et « ensemble », que les penseurs médiévaux traduisent par concept distributif (totum). logicum) et la compréhension collective (totum physicum). – Nous avons immédiatement le fondement et l'objet réels de la logique traditionnelle : l'hénologie (théorie de l'unité). (23). – Puisque la similitude et la cohérence établissent l'ordre, l'hénologie ou théorie de l'ordre est un autre nom pour la théorie de l'unité. *Saint Augustin De ordine* est le premier ouvrage sur le sujet . La combinatoire est l'étude de l'ordonnancement (Augustin, Leibniz), c'est-à-dire de la localisation des données dans une configuration. (24).

Applications.

Systechi (paire opposée). Différentiel (systechi avec modèles intermédiaires). Configurations mathématiques. (25).

Logique des relations.

L'identité est un autre nom pour l'objet de la logique. L'identité totale, partielle et l'absence totale d'identité constituent collectivement l'horizon dans lequel se déroulent la pensée et le raisonnement. Les identités partielles et les

non-identités constituent les relations. Les logisticiens confondent les termes logiques avec, par exemple, des mots. (26)

Arithmétique. Depuis Fr. Viète , on distingue le langage ordinaire, le langage numérique et le langage alphabétique. L'arithmétique relève de la logistique (valeurs syntaxiques). La logique prend en compte le sens eidétique (sémantique) des signes utilisés pour le calcul. (27)

Identité partielle -- ou analogie.

L'identité totale est exprimée dans la définition. L'identité partielle constitue la part prépondérante des opérations logiques. Deux types principaux : la similitude (« Ceci est une pomme ») et la cohérence (« Cette pomme est saine »). Dans chaque cas, une propriété commune est en jeu, qu'elle soit distributive ou collective. (28)

identitaire .

Un « modèle » est tout ce qui fournit des informations sur autre chose. Cette autre chose est appelée « originale ». Il en existe deux types.

1. Distributif (métaphorique : Johnny le prétentieux) et
2. Collectif (métonymique : la fumée est du feu). On parle également d'analogie « proportionnelle » et « attributive », « 29 ».

EL103

04. Explications de l'étude

Différentiels de base.

Il existe deux carrés logiques, un distributif et un collectif (les personnes et l'humanité entière) . (30).

Tropologie .

Lorsque l'on s'exprime de manière figurative (tropologique), ce discours présente à la fois une similarité (métaphore) et une cohérence (métonymie). Psychologie des sentiments de Ribot (31). – Métaphore. – « Cette femme est un roseau ». Identification fondée sur la similarité (32). Métonymie. – « Les pommes sont saines ». Identification fondée sur la cohérence (33). – Synecdoque. – Métaphoriquement : « Un soldat reste à son poste » (le tout est identifié à un ou inversement). Métonymiquement : « La barbe est là » (la partie est identifiée au tout ou inversement) (34).

Remarque -- On peut le constater : tout le domaine de la tropologie illustre l'identité .

Logiquement.

Il existe deux types d'induction dans les synecdoques : la généralisation (d'un ou de quelques éléments à tous) et la généralisation (d'une ou de quelques parties à l'ensemble). (35).

Partie IV.-- Logique.

Après les fondations, l'exposition.

IV.1 .-- Logique des concepts.

Un concept est « un être en tant qu'il est dans l'esprit ». Il est représenté linguistiquement par un terme, qui est un texte. – Deux aspects sont distingués : le contenu (les caractéristiques d'une chose) et la portée (les choses auxquelles le contenu s'applique). « Tout ce qui... est » (« tout ce qui » = portée, ... = contenu ; « est » se situe dans la réalité). (36). – La logique opère avec des concepts définis. (37). – Types de portée. – Distributive : singulière, particulière, universelle. Collective : indivisible, polydivisée, totale.

Incidentement : « idiographie » (monographie). (38).

Par ailleurs, la portée transcendantale (englobante) a pour contenu l'« être » et définit l'ontologie (38). – Modèle de classification appliqué : « critique sociale » (cinq types) (39). Le concept de « classification » – Taxonomie . Distinguer, non séparer et aussi complet que possible. De même : distributif et collectif. Le concept d'« échelle » (esthétique) (40).

Théorie des définitions.

Modèle (critique sociale). (41) – Le concept de « définition » : le contenu d'un concept, et plus précisément uniquement ce contenu et son intégralité. Cela peut se faire dans un texte constitué d'une phrase complète. Mais souvent, un texte (beaucoup) plus long est nécessaire. (42) – Définition distributive : catémèmes (prédicabilia) (43) et catégories (prédicaments) comme définition collective (44). Ce qui prouve que définir requiert plus d'une phrase de définition.

EL104

05. Explications de l'étude

Typologie des définitions.

Définitions sémiotiques (mises en œuvre par le biais d'un langage des signes abstrait) et opératoires (mises en œuvre par des actes empiriques et

expérimentaux). Rappelons-nous en particulier les définitions algorithmiques et physico-opératoires. (45) – Définitions partielles (nominales) et totales (réelles). (46) – Définition du singulier (l'unique, l'unique seulement, l'unique tout entier). (47) Définition processuelle (praxéologique) : par exemple, la définition industrielle (substructure /superstructure). Le concept de système dynamique. (48) Définitions algorithmiques : définitions culinaires et arithmétique. (49) Induction convergente comme définition : coïncidence d'indices (chasse au trésor). (50) Définition judiciaire : le récit est une forme de définition. (51) Définition du concept de « culture » (résolution de problèmes). (52) Définition de la beauté et de l'œuvre d'art (Readymades). (53) Un texte comme définition (contenu et portée, ou leçon morale et récit d'un modèle). Vide sans l'exemple. Aveugle sans la leçon morale. (54). Les termes comme thèmes de formation du texte (mot/relation/jugement/texte entier). Textuologie . (55). La chreia antique comme définition (généralisante). (56/57).

IV.2. -- Logique du jugement.

Les concepts sont le fondement du jugement.

Définition.

quelque chose à propos de quelque chose . Affirmer un modèle (qui fournit des informations) à partir d'un original (qui demande des informations). Il s'agit toujours d'identifier le prédicat totalement (par exemple, dans une définition), partiellement ou pas du tout avec le sujet. (58). – La portée du sujet détermine la quantité (distributive ou collective) ; le modèle/modèle intermédiaire ou le contre-modèle du prédicat détermine la qualité.

Incidentement : le jugement nuancé (dans un certain sens oui, dans un autre sens non). (59). Sujet/prédicat/modificateurs (modalités). (60). – Modalités logiques de compréhension, de jugement et de raisonnement : nécessaire/inutile/nécessairement non. (61). Un texte influencé par le contexte (« Hilde est une coureuse » ou « Hilde court »). Décidabilité d'un texte. (62).

Méthode comparative.

Comparer ne signifie pas assimiler ! Il s'agit de porter attention aux similitudes et à la cohérence. Le jugement repose sur ces éléments. Comparaison interne et externe, quantitative et qualitative.

Mesures

(comparer avec un modèle de mesure). (64). Le jugement repose sur la comparaison. Discussions. (65).

Pas.

Le terme de jugement « non » (corrélatif, contraire, privatif, contradictoire (incohérent)). (66).

EL105

06. Explications de l'étude

Application : « cercle carré » = absurde, c'est-à-dire rien d'absolu (preuve par l'absurde). (67).

indiquant une relation .

Discussion avec des logisticiens et des cognitivistes qui affirment que la logique traditionnelle ne peut exprimer les relations de manière rigoureusement logique. Une relation est une propriété d'une chose dans la mesure où elle est comparée à une autre. (68)

Le motif suffisant pour un jugement.

Un jugement est « réel », ce qui est justifié sémiotiquement (et plus précisément sémiologiquement) comme un acte de langage sur les plans syntaxique, sémantique et pragmatique : « Il fait beau aujourd'hui » (69). – La raison suffisante d'un jugement de valeur. Types et « Cet enfant est un trésor » (sur les plans syntaxique, sémantique et pragmatique) (70).

Le jugement conditionnel.

L' implication (« inhérent à »). Formulation catégorique et surtout hypothétique (si, alors). (71). C'est la transition vers la théorie du raisonnement.

IV.3.-- Logique du raisonnement.

L'infrastructure est constituée des concepts et des jugements. Deux types : la dérivation immédiate (qui, à proprement parler logiquement, est une illusion) et la dérivation médiatisée (syllogisme) : déduction et réduction (nécessaire et inutile. (72).

Distractions immédiates.

complète ou sommative et induction mathématique. (73) Jugement contradictoire (figure de style). (74) Jugement inversé (le sujet devient prédicat

et vice versa). (75) Induction analogique : du moindre au plus grand (fondement des sciences comparatives : concordisme / logique identitaire / différentiisme) . (76) Raisonnement a fortiori (déjà... d'autant plus). (77)

Dérivations indirectes (syllogistique).

Un syllogisme comprend trois concepts (sinon un polysyllogisme ou une accumulation (sorites)) (78). Typologie : le terme majeur/terme mineur et le moyen terme peuvent être combinés en 256 formes, dont 19 sont valides et 5 ou 6 sont utilisées. (79).

Déduction (sunthesis) et réduction (analisis).

« Si A, alors B. Or A (raison suffisante). Donc B » est la formule de la déduction. « Si A, alors B. Or B (raison insuffisante). Donc A » est la formule de la réduction. La déduction est nécessaire (modalité forte). La réduction n'est pas nécessaire (possible, probable) (modalité faible). (89)

EL106

07 explications d'étude

Induction universelle et statistique.

Soit 0 %, soit 100 %, soit une valeur intermédiaire. Sondages d'opinion : quantitatifs et qualitatifs. (81) – Deux types de réduction, et donc de déduction : distributive et collective. Exemple du haricot de Peirce : la généralisation et la falsification sont potentiellement présentes dans la déduction (types). (82) Syllogisme collectif (cohésion). (83) Démonstration par l'absurde : en tant que démonstration éristique (déconstruction, falsification : les points faibles). (84) Raisonnement dilemmatique (soit l'un, soit l'autre). (85)

lemmatique et analytique.

L'introduction d'un lemme (pour l'inconnu A ou le préfixe) comme modèle hypothétique. Son analyse ou sa mise à l'épreuve. (86) La maxime pragmatique de Peirce : « On les reconnaît à leurs fruits » (le monde en devenir). (87) Paradigme scolaire : « Devine de quel oiseau provient cette plume. » (88)

Incidentement : « Ni toi ni moi... » (indécision dialectique).

Induction dialogique.

Méthode socratique-platonicienne : la démocratie en logique. (89). Argument d'autorité : la compréhension d'un domaine par une personne (par exemple, le concept de relativité d'Einstein). (90). Domaines d'autorité . – La

science neutre n'existe pas. Mais les valeurs propres à un domaine existent ! Économie et éthique. Physique et astrologie. Physique et interprétation biblique. (91).

que ce qui n'est pas prouvé est prouvé.

Pétition principii » et « circulus vitiosus ». Les intuitions de la logique de Port-Royal concernant le raisonnement axiomatique et en particulier l'induction axiomatique (également dans les cercles scientifiques. (92).

La déduction dans le récit et l'historiographie.

« C'était inévitable. » L'historiographie de Thucydide comme « logique appliquée ». La rationalisation de l'histoire dans son ensemble par Hegel . Contestée par les postmodernistes. (93).

Modèles eulériens . -- Identité visualisée. (94/95).

Théorie des sciences.

L'épiceireme (syllogisme avec preuves incorporées - modèle mathématique (axiomatique-déductif) et juridique - est la porte d'entrée de la science. (96).

Évolution des connaissances :

par Zasloff des revues et la définition et la vérification des définitions (97/98) comme observation/formation d'hypothèses/déduction de tests/tests/évaluation. -- Les sciences, dans la mesure où elles sont modernes, en tant que rationalisme appliqué, décrivent les phénomènes mais non sans axiomes rationalistes : le type d'explication détermine le choix des phénomènes à étudier. (99).